NUNC COGNOSCO EX PARTE

TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/poesie0000jouv

POÉSIE

I-IV

PIERRE JEAN JOUVE

POÉSIE

LES NOCES
SUEUR DE SANG
MATIÈRE CÉLESTE
KYRIE

MERCVRE DE FRANCE
MCMLXIV

DE CETTE ÉDITION REVUE,
IL A ÉTÉ TIRÉ, SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA,
VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20,
ET QUELQUES EXEMPLAIRES HORS COMMERCE,
MARQUÉS H. C.

© MERCVRE DE FRANCE, 1964

LES NOCES

(1925-1931)

ONULA

NOCES

65717

Ah ! la distance est grande entre l'ami secret et l'enfant mystérieux. Le premier fait des ascensions vives, amoureuses, et mesurées. Mais le second s'en va mourir plus haut, dans la simplicité qui ne se connaît pas.

Ruysbroeck l'Admirable.

SONGE

L'esprit du poète est par hasard tombé sur
le vieux texte de l'Ecclésiaste : *Tout y*
est vanité et poursuite du vent.

Songe un peu au soleil de ta jeunesse
Celui qui brillait quand tu avais dix ans
Étonnement te souviens-tu du soleil de ta jeunesse
Si tu fixes bien tes yeux
Si tu les rétrécis
Tu peux encor l'apercevoir
Il était rose
Il occupait la moitié du ciel
Tu pouvais toi le regarder en face
Étonnement mais quoi c'était si naturel
Il avait une couleur
Il avait une danse il avait un désir
Il avait une chaleur
Une facilité extraordinaire
Il t'aimait
Tout cela que parfois au milieu de ton âge et courant
dans le train le long des forêts au matin
Tu as cru imaginer
En toi-même
C'est dans le cœur que sont rangés les vieux soleils
Car là il n'a pas bougé voilà ce soleil
Mais oui il est là
J'ai vécu j'ai régné
J'ai éclairé par un si grand soleil
Hélas il est mort
Hélas il n'a jamais
Été
Oh ce soleil dis-tu
Et pourtant ta jeunesse était malheureuse

Il n'y a pas besoin d'être roi de Jérusalem
Chaque vie s'interroge
Chaque vie se demande
Et chaque vie attend
Chaque homme refait le voyage tout est limité comment
voir davantage
Et nous nous avons inventé les machines
Elles sont arrivées brisant tout perçant le vieux sol
peuplant le vieil air
Ondes rayons axes brillants
Et voilà mon pouvoir est devenu terrible
Mon inquiétude aussi
Mon instabilité
Je ne tiens plus en place
Je cherche je deviens
Je n'ai plus mon vrai âge je m'amuse avec tout
Mais mon Dieu la guerre antique est revenue elle était
à peine changée
Le sang humain n'a qu'une manière de couler
La mort n'a qu'un pas toujours le même pour venir sur moi
Son masque a-t-il varié c'est la cire
L'espace est raccourci mon âme est-elle plus neuve
Je ne dis pas meilleure
Je n'oserais pas

Nous sommes loin de la macération de la résignation
mais
Le plus coupable c'est toujours notre plaisir
Car le malheur aurait-il besoin d'être justifié le malheur
c'est la terre où pousse notre ville
Joie pureté
N'approchez pas
C'est à propos de notre joie
Que notre vanité apparaît pitoyable
Nous sommes si pressés
Notre scrupule est si vieux
Oui c'est avec notre joie que nous tremblons
Enfant dégénérée
Cependant l'esprit suspendu sur l'universel chagrin
A dit vous avez des sens faites-leur rendre votre jouissance
Et cela est amer
Plus amer
Et cela s'accélère en quelque sorte dans l'amertume
Pour nous

Juge éternel
Quelle puissance a la bêtise les étoiles luisent pour elle
La lumière lui va si bien les grands trains l'emportent partout
Toutes les villes sont ses rassemblements sont ses plaisirs
Et le dimanche on aperçoit ses joies de famille
Quelle gloire après la guerre
Pour le désordre et la légèreté
Tout le monde vit bien mieux

Quelle grandeur pour le boxeur
Le poète
Habite toujours au cinquième étage il souffre d'une vieille faim
Il contemple sa mort future il cherche à être éternel
Mais non ne croyez pas qu'il aime la mort comme autrefois
Il interroge
Il essaie à tâtons
Il soupire il délire
Et la vie pense-t-il serait vraiment merveilleuse si

La plus grande affaire est de mourir et nous n'en connaissons pas une lettre
Ceux qui ont passé ne repassent plus
Mais je l'avoue je n'ai pas d'inquiétude
Je ne crois plus en eux
Sans comprendre je les annihile ils sont morts
O silence
Complicité
Peut-être n'est-ce pas une affaire du tout peut-être la mort ne nous est-elle rien
Ou au contraire
Tout est-il pour cette seule mort pour ce grand porche pour ce port heureux
Où entre le navire
Mais non car je ne crois pas au bonheur et je ne crois pas à la mort

Au fond de moi je vous avoue que je suis sûr d'être immortel
Vanité essentielle

Jeune j'aimais le temps
Je ne supportais pas d'être le plus jeune
J'aimais la graminée quand elle a ses graines les arbres
quand ils s'étendent comme la musique
Jeune j'aimais les vieux
A présent je penche avec mon ombre sur l'autre versant
celui qui descend
Je ne sais plus j'ai goûté plusieurs temps
Peut-être avec la vieillesse viendra le calme

Combien l'homme a de mépris pour cette bouche qu'il adore
Mais il a trouvé là l'extase il poursuit toujours son extase
Vitalité
Il demande toujours l'odeur et la saveur et la couleur
du corps des femmes
Leur élasticité
Leur mensonge
Ce qui dans leur chair nacrée chastement sourit de la mort
Et puis après
Vient sa tristesse
Qu'il reconnaît

Combien nous avons cherché — miracles nous sommes
des miracles
Rien
Ce monde était droit infini le voici courbe glissant l'un dans
l'autre
La vision de l'homme a grandi mais il y a de moins en moins
de choses derrière
La pensée est mince faible inutile une traînée brumeuse
comme la Voie Lactée
Tandis que le monde est matériel est étendu est effrayant
est véritable comme la paroi de l'enfer
La pensée sourit parce que peut-être elle va mourir

Ces étoiles contraires
Celui alluma le feu et celle éclairée par le feu
Le donateur et la demanderesse l'action et le mystère
Celui qui lance et celle qui incube sont présents toujours
et à toute heure
L'Envoyé et la Chassée circulent dans l'ovoïde espace bleu
Ensuite réunis
Ils forment une longue chanson avec des hauts et des bas
Toujours des chutes toujours des printemps
Ils repartent comme ils arrivent
Toujours la courbe en forme de vague les hauts et les bas
Voilà c'est tout

Et l'ourlet de la mer la poussée du feuillage la terrestre
    fanfare des montagnes
N'ayez pas peur de votre tristesse c'est la mienne
C'est la nôtre c'est la sienne
O grandeur
N'ayez pas peur voici la paix la vie la vie est admirable
La vie est vaine
La vie est admirable la vie est admirable elle est vaine

(1924)

ENFANTS MYSTÉRIEUX

Toi qui connais bien l'acte de pleurer
Engagé dans les confusions de la mentale douleur
« Vers le milieu du chemin de ta vie qui t'es trouvé
dans la forêt obscure »
Mon fils pourtant heureux
Je t'apporte la paix
La paix que ton âme insondée contient profondeur de la mer
Les calmes
Que nulle obsession de mort n'a troublés ni même effleurés
Et les joies qui s'en vont vers les fins de toi-même
Là où ta louange est chantée
Et s'élèvent en paysages de vie et de chaleur
Avec moi ton Dieu qui parle à l'intérieur de chaque être
Je suis ta Parole Sainte ton Bonheur.

MOZART

A Toi quand j'écoutais ton arc-en-ciel d'été :
Le bonheur y commence à mi-hauteur des airs
Les glaives du chagrin
Sont recouverts par mille effusions de nuages et d'oiseaux,

Une ancolie dans la prairie pour plaire au jour
A été oubliée par la faux,
Nostalgie délivrée tendresse si amère
Connaissez-vous Salzburg à six heures l'été
Frissonnement plaisir le soleil est couché est bu par un nuage.

Frissonnement — à Salzburg en été
O divine gaîté tu vas mourir captive ô jeunesse inventée
Mais un seul jour encore entoure ces vraies collines,
Il a plu, fin d'orage. O divine gaîté
Apaise ces gens aux yeux fermés dans toutes les salles
de concerts du monde.

MAGIE

Tu es ma douleur mon effroi mon amour
O imagination
Tu es mon bourreau ô livre où j'ai traduit
La montagne la rivière et l'oiseau
Tu es ma misère ô confession.
Ainsi parlait le poète déchu
Et il déchirait son livre imprimé au milieu des villes humaines.

Mais son autre voix tout emplie d'un murmure de saules
Répondait
O livre malgracieux ô poème manqué,
Erreur erreur toujours de celui qui n'a pas encor fait,

Oh tu es mon dernier lieu ma forteresse
Contre l'armée des infidèles
Ailleurs n'est plus que ruine et toi tu es l'endroit sacré,
Le démon aurait-il vraiment manqué tout ce qu'il voulait ?

Et que veut le démon —
Un livre
Répondait sa voix éclairée par un ancien cyprès solaire,
Le tien le mien ou l'autre,
Écris sous la dictée.
Et tous les oiseaux chantèrent plusieurs fois sur le ciel.

Et le poète était encore une fois illuminé
Il ramassait les morceaux du livre, il redevenait aveugle
et invisible,
Il perdait sa famille, il écrivait le mot du premier mot
du livre.

Noble hautaine mélancolie, hauteur sourire et liberté
Vous ai-je enfin trouvés sur le rivage de mon cœur
Un soir où la mer pénètre
Dans les pays de montagne
Un soir où l'on est plus jeune que sa jeunesse,
Un soir où l'on a beaucoup souffert mais où plus rien
Plus rien n'est vain, plus rien n'est pour la cendre.

L'homme priait et la terre tournait
Mais ne parlait-il pas au vent, mais ne parlait-il pas au mur
Ou à la neige du dernier hiver —
Ne t'en va pas : c'est ainsi qu'il priait
Mais il n'était pas sûr que rien fût là derrière
Pour écouter —
Un Ange pourtant repliait ses ailes
Car l'heure n'était pas venue encore.

L'ARBRE MORTEL

Un homme était parvenu sous un arbre
Dont la fraîcheur profonde appelait le pays désert
Tandis qu'un Ange à tire-d'aile s'envolait.
L'homme sauvé du soleil
Écoutait murmurer les immenses familles de choses vertes
Et noires tellement serrées, qui répandaient de vastes
odeurs de mémoire ;
Mais comme il s'appuyait au tronc l'arbre se ferma.

A présent tout ce qui liait la feuille à l'autre feuille
Était gémissement, agitation
Les racines se convulsaient dans le Désir
L'arbre tuait le voyageur !
Le voyageur mit alors ses deux mains sur sa poitrine
Et la lutte recommença et l'Ange revint
Le combat obscur incertain s'est déroulé dans la confusion.

LA PRISON

Un homme était emprisonné
Il étouffait sous la méchanceté des murs
Voulait-il les effacer voulait-il les oublier
Les murs faisaient monter sur lui le cafard des choses
Les murs lui apportaient les monstres variés de son passé
Voulait-il les apprivoiser ils grimaçaient comme des bêtes
Et se rapprochaient
Et lui parlaient
Bientôt il n'aurait plus que l'espace de son corps
Suaire de pierre
Ensuite ils feraient éclater son corps et puis le cœur
de son corps —

Un Ange survint, écarta les murailles
On revit le soleil le monde illimité.

ENFERS

C'est le silo sanglant, la jeune Aurore
Ils se cherchent l'un l'autre et tous pour jouir et s'identifier
Les Fils réunis tuent le Père et voilà la Fraternité.
Vénus sort de la mer
Ruisselante dure et parée seulement de ses chevelures
La fornication obsède le ciel bleu.
Et Christ est né du cœur
De ces cœurs noirs il fait un cortège d'Époux ;
Le Christ est tué nous luttons à jamais.

RETOUR DE CIEL

J'assure qu'ils disparaîtront : on verra la fleur de lotus
Pousser du cœur de chacun d'eux ou l'œillet la rose
de France,
Les glissements la paix énorme des étoiles
Passeront, puis il fera jour
Comme une vierge armée ce sera la lumière
Le retour !
Et cette fois-ci nous sommes nés
Pour être aussi gais que Titania.

JAUNE

Les collines ont d'affreuses douceurs
Le passant y mesure ses anciens péchés.
Qui peut apprécier leur végétation
Et résister au mouvement lascif de ces hanches ?
Une incertitude avec le soir descend

Des eucalyptus chantent dans le cœur des propriétés,
Le soleil est toujours le même à son couchant
Et le passant fourbu doit regarder
Il est né pour toujours regarder le couchant.

LA VIRGINITÉ REVENUE

Son sein s'était développé ces derniers temps
Son corps fut nouveau à mes yeux, son âme partit
comme une folle sur les nuages
Son torse avec ses lourdeurs n'est-il pas voué
A l'amour de l'homme et de la femme
Ses désirs n'ont-ils pas remonté de ses enfances
Voie Lactée n'est-elle pas couchée sur la nuit sans vent ?
J'ai reconnu qu'elle était sûre, sa nudité était entière
Et que son âme était l'égale de ses mains et que l'eau
ruisselait sur elle pour la laver,
Et que les odeurs montaient et que la lumière se taisait.
Une voix m'assura qu'elle était entièrement vierge
Enfin de sa douceur elle était enchantée.

MON SEIGNEUR
Si tu veux bien ne pas écouter ma voix qui a passé
sur les déserts
Si tu veux bien sourire et non plus avoir pitié
De ces ramures d'hiver toujours mal agitées par les
vents aigres,
De ce pécheur,
Alors j'abandonnerai peut-être par amour
Le bagage des pleurs et des grincements de dents,
Ce sera le rayon de lumière !

L'ÉNERGIE

Il faut souffrir
Pour toi Gracieuse Personne de mon Dieu
Tu as sué le sang dans le jardin des oliviers nocturnes ;
Il faut s'alléger par la souffrance en toi
Renoncer au monde
Comme tu renonças
En l'offrant délivré par un acte de souffrance
Et alors
Ainsi que le déclare le vieux Poète
L'Énergie est la seule vie
L'Énergie est l'éternel délice.

CHANT DE RECONNAISSANCE

Chant de reconnaissance au vaste Monde
A ses soleils et ses eaux, ses aspérités, ses abysscs
Et au cœur intérieur encor plus nombreux en abîmes
Avec ses agonies et avec son extase
Ses terribles retournements, sa force éternelle !
« O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie » —
Le chant de reconnaissance est aussi le chant d'expérience
Pour tout ce qui doit éprouver passion mouvement
sous le ciel
Se suivre s'engendrer par la force contraire,
Et pas un jour à détruire, les neiges d'antan ne fondent plus,
Pas une âme trop pauvre n'ayant rien entendu
De ce que la vie a voulu dire et pas une ombre
Qui ne soit expliquée par un soleil.
Ainsi le poète sans auditoire fait retentir
Le chant d'alouette première
Puisque Dieu n'a pas voulu que le matin fût sans amour.

(Variante)

Chant de reconnaissance au vaste Monde
A ses soleils et à ses eaux, à ses volcans et ses abysses
Et au cœur il a son abîme encor plus ardent
Ses fureurs de Pythie ses retournements forts !
« O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie »
Oui le chant de reconnaissance est vieillesse, chant
d'expérience
Pour tout ce qui doit éprouver patiemment le rayon du ciel
Se suivre s'engendrer par la force contraire,
Aucun jour passé n'est perdu car les neiges d'antan ne
fondent pas
Rien n'est si sourd qu'il n'ait compris ce que la vie
a voulu dire,
Toute ombre ayant toujours derrière soi le jour.

CYNTHIA

Éclatante au-dessus des mâchoires de maisons
Elle est l'œil brûlant d'où s'enfuit le jour quand il trahit
la ville
Abandonnant les arbres noirs aux dieux infernaux ;
Aire froide elle va inonder le jardin
Et l'odeur de tilleul s'élance
Et le chant de l'herbe écrasée et le souffle de l'obscurité :
Cynthia rôde au milieu des grandes coupes vides
Et tarit les étoiles
Quand tout à coup venues des éternités sont apparues
Dix mille légions d'anges
Blancs tout immaculés
Inclinés immobiles, tous ont la même aile vue de profil
Nuages nuées envoyés à Cynthia la grande Vierge
Que veulent-ils ici-bas que veulent-ils éterniser ?

La terre avec son œil gris regarde passer le ciel
L'étrange messager qui marchant sur les heures tire les yeux
vivants
Et les retourne à l'intérieur des âmes

Celui qui met aussi sur le sein respirant
Du monde le réseau des éclats et des souffles
Fait retentir la magie
Et se retire avec le jour, puis enfin
Dans la majesté du temps devenu noir
Profondément s'en va vers les profondeurs inspirées
Vers le haut le très haut et sublime petit point solitaire
Et là ouvre sans bruit l'abîme de la douceur
Avec l'étoile passionnée qui toujours se tait et regarde
Vers un plus lointain
Un plus inconnu
Où pourrait paraître le Seigneur des Cieux.

Qui t'a permis de douter du Seigneur
Il est venu.
Non il n'est pas venu c'est vrai il va venir
Mon Étrange Regard du Seigneur
Mon Fils mon Époux du Seigneur
Sur les grands violents déserts que j'essaie pour lui :
Encore un jour et mes ennemis sont en fuite.

Quitte ce corps solitaire
Esprit de création gaie
Je suis lourd comme le pas du vieillard fréquentant
les tombes
Mais mon front sourit et salue
Esprit sans cœur, esprit charmant !
Laisse la terre dans le désir qui veut dénouer ta ceinture
Impureté ! Va vers les stations claires.
Déjà tu trembles cher Esprit
Tu as terriblement peur
Est-ce un Époux que tu cherches ?

DES DÉSERTS

Déserts déserts soyez ouverts
Beaux pays soyez effacés !
Franchis franchis à pas muets
Le globe matinal de l'âme.

La cellule de moi-même emplie d'étonnement
La muraille peinte à la chaux de mon secret
J'ouvre la porte avec ma main vide
Un peu de sang blessé dans la paume

Vers toi s'envolent, Dieu, les couteaux de l'injure
Tu es si beau tu es si calme tu es si nu.
Avançons du côté de l'injure,
les fleurs d'avanie
Seules perceront le ciel de carton des douleurs humaines.

Ces femmes soyeuses des théâtres d'argent
Non, spirales de péché, mannequins d'acier
Mon Dieu, posent sur moi des yeux charnels :
Quand elles ont brisé leur étoffe de verre
Elles mangent les cœurs.

La guerre le vin le tabac les femmes
Le plaisir les hommes la guerre l'argent
Les femmes le plaisir les hommes les perles
Les affaires l'or le vin
le soleil discordant.

C'est vrai je n'ai jamais jamais jamais prié
Dit la femme grande et douce de taille,
Mais donne-lui mon sein mon ventre et ma jeunesse
Il sera satisfait.

Traverse d'un cri mon cerveau, hirondelle aux quatre
douleurs
C'est aujourd'hui le plus ancien printemps
Dans le ciel gris la croix grise du couvent
Et la tempête a métamorphosé les verdures.

Brule ces cœurs ce sont des silex
Ces âmes des poutrelles d'acier, des billets de banque
Ces personnages ne sont pas vrais, brûle leurs poupées
Je suis si bas vois-tu que le ciel en est outragé.

Ma nature est le Feu
est-ce vrai est-ce bien vrai
La chose est consumée
Tes yeux à l'intérieur sont retournés
Une seconde vue vers le ciel les habite.

Loué sois-tu printemps déjà lourd et parfait
Je t'imagine revenu terrible été,
Je vois le ruisseau blanc baigner les grandes villes
La croix divine est au-dessus des avenues
Et loué sois-tu printemps déjà défiguré.

Je suis le Feu.
Tu es le Feu ?
L'Ardeur
Oui ma nature est feu et je te reconnais.
A l'aube tu me fais me lever de mes songes brisés
Détruis, détruis !
Et moi je suis les étincelles.

Chère image brulée
Adieu adieu tu ne me verras plus jamais.

La couleur du monde est chose miraculeuse
Il s'éveille désert
Une branche feuillue balance dans la vapeur
Un jour on voit des montagnes aromatiques
Un autre jour c'est la plaine avec des vaisseaux.

La brouette
Arrêtée sous le grand orme de vie de soleil et de nuage
C'est le plus beau chant possible
En l'honneur de Dieu essentiel

Par un matin où l'on distingue à peine les ombres
Tant il fait clair, et les arbres géants
Suspendus à la mamelle du ciel mauve
Et la brouette
avec l'esprit naïf du bois naturel
Éclairée par le dessous et le dedans.

Des cuisses, des cheveux, cette femme est plongeuse
Plus lente que nature
Elle est enfouie comme une rose sous les verdeurs de la mer.

Elle fait pour moi un sourire extasié
Elle m'adresse des baisers faux et anormaux
Elle nage entre mes animaux les poissons miroirs
Elle a des mouvements aériens des jambes.

Elle suce, elle embrasse, elle épuise et remue.
Quand je suis entièrement brisé elle s'envole
Torrent de bulles bleues
Elle crache mes plus précieux souvenirs.

Non moi-même je ne comprends plus ma poésie
Ni Dieu, je ne sais plus ne comprends plus et ne vois plus
Et je m'appuie sur Lui il est blême et magique
Un jour je me tuerai pour le trouver plus vite.

Loué sois-tu
C'est la douceur.
Les fleurs ont grandi, elles ont sept couleurs
Trois soleils au ciel les chauffent nuit et jour
Le haut du monde est bleu jusqu'à l'obscurité,
Voici les archanges
éventant les toits et les cheminées.

Je n'ai rien renoncé, je répandrai mon sang
Jésus s'avance sur la dalle en pente de l'éternité
Et par chaque goutte de rosée il inscrit son nom
Jésus qui est le soleil des poètes.

O mère pathétique il faut toujours enfouir
De vénéneux secrets pouvant faire mourir,
O mère blanche on doit te surmonter,
Et la Terre fait signe et n'est pas écoutée.

Voir un univers dans un grain de sable
Et dans une fleur sauvage le Ciel
Et dans la paume de votre main la Sacrée Infinité
Et dans une heure l'éternité.

HUMILIS

Le ciel est translucide
Les cœurs sont hauts
Les monts ont des sources, les âmes des douleurs
L'heure est absente
Les lumières sont des passages transparents

Son ciel n'est pas lucide
Son cœur n'est pas
Pour lui les montagnes n'ont point de sources
Son heure s'écoule
Éternellement sans lumière et sans absence de lumière.

Je T'aime
il n'y a rien que j'aime
aucun plaisir
Il y a le Non que j'aime et dans la douceur ou profondeur
Mais le Non n'est-ce pas le Tout (fais une aurore
Sur ces mots aussi aveugles que des mains)
Car Tout étant et en dehors de Tout n'étant plus rien
Le Rien d'abord est à poursuivre.
O j'aime.

J'ÉTAIS EMPÊCHÉ PAR CES BRUITS et ces yeux
Ces mouvements des faces m'offensaient
J'étais puéril
J'ai fui, ce fut en vain
Terrible Époux on ne déplace pas ton magnétisme
On ne t'échappe pas, on ne te nomme pas.

JE PLEURE, JE NE PEUX PAS PARLER, j'ai peur de mentir
O tue-moi pour la méprisable cécité
Ce bruit de vie occupant la poitrine
Seigneur il faut mourir d'abord pour T'imaginer.

MON AMOUR EST-IL UNE INFIME LUEUR perdue de Ton Amour
Essence Noire, le monde a disparu
Tu sembles dormir satisfaction confuse
Et je suis arrivé, suis-je obéissant

« Avec humilité » disait le poète dément.

Ayant renoncé aux yeux, nuit plus qu'obscure,
Aux mains ces vaines employées du monde
au cœur ce sang,
Et à la bouche coupure saignante de la beauté
Et aux mots qui n'ont plus la magie ni l'éternité.

L'arbre se sauve en laissant tomber ses feuilles.

Seul, nu, en cœur, en vue...

APPARENCE

La fraîcheur descend des montagnes
Le jour se retire tous ses rayons usés
Des cloches sont des bouquets de seconde lumière
Oh qu'il en soit ainsi après ma mort

Les lèvres se souviennent qu'il y a Dieu
Tandis qu'on est dans ce couloir étrange
Mais déjà ma mort me touche, et fait chanceler
Ce soir cru avec la lune qui se lève.

LIMITES

A la limite naturelle des montagnes
La terre est parfaitement bleue vue de très loin
Si l'on approche elle n'est pas seulement verte et jaune
Mais pleine d'un appel étrange comme si
Toutes les couleurs franchies venait la couleur première.

On écoute au milieu des prairies fantaisistes
De l'eau, on voit circuler des oiseaux,
Près du jeune cimetière une ombre est favorable :
Ah fais que je ne meure point, Seigneur, sous ce bandeau !

FEMME A L'ÉGLISE

Portant sa misère à la main clle s'avance
Il fait extraordinairement beau. Une lumière
D'aseension entre Santa Marta et la vieille tour ;
Elle s'assied prenant pitié du chemin
Troublée parce qu'elle mourra dans cette lumière.

Santa Marta prends-nous sur tes rochers
Dans tes forêts de châtaigniers pieux
Sous tes flancs roses par-dessus tes sources,
Et ta tête romaine avec le ciel bleu
Tes lumières de personnages martyrisés ;
Ta façade est la pensée d'un enfant parfait ;
Ta tour petite a trois cloches muettes
C'est la plus chaste qui se voie sur les longs espaces.

CORVIGLIA

Là-bas il est humble
Il n'a plus soif d'être aimé ni compris
Là-bas « qu'y a-t-il entre toi et moi ? »
Là-bas il est pauvre
Ses habits sont plus vieux que son cœur
Son visage est plus doux que sa main,
Là-bas il est seul
On a passé furtivement sur la neige éblouissante
On est venu, on est reparti, il est là.

CETTE VILLE...

Cette ville dont on se souvient forme un tableau noir
La voyez-vous fumer où la terre est plate ?
Ah craignez de quitter les fleurs de ces montagnes
Partout ailleurs on nous enferme pour mourir.

JARDIN DES AMES
AU PRINTEMPS

LE CIEL DANS LA TERRE

Resplendissant doux jardin de couvent
Il n'y a rien de plus reluisant que ta folle plante
Rien de plus amoureux que le jour à ton sein
Rien de plus chaste que ta sueur claire
De silence de méditations et d'oiseaux verts.

ON VOIT

Les pommiers sont en fleur
La chair et le matin
Et font de l'allée un chemin de Marie
Mais personne ; l'air pur
La terre est préparée mais aucune ne vient.

JALOUSIE

Vos vieux paniers au printemps
Vos jeunes bas blancs dans l'herbe
Vos voiles rabattus, vos dents
Vos renoncements sont secrets
Sans âge, enviées par le Maître.

LE SEXE DE L'ÉPOUSE

La grande fille de religion
Va dans la chaleur conservée
De la terre, du reflet, du mur
Afin de ne vivre qu'à Dieu elle divise la lumière
Et surnaturelle élégance
Le corps lui est supprimé.

LE JARDINAGE

Par l'amour et non par la crainte,
Aussi travaillons-nous par deux
Sur les sentiers à peine vifs,
Et nous séparons la lumière
Notre ombre fait suite à nos mains
Ce sont nos dernières mains.

AU MONDE

Votre chaleur n'est plus pour nous
(Beaucoup de souffrances cachées)
Votre printemps est la pénombre
Votre espace une sépulture,
A moins que la grâce au travers
Ne nous retire du froid
Nous sommes en deuil pour vos cœurs purs.

L'AMOUR

Portant les cloches de verre
Pour la plante, elles n'ont jamais vu le sommeil
La liberté ni le désir
Ni le nuage ne les aiment,
Une caresse de leur corps
Est pour toujours enfoncée dans les limbes.

BLESSURE

Elles ne blessent pas leur corps
Mais le chemin des sens est sous le bois vert ;
Dieu fit un martyre d'amour
Par lequel passeraient ces filles
Mort journalière
Vie toute morte
On ne les voit pas saigner sur ce chemin.

ET LA NUIT

Lumière, dore encor les faîtes
Feuilles, crevez le sombre bois
Du soir, et passe œil humide,
Elles songent au bois sans feuilles
Méditent trois larmes de sang
Qui ne sont sur le ciel ni dans le vase d'or.

PLANTATION

Les trois arbres sont pareillement renversés en terre
Et le monde est très chaud
O gloire où va le soir avant la nuit ?
Les tabliers s'enfuient sur les allées moins claires
La cloche les prend par deux et trois
L'herbe reste et rentre et pousse avec misère.
Et les trois arbres se réveillent pleins d'oiseaux
Ils baignent par la tête
Dans la foi, la certitude et les brouillards,
Les robes reparaissent sur la terre.

GUERRE

Les arbres ayant poussé la tête en bas
Se sont nourris de eiel
Mais la maison fut bâtie sur la privation
Un large vent murmure :
En bas du quartier d'émeraude et d'aeier sale
Ces glissements sont des anges
Les erimes se retirant sur le dos des murs.

AUTRE GUERRE

L'exquise eharité seeoue sa ehevelure
Des rayons la rejoignent
Elle ajoute un sourire :
C'est l'espaee qui du haut en bas se fend dans la veinure
De l'éelair ! et le fraeas du premier pas du juge.

VALLÉE DE LARMES

Trois lys jaunes
Sont sortis de terre entre plusieurs fonds noirs
D'averse abominable,
Image
De la satisfaction qu'éprouve Dieu.
D'autres iris bleus vinrent un autre jour
Et les chemins pareils aux serpents secs
Les entourent, les empêchent de s'enfuir
Car le matin n'est ni froid ni chaud ni clair ni ombre
Il est utile,
Et ce monde est bien l'endroit de la tentation.

L'ENGENDREMENT

Le grand mai, la douceur
Et la bonté des pierres,
Des pas justifiés s'avancent sur l'azur
Célèbre est le matin

Le passage splendide
Avee la larme des bois
Et les spirales des avoines lâehées vont à l'aventure.

FEUILLE

O feuille ô verte feuille et belle et main religieuse
La palme de ehlorophylle est balaneée,
Les eris de bees d'oiseaux et le linge de eorde
Les doigts pures intentions fixés au rosier
Et les lèvres sans aueun sang qui se réehauffent.

LES MANES

Dimanehe est presque vert
On voit l'asile en fer du jardinage.
Des prairies au début la rage est trop violente,

Pendant la mort des filles, un groupe d'invisibles
Se présente à la terre
Et fait l'amour sans déranger même les oiscaux.

Plus loin passent les cœurs blessés, mânes
Défavorables
Attendris et plaintifs
Ils se meuvent, ils vont, jamais il n'ont de honte.

L'ESPRIT JEUNE

Les arbres quand on les mesure sont bleus de joie
La terre quand on la suit est passionnément rousse
Le ciel quand on le dévisage est rose ou même lilas ;
Les graminées plongeant comme la mer
La force appuie sur nous
Les esprits du côté du vent font leur prière
Les cheminées fument dans l'adoration ;
La musique de la contemplation saisit les oiseaux
Parce que l'âme est étendue plus haut que l'espace
Et plus haut que les conceptions et que l'Amour.

GLORIEUX AGE

L'oiseau translucide au-dessus du temple
Annonce et s'évase, oh son cri profond :
Quiconque aime m'écoute !
Et la calme lourdeur de sous la mer des arbres
Est agitée par la descente d'un nuage
Clair et sec absolument comme le ciel.

Ce lieu a des parois clôturées par les anges
Mais sans vue garde ses rires toujours verts.
Tout est beau car ce jardin a la mémoire
Du supplice d'un Dieu et sur Lui des cheveux
Et la rose dans un verre bleu entouré de larmes
Ne meurt pas vivement sous les ombres de pierre.

GLORIEUX AGE

Fuyons vers la patrie !
Vie parfaitement nue du matin jusqu'au soir
Et des formes que nous voyons à l'absence
Et de la tiédeur de la bouche au froid de la terre !
D'où nous sommes venus jusqu'à ces lueurs,
La chère patrie qui possède le père.

LA SYMPHONIE A DIEU

INCARNATION

LA MÉLANCOLIE D'UNE BELLE JOURNÉE

Les arbres sont immenses dans l'été pluvieux
On ne reconnaît pas le ciel tant il y a de clairs de lune
En argent avec de rayonnantes rousseurs sous les nuées,
Pas de soleil. Ou si l'on regarde à l'envers
On voit une seule journée implacablement belle et chaude
Un implacable déroulement de belle journée
Et les terres frappées en hurlant font de l'ombre
Et les oiseaux s'enfuient leurs ailes rabattues
Et l'espace avec des mains d'azur se presse lui-même
Sa poitrine gémit sous ses mains azurées,

Tandis que la ville est encombrée par les chaleurs d'usage
Et que les filles font sécher leur poil lisse ou leur stupeur
Au sein de la belle journée.

O Dieu ! que ces filles se préparent à mourir
Et que l'été soit une saison si obscure en nos parages
Et que six millions d'habitants aient passé par ici
Sans y demeurer vraiment plus d'une heure !
O Dieu, il y a beaucoup trop de mondes inanimés
Par contre il n'y a pas assez de mort prochaine :
Cette statue
Qui bouge en remuant lourdement ses seins relevés.

FRONTIÈRE

Un arbre est penché au milieu des airs froids
Mais ses feuilles nouvelles font frais et triste avec la ville
Dont on entend les pas des sexes sur l'asphalte
Et la malédiction du diable entre les pierres.
La clôture du couvent, brique et jardin
Est verte, elle est profonde
Et les oiseaux viennent des plis d'un temps lointain.

La vérité est végétale ce matin
L'été revient
La jeune fille fuit la mort.
O âme dans la direction de la belle ombre adoucie !
Il y a un anonyme Seigneur
Ils sont beaux les chemins de sa profonde plainte.

L'AUBE S'APERÇOIT sur les grilles du froid.
Et le cœur du jour d'abord frissonne
autrefois très beau,
Il contemple l'asphalte et dessus les poubelles
Nimbées des perles de la pluie ; et des pieds d'homme
Les renversent cruellement avec un fort bruit
Pendant
Que sonne par grâce la cloche des nonnes
Le doux lait blanc
De leur sein préservé de l'homme ; et en noir et blanc
Pour la mort. Commence la journée.

(Variante)

L'AUBE PARAÎT aux persiennes de fer
Elle frissonne au cœur, de se souvenir
Contemplant les asphaltes avec les poubelles
De sang, d'épluchure auréolée de pluie
Qu'un pied d'homme retourne ; pendant qu'au ciel
La cloche sonne aussi des sœurs visitandines
Noire et tuée par le blanc, pour notre journée.

DRAPERIES

Passez, arbres géants meubles de la pente
Par la lumière montez un peu plus dans les ramages
Des oiseaux azurés de l'été sur les monts herbeux
Et toi crie plus fort, ciel bleu effroyable !

Transportez-vous avec plus de sérénité, d'éclat
D'esprit de jour, soyez dans le giron de Dieu
Tout à coup par fureur, poussée, sève, sueur
Quand l'abeille noircit tout autour de la vigne,

Soyez plus forts que la lumière même ne le permet
Anéantissez la forme vibrante et
Passez, marchez en moi pour être la Personne
Irréelle, aux draperies de Perfection, par nous adorée.

INCARNATION

On ne te voit pas sur la marche des rues
Trop belle ! on ne te saisit pas dans tes opulences
Et à l'ombre du bien-aimé tu t'es assise,
Plus silencieuse ou silencieux qu'un être brillant
Incarnation, tu marches sur les rues
Personne dans la cité brillante ne t'a palpée,
Et son fruit est doux à ton palais.

MNÉMOSYNE

Quand les astres sont effrayés
Qui président à la constitution de l'âme,
Quand la force parfaite
Est engagée bien avant l'aurore dans le poids
Et mortifiée en un noyau de chair et là demeurée,
Quand elle ne peut comprendre ou briser son sort
Seulement menacer les parois malheureuses de son cristal.
Quand les saints regards et les fines pensées
Ne sont que martyre de l'arbre du mal avec l'amour.

Elle s'éveille et jette une odeur animale
Aux bijoux faux près de sa main terrible
A l'andrinople rouge et aux derniers sursauts
Du lit de son sommeil
Et elle entend déjà taper les machines
Sur elle, sur la peau
Qu'une sale jouissance nocturne a voulu distraire.

Quand les frondaisons dans les quartiers sont vertes
Quand l'hiver à la longue neige emplit les maisons,
Quand l'automne fait vaciller le fanal rouge du chemin
de fer,
Toujours l'oiseau est une virgule par-dessus
Les tombes
Les toits
Les fils d'acier
La force du vent ;
Il existe un œil dont le prisme regarde
Pour voir des choses la figure de chose en Dieu,
Cet œil est mû par l'électricité de l'espérance.

La dure carapace est fixée pour l'hiver
Et les chemins qu'on voit ont les cheveux blancs
Mais les consacrées sans feu ne dorment pas
Et chantent ;
Les temples du jardin sont bordés de vents aigres
La loque noire fait le signe amer du deuxième mois
Malheur !
Appartenant encore à votre terre
Je désespère d'avoir fait l'ouvrage d'incarnation.

Une colombe
Balancée sur la nue branche
Par le vent froid
Au soleil chaste
Après la mort
Avant la résurrection,
Voilà ce qui me reste d'espérance.

NATURE

Superbe nature ! Un monde entier de routes
Ruisseaux et rochers
Objets volumineux
De beaux grains de la peau et d'huileux mouvements
Par exemple ceux du bassin d'arrière en avant
De rire et de sommeil
Forme qui sort et rentre
Et de sève et de ramure horizontale avec le vent ;
Double coque des seins et plantation marine
Sous les bras, hanche gonflée par l'eau, frappée
D'un poids trop lourd de sensualité
Les omoplates faisant pitié comme des pierres
Mouillées, elle se lave
Et l'eau refaisant le brillant du ciel, la poudre épaisse
Du paysage de rondeur revient et c'est le monde
De nouveau les beaux grains de la peau et le sommeil
S'il bouge sur les lombes le pays rosé
Voit la puissance du vent see avec les songes
De tous les côtés se produire ;
Les charnelles montagnes maigrissant le soir
Sur les longueurs d'un plateau religieux,
Aux gorges les brumes tuent la brise égarée.
Puis la grandeur de toute la masse rhabillée,
Et plus tard un nouveau changement survenu
Et sous la lune...

JEUNE MORT

Lombes de satin, mèches, bouches et cernes
Si tendres ! mais aussi la ligne de mon courage
Ne fléchit point sous la diversité de forme de mon amour !
Adieu aimées, adieu muettes, et séduites,
Voici l'inconnue avec son grand manteau de jeune fille.

L'ASTRE

Je me souviens qu'un astre brillait dans l'hiver
En haut sur les brouillards fidèlement étendus,
Qu'il ne pouvait y avoir de fin à cette méchante
Image et que je n'espérais plus Dieu
Avant les tentes de l'été, les robes légères
Et qu'un vieillard très cher se mettait à mourir
Et qu'on tuait Catherine Crachat sur les boulevards.

Les plaisirs de la nuit sont accompagnés
Dans la tenturc eommc une tulipc de sang.
La peau luit, les systèmes pileux, mcmbres coupés
De l'amour éparpillés sur dcs étagères,
Mais l'ardeur est terriblc ct eruclle comme la nymphe
Écho échevelée dans les montagnes,
Par contre les jours sont seuls et sous la pluie
L'ennui spécial fait resonger au erimc des nuits.

Au milieu des tombeaux de la verdure
Et de l'écorce de cyprès, contre l'herbe
Sous un eiel toujours bleu
Se tient la fille des bordels sans chemise.
Son étonnant regard cherche une étoile creuse
Un trou dans le ciel. Les chemins sont mauvais
Et tandis que l'odeur d'elle est si éprouvante
Arrive en cahotant la voiture funèbre
Impassible, couverte d'un vieux drap, et d'or
C'est, lui dit-on
L'enterrement de cette pauvre fille de bordel.

Les chers globes de feu qu'elle brandit sans voile
Leur teinte est fabriquée et couleur de rougeur
De honte, ardents au bout et morts dans le vallon.
Et le lait du plaisir qu'elle retire aux mâles
Fait qu'elle voudrait toujours petite fille
Les émonder avec les couteaux de ses dents.

Rose pourpre à tout le monde
Tu étais désunie, ô femme à cheveux courts.
Jupe sur les genoux, jambe en soie indécente
Te montraient ton devoir.
Mémoire ! tu fais pitié
Accrochée au balcon bourgeois en robe blanche.

L'ÉTÉ

Les jardins dessinés par des mains sont très grands
La grandeur est intérieure et la force douce ;
Des arbres s'avancent seuls sur ces jardins
Charmes vert d'eau

Qui seraient effrayés par les pelouses sans
L'harmonie des ceintures de hêtres, tilleuls, pins
Et des bâtiments de mode légèrement peinte
Liés par la chaleur orageuse aux parterres
Du pourpre royal, arrangé sur les fonds
Tristes bleus bénis par les branches pendantes.
Des promeneurs, couples noir d'ivoire ou de couleur
Rares par la force de l'herbe, se perdent là-bas
Ou immobiles sont, comme dans les songes.

ACCUSATION

Ton superbe amour de la mer
Se défend mal et aussi le goût du ciel,
Le sens de la terre avec ses plaisirs tremble
Les agglomérations ne te disent plus rien
La forme des femmes, des hommes, muette
S'en va, une roue tourne
Tu as froid.

Désormais tout est nouveau dans notre monde.
La jeune fille que je connais d'une fraîche haleine
Porte le nom de Conception,
Toujours mouillée par le choc des orages
Du cœur, c'est Conception
Encor que le froid ait touché ses pieds blonds
Et tué le laurier qu'elle aime ! Nuage vert
Qui nages pour étreindre le gros tronc de l'arbre,
Porte mon amour à la Conception.

Crucifix, ne te couvre pas de feuilles
Avec tant de zèle après l'horrible hiver !
Douce chaleur
N'emplis pas le sein presque lourd de la jeune fille :
Derrière on voit passer la Mort.

ÉLÉMENTS POUR NATURE

Un monde plus vrai, de dix tons plus brillant
Que le monde
Plus tiède, chaud, confiant et nourrissant
Dans l'espérance, que le sein très lourd de la vierge
Et non touché par le soleil ! Ainsi mon monde
Est mon chant ô cher cœur. Ainsi le nourrissant
Mamelon silencieux m'aime et me contemple
Et disparaissent les visages cruels de ces affaires.

Un monde partout luisant de grandioses rayons
Ordinaires,
D'hommes éclaircis, de vases féminins beaux
Contenus et splendides...

De Force, humblement conduite des noirs fonds
Des cruautés intestinales, des bûchers
De brûlements, des douleurs, de satan
Jusques à s'abaisser sous le tonnerre de grâce !

LE PÈRE DE LA TERRE

ROSÉE DE L'ORIGINE

Quand la rosée divine brille sur l'origine
Quand le jour, le bleu, le vert, l'éclair et l'espoir
Et le transparent sol,
La journée sur les Alpes
Le berceau de la mer,
Se reforment comme des biens purs et rieurs,
Ils proviennent par la droite ligne du matin
Directement de la bouche encore innocente de l'origine.

La rosée divine brillant sur l'origine, et les nuits sont belles
Plus grandes que jadis.
La lune en découvrant ses dormeurs fantastiques
Les montagnes des seins du sol avec les nations
Inclinées vers la mer, ou aux villes bâties
Un seul jardin prisonnier de monastère,
Mémoire ! la lune a découpé en noir
Funèbre des amoncellements de dessins classiques
De feuilles, de mélancolie et larme et aussi de gloire.

Mais les papillons, terribles dessous roses
Volent à minuit.
Mais les lacs de la sagesse qui se reposent

Mais les vents qui naissent
Avec fruit, soulevant parfois des masses d'arbres
Qui à l'image de la mort sont vertes ; les bienfaits
De tant d'amour
Céleste Auteur, ne me sont pas assez sensibles.

Le vent pourtant murmure
Avec un son rauque
Souffle, écoute on ne sait à quelle hauteur.
C'est la paternité divine pour l'homme levant la tête,
Elle caresse
Et menace les jours.

Le déluge n'est pas encor venu, les hommes fleurissent
De travers, leur péché n'est point mal à l'aise sous le ciel
Ils ont fructifié. Les promesses s'éloignent
Jusque sur les douceurs immuables de bleu.
Ils aiment. Partout. Lourde rumeur.
Les arbres sont debout pleins et gigantesques
Les milans font la ronde et tous les rais du jour
Autour d'eux et les rauques souffles sont
Du vent du nord, qui casse la bonté des chênes.

Le chant monte de l'herbe emplie par les élytres
Que dévore la bouche absorbée par la gueule
Les plumages disparaissant sous les crocs blancs,
Et le sang reste là pour contenter la terre, et
Première fois
La mante religieuse a détaché la tête
De son époux qui sommeille,
heureux temps
Où le glacier de l'air marche vers l'océan
Câlin, et par un souffle dur immobile et fort
Lui fait l'enfant qu'il désire.

ESCORTE I

Les pentes qui se recourbent
Par lacets dans les verdures
Sont escortées de seins classiques :
Les filles les portent, le bout
Voisin des forêts des aisselles
Et rouges, vers le couchant rose.

ESCORTE II

Les étages de routes
Et de mâles montagnes
Sur lesquelles remontent
Les entr'ouvertes nymphes
Avec leur figure insensible et reflétant
Les amoncellements partout du soleil.

SAISON

Or l'ombre vient des feuilles
Toujours
La fibre verte du monde est sensible
Trompeuse à cause des parasites à s'y méprendre
Du même vert bouge confusément
Toujours,
Et toujours l'horizon lance des voies solaires
Pour aller vers ailleurs, d'autres airs, pour saigner
Dans les ombres, d'autres rues
Pour s'élever sur d'autres montagnes amères.

ANCIEN

Aux premiers temps des très obseurs jardins.
Sur les premiers sanctuaires dans les verdures
Aux premiers gazons fins deseendants,
Colonnes, et des filles
Pierres mouillées de leurs euisses visibles
A l'amour vert fraîcheur des poils moussus et purs
Torses luisants petits vus de loin, qui se baignent.
Des aigles miroitants
Sur les jardins, frontons et autres
Touehent les reins de leurs regards,
Vont pénétrant
Sous le eiel bleu d'agate et du tableau ancien
Les poitrines
avee des pleurs et des rires.

PÈRE

Chair earrée toujours plus haut eorps que le mien
odeur, poids et sourire, tes armes, ehoses eommandées
ehef des arbres
la pensée

on disait
de toi toujours immense et familier
que tu aurais été mon géniteur

vrai roi et de la semence j'étais monté.

Odeur, ombre et colère.

Autorité les yeux les plus lourds étaient les tiens
le sein mâle que jamais je n'avais vu
mais je le retrouvais dans le génie des plantes
c'était vrai que tu étais beau !
les membres. Et celle que tu
et elle que tu avais
son sein était beaucoup plus rond à cause d'elle

Père ! notre amitié était douce ou de la terreur
et la douceur était dans le dessin des lèvres, qu'elle avait
la transparence ou la pitié des veines, comme elle jouait
bien la musique et la cherté de ses regards

le sein de lait

Père guerrier ! les nuits revenu dans la souree
qu'elle avait naturelle
tu te baignais, et la chevelure se divise
tu m'aeeablais
mon père dans les eontrées
où tu marehais avee fureur de place en plaec
l'ayant brisée eassée toujours humide et tuée,
et je me tournais vers toi, aussi facile que l'aurore

à reeevoir ee que tu voulais

Père d'éther.

TOBIE

Le village classique
la jambe nue superbe
A mi-hauteur des vallées vertes laborieuscs
Et des monts bleus lieux de tous les rayons
et l'homme et le taureau
pour elle, et sont d'aceord
Les brutes de lumière ees arbres châtaigniers,
Les feuilles qu'il eontient comme eneor dcs cheveux
A l'intérieur de ses maisons platcs et peintes

Rassemblées par l'église
et sa voix enrouée de gorge et ses fichus
monte sur moi, dit-elle, mais en bas
C'est un bel éventail de poil et rayons gras
Après midi, qui fait la fraîcheur religieuse.

GÉANTS

Primitivement
La clairière était belle en une herbe sacrée
Placée pour la première fois à l'ombre qui est profonde
Comme la mer.

Les géants verts
Arbres, comme la verge doit monter,
Se tenaient avec majesté sur les deux bords
Sombres.

Les filles s'en réjouissaient avec de rauques voix
Abondantes. Après que les fils de Dieu furent venus
Vers les filles des hommes,
Les géants étaient sur la terre en ces temps-là

Ces héros, fameux dans l'antiquité, ees
Idoles. Dieu voyait que la méchanceté
Était grande de l'hommc sur terre et que les pensées
De leur cœur allaient vers le mal uniquement.

AUTRES GÉANTS

Primitivement
La clairière était belle en herbe
Et pour la première fois à l'ombre.
Les géants
Arbres penchés des deux côtés.
Et frémissants
Par leurs plus faibles feuilles vers le bas
Des bois libidineux laissaient l'azur s'enfuir.
C'était heureux ;
et l'on voyait au fond
Monter des bois eette fois montueux
Vapeurs, sueurs
et l'on entendait sous le eicl des orphéons.

La lune paraissait dans un noir souterrain
Faible corne, avec une tendresse de grand âge
Et comme Hécate vierge en gésine, et comme la mort
Au souterrain, et comme la chaleur du cuivre
Et comme le rapprochement des métaux malsains,
Afin que le courant passât : le mauvais Sort.

Aussi de plats nuages, orages, dispersés.
Mais ils étaient sculptés par les soudains éclairs
Comme la cervelle de quelque dieu que frappe
La vérité. On n'entendait point le tonnerre.

LE CHEF

Donne-moi sang et cœur
car je veux et j'adore
Longtemps ! Apporte la boisson commune, effeuille
Le chêne et fais la couronne autour de moi
Et chantez hanches pubères et tranquilles
De ma fille ! Et tu demandes, qui

Je suis, quel pouvoir a mon sang
Quelle beauté mon cœur
Quelle ombre ma personne ?

Donne-moi sang et cœur
Car je suis chef. Apporte la boisson commune
Sous les chênes, avec la mesure de blé
Longtemps ! Oeil pour œil, et les armes
Les gaz délétères sont assemblés dans les jardins.

SOLEIL COUCHANT

Sur les flèches de ces beaux pays humides
Les forêts des massifs rayons et verts
Se glissaient dans les pays des hommes, les
Éloignements montagneux et tous les fonds
Couverts de lacs entrelacés de cimes ;
Ainsi se rassemblait celui qui regardait
De très haut, la chaleur étant d'or.
On voyait au tournant
Deux filles de Virgile
Qui devisaient sur les gazons avec la bouche
Et l'une

Solitaire et la plus belle
Noire inconsciente elle montrait au voyageur
Le triangle de ses ombres.
Sans pudeur paraissaient les vampires du vent
La terre se tournait et cachait sa figure,
Vieille qui relève son manteau.

LE DÉLUGE

Ce qu'il y avait de plus vaste et de plus tranquille
De plus plein, de plus transparent
Sans bords
Égal
Glauque et pacifique dans un verre
Sans parois et comme de l'huile assemblée au soleil
De la volonté divine, ce qu'il y avait
De plus aqueux en ce désert
Du calme,
Et ce qu'il y avait de plus heureux
Enfin dans cette punition parfaite
Du crime réduit, dormant, sans clapotement
Car l'eau ne se mélange pas avec l'esprit,
Ce qu'il y avait de plus beau à la massive morte lumière

Du Déluge,
Les montagnes ayant fondu de dix mille mètres
La fornication des villes tapissant les fonds de la mer,
C'était un rameau
De silence, une nappe de silence
Un mouvement de silence
Posé ; une étendue non contrôlée
De silence qui lui-même allait être recouvert. C'était
Une colombe en gestation silencieuse
Qui viendra sur le toit
Avec un nouvel effet de silence.

SUR LES BERGES

Le Déluge se retirant avec des vapeurs, dans le sein
Du volcan qui est rouge et corrompu et dans la terre
Éternellement sèche, et dans la tiédeur
Des lignes d'air sur la pure modulante étendue,
Alors on vit sur une grève à peine verte
Entre des saules vers une ligne de maisons et de gares
Animées et déjà intenses, marcher l'amphore
Dont la base est d'un poil profond et le col gras
C'était Sara ; elle sortait de l'arche.

PEAU SÈCHE

C'était autour du Déluge cristaux
feuilles furies écrasées
Mélanges de couleurs énormes et pleins ventres
D'eau à résoudre et de méchanceté ;
Beaucoup de soleil et de fureur providentielle
Beaucoup de lumière là-dessus
Enfin des roes expirants de chaleur ! enfin de l'ombre
Aussi sèche que la fièvre, enfin des vents !
Enfin la fente de la peau odorante au fond des canons
Rouges, quand elle se promène !
Qu'elle était belle
Assise sur sa cuisse pliée, ses puits étant noirs
Et jouant avec l'harmonica de sa bouche.

APRÈS LE DÉLUGE

La lune diminue, divin septembre.
Les montagnes sont apaisées dans leur lumière,
L'ombre plus tôt fait ombre et l'or se repose
Subtilement dans le vert. Toute chaleur

Est morte hier comme une muraille était noire
Que dissipa la nuit avec étoiles claires,
Avec vent et silence déjà, pensée de la mort.

FEUILLES BOUGENT.
Les feuilles tremblaient et dispersaient toujours des mains
Tremblantes sur le haut des rives,
Quelquefois vers la mer suave et quelquefois
Sous l'haleine sans souffle et le dieu sans nuage ;
Et la splendeur des pointes dans l'azur du froid
Étonnante au-dessus des glaciers regardait
Vers celui dont le déluge amer
S'est retiré, laissant des villes terribles de cendre claire.

VOYAGEURS DANS UN PAYSAGE

Agréable d'errer dans le désert sacré

Et aux mamelles de la louve, ô bon esprit, aux eaux
Qui par la terre natale errent
autrefois sauvages

Et maintenant apprivoisées, de boire, enfant trouvé ;
Pendant le printemps lorsque dans le fond chaud
Du bois sont revenues les ailes étrangères

Le jour se reposant parmi la solitude
A l'arbuste de palmier, avec les oiseaux de l'été
Se rassemblent les abeilles, et les montagnes rêvées.

Car il y a des fleurs non poussées de la terre
Elles grandissent de soi-même du sol vide.
Un reflet, et ce n'est pas heureux de les cueillir.
Déjà dorées elles se tiennent fleurs défendues
Pareilles aux pensées...

PASTORALE

La force de la profondeur du ciel était si belle,
Proféraient et chantaient ces filles de l'amour,
Natale la dorure de la chose aimée
En ce pays, que l'on voyait succomber l'herbe
Sous le poids de la présence divine et que nos jambes
Vers la mer large montées sur les pierres, étaient
Baisées sombres par tous les ions de la lumière.

PASTORALE

O puberté des jours de vent ! la terre blessée
De tant d'amour, éclatante proximité !
Et la main du Seigneur
Avait laissé tomber rose ce village
Dans les vignes, naturellement tordues
Par des pierres ; le triple effet du campanile
Celui des vivants, celui des bois de la nature
Et celui des morts, et la dignité des demeures
Dans les parties désormais noyées d'ombre ;
Longtemps ruiné
Gai et ruiné (depuis si longtemps que la lune
Affectueuse a caressé leurs tombes).

L'HERBE ENFIN car l'herbe triomphe rose et vert
La montagne est de l'herbe et les berges sont herbes
Les plaines vouées à l'herbe et l'acier des villes
De l'herbe également ;
Herbe, la douce amie de l'herbe verts et bleu.
Mesurez ce ciel admirable perpendiculaire et bleu
Peut-être de couleur verte et l'herbe de couleur bleue.

PASTORALE DU VENT NOIR

Le vent devenu noir, se dresse le couteau
Des lointains. Rugit le vent du ciel.
La corde qui sépare les saisons franchie.
Chemins de pierre, effroi du voyageur
A l'hiver. Héeate fille pâle
Au ciel fait prévoir l'heure et la manière de la mort.

Un seul nuage
Sur ce ciel mort allait à la rencontre,
Il avait la couleur d'un pantalon rose.

Et cependant
A la lumière au cabaret elle ouvrait vive
Avec ses dents de louve et son crin sombre,
Celle qui chante autour de la table, et pour chanter,
Sa bouche, abandonnée les yeux au ciel.
Nasillard et doux monte l'air de leur sein
Avec l'homme et avec les mâles tous ensemble,
Et eux les muscles bruns, les faces tendres, les
Gorges du vin, les feutres sur l'oreille
Et les splendeurs de la mélancolie des dents !
Leur chant natal
Plaisait encore à toi, Dieu, plus que le monde.

LA COLOMBE

Sous le ciel purissime d'automne asséché
Ils marchent légèrement ; et le vent passe
Et quelle félicité d'entendre, désormais
Le bruit cassant des feuilles de maïs
Le chant de la plante en fibre et azurée :
Il est pareil à l'émanation de la mer
Lointaine, ou l'émanation du glacier
Prochain, avec son effondrement solitaire.
Car la colombe une première fois
Rapporta le divin signe : une vraie branche
De l'olivier du vrai sol, et la colombe
Ensuite aventurée n'est revenue
Jamais.

Sur toute l'épaisseur de la chose qui luit au lointain
Et sur le cœur qui bat contre cœur à minuit
Et sur l'esprit des eaux et sur celui des lunes
Funèbres des marais non éloignés des tombes
Des bien-aimées jadis possédées et sur leurs fantômes
Sur le flanc vert de la prairie et dans le noyer
Abandonné...

LES IDÉES

O père des Idées
Dont l'épaisseur au loin se montre en la nature
Et luit avec égalité sous notre paupière, pour arriver
A la pensée pleine des fantômes de la naissance.

Ces déesses massives
Leur corps est nombre, amour, intelligence,
Leurs flancs d'air luisent avec égalité, avec confiance :
La pensée les recrée et tout retourne au Père.

VIEILLARD

Le vieillard était sage et souvent vers sa tombe
Se dirigeait, prenant par le bois des châtaignes.
Là où la terre est longue, a la forme du bleu
Vague et où les villes sont éloignées perles qui brillent.
Les pierres de ton rose marquaient sous son âge
Les regards de ses amours perdues. Quand il montait
L'essoufflement l'arrêtait et l'espoir. Dieu faisait
Pour lui le monde impatient sans un nuage.

ARBRE DU SOIR

Profonde majesté dont le bras noir s'incline
Dans le temps pur sans air et surtout sans ciel
Et la matière humide ; l'obscurité
Touchante avec le soir ; les énormes fougères ;
Et sans bruit sans oiseaux la racine évidée
Par l'horrible maladie d'antan. Rêve !
Malheureux, rêve en remplaçant les atmosphères,
A ta liberté quand le premier auteur...

LARMES

Beaucoup de pleurs arrivent au pays
Que déversent les nuages sempiternels
Qui passent dans les jardins ; et tant de pleurs
Les yeux des hommes les reprennent

A leur tour, sur des détresses, sur des fautes
Suivies par d'atroces morts de jeunes filles,
Et l'on éprouve encor la vérité dans une
Larme, cette goutte en désespoir qui brille.

Je voudrais te retrouver dans le vallon
Près des chemins du jardin où l'on peut
Dire des prières. J'ai beaucoup changé
Mon cœur s'ouvre. Et ton fameux visage
Serait le doux, le même, le vrai comme autrefois.
— La mort, répond le vent magnifique des tombes.

LARME

Ce que l'œil répand c'est une perle d'ombre
Chaude avec du feu qui s'éteint en tranquille
Éternité : sur la vague poussière et sur la pierre,
Les champs, l'asphalte et l'air,
Ou le pauvre mouchoir aux mains tremblant
Elle demeure, étant engendrée par la mort
Capitale et qui grandit par le dedans.

Mais pures les Idées
Se tiennent accolées sans sexuelle ardeur
Sur la ligne même où doivent se produire
La gaîté et l'amour.
Les Idées remuent lentement leurs paupières
Pleines des cils les plus tendres comme des forêts.

MONDE SENSIBLE

L'âme est seule au-dessus du monde bleu
De la terre belle et animale, sans espace.

Un jour la terre en mouvement
Avec les tons, les brises, l'odeur du sexe et les saisons
Et les rires qui comme les paroles ne reviennent plus

Et les arbres dont le bord est majestueux
Et sous la chaleur immense les efforts
Du passager ou voyageur,

Ne sont rien à l'âme obscure et qui se meut
Vers un autre pouvoir et vers une autre touche
D'adoration

A l'intérieur de son aveugle ressort ;
mais d'autres jours
Tout est un, et un en un, et tout en un
Et un en Dieu
Et Dieu présent dans le trone d'arbre mort.

La puissance de terre et l'amour du pays
Supportent l'idée du Bien, qui s'avanee.
Elle flottc. A ses pieds les substances sont jaunes
Ou les terribles places d'industrie, eassées
Ou les faubourgs de plâtre. Et l'idée du Bien flotte
Très haut dans l'image, aux aisselles des monts
Disséminant l'amour et les couleurs
Supprimant ces petites traces que font les morts
Et remplaçant lc faux soleil par l'état pur.

VRAI CORPS

VRAI CORPS

Salut vrai corps de dieu. Salut Resplendissant
Corps de la chair engagé par la tombe et qui naît
Corps, ô Ruisselant de bontés et de chairs
Salut corps tout de jour !
Divinité aux très larges épaules
Enfantine et marchante, salut toute beauté,
Aux boucles, aux épines
Inouï corps très dur de la miséricorde,
Salut vrai corps de dieu éblouissant aux larmes
Qui renaît, salut vrai corps de l'homme
Enfanté du triple esprit par la charité.

Témoin des lieux insensés de mon cœur
Tu es né d'une vierge absolue et tu es né
Parce que Dieu avait posé les mains sur sa poitrine,
Et tu es né
Homme de nerfs et de douleur et de semence
Pour marcher sur la magnifique dalle de chagrin
Et ton flanc mort fut percé pour la preuve
Et jaillit sur l'obscur et extérieur nuage
Du sang avec de l'eau.

Sur le flanc la lèvre s'ouvre en méditant
Lèvre de la plaie mâle, et c'est la lèvre aussi
De la fille commune ·
Dont les cheveux nous éblouissent de long amour ;
Elle baise les pieds
Verdâtres, décomposés comme la rose
Trop dévorée par la chaleur amoureuse du ciel d'en haut,
Et sur elle jaillit, sur l'extérieur nuage
Du sang avec de l'eau car tu étais né.

Lorsque couchés sur le lit tiède de la mort
Tous les bijoux ôtés avec les œuvres
Tous les paysages décomposés
Tous les ciels noirs et tous les livres brûlés
Enfin nous approcherons avec majesté de nous-même,
Quand nous rejetterons les fleurs finales
Et les étoiles seront expliquées parmi notre âme,
Souris alors et donne un sourire de ton corps
Permets que nous te goûtions d'abord le jour de la mort
Qui est un grand jour de calme d'épousés,
Le monde heureux, les fils réconciliés.

SUEUR DE SANG

(1933-1935)

AVANT-PROPOS

INCONSCIENT, SPIRITUALITÉ ET CATASTROPHE

Nous avons connaissance à présent de milliers de mondes à l'intérieur du monde de l'homme, que toute l'œuvre de l'homme avait été de cacher, et de milliers de couches dans la géologie de cet être terrible qui se dégage avec obstination et peut-être merveilleusement (mais sans jamais y bien parvenir) d'une argile noire et d'un placenta sanglant. Des voies s'ouvrent dont la complexité, la rapidité pourraient faire peur. Cet homme n'est pas un personnage en veston ou en uniforme comme nous l'avions cru ; il est plutôt un abîme douloureux, fermé, mais presque ouvert, une colonie de forces insatiables, rarement heureuses, qui se remuent en rond comme des crabes avec lourdeur et esprit de défense. Ou encore, on aperçoit dans le cœur de l'homme et dans la matrice de son intelligence tant de suçoirs, de bouches méchantes, de matières fécales aimées et haïes, un tel appétit cannibale ou des inventions incestueuses si tenaces et si étranges, toute cette tendance obscène et cette magie, prodigieuse accumulation, enfin un tel monstre de Désir alternant avec un bourreau si implacable, que, à partir de ce point, le problème de l'homme semble se déplacer continuellement ; car après avoir pensé : comment ce fond terrible peut-il demeurer toujours voilé ? — et ensuite : comment l'homme a-t-il pu si longtemps ignorer le fond ? — nous arrivons à nous dire : comment se fait-il que l'homme soit parvenu à opposer la conscience raisonnable à des puissances

aussi redoutables et déterminées ? Les dénégations les plus violentes peuvent secouer le monde : l'homme moderne a découvert l'inconscient et sa structure ; il y a vu l'impulsion de l'éros et l'impulsion de la mort, nouées ensemble, et la face du monde de la Faute, je veux dire du monde de l'homme, en est définitivement changée. On ne déliera plus le rapport entre la culpabilité — le sentiment fondamental au cœur de tout homme — et l'intrication initiale des deux instincts capitaux. Rien ne nous fera plus oublier que nous sommes conflit *insoluble entre deux lignes, à l'une se rattachant la chaleur de l'être, à l'autre le développement rationnel de la personne, et qu'un éclatement intime (car il a fallu beaucoup forcer pour nous soustraire à la détermination animale) demeure toujours possible comme une menace à notre vie intérieure. Incalculable accroissement du tragique que nous donne la métapsychologie, et d'abord la connaissance d'un œil qui est dirigé vers notre secret, de notre œil même.*

Nous ne sommes pas étonnés de passer, avec cet œil, dans des cylindres, des conduits, des voûtes inexplorées, des ruines ; de voir le visage changer de chair, la destinée prendre un autre nom, le désir s'introduire dans l'ordre des causes, la mort travailler. Entre les personnages plombés et mystérieux de l'origine tout se fait immédiatement, pour toujours, avec une intensité terrible et sans solution. L'univers, sous la personne de M. Durand, est la puissance qui cherche à devenir étale jusqu'au moment de s'effondrer et de l'abandonner. Les dieux, les mythes font partie de sa réalité et forment aussi son gigantesque château de cartes. L'inhumaine épaisseur de tout cela serait capable de faire craquer sa tête (de l'aliéner *à lui-même) s'il n'avait un esprit* frivole *(ou encore intelligent) toujours prêt à ne pas voir ce qui l'offense. Cependant l'homme s'efforce*

dans la bataille de l'abîme, il s'efforce et, dans quelques circonstances rares, il pense. S'il n'a pas été réduit à une sorte de mort préalable dans le mécanisme, il pense. Ici le miracle, qui n'est jamais très éloigné de l'homme, commence de se manifester. Nous sommes au mystère de la sublimation, pour reprendre le mot dont Freud a désigné toute une espèce dynamique. Ainsi un transport d'énergie à l'intérieur de la tendance ferait qu'elle ne se ressemble plus, tout en demeurant fidèle à son origine ; de déterminée et nécessaire elle deviendrait plus gratuite ; elle gagnerait donc de la hauteur. Capable de vastes transformations en quantité, en genre, capable aussi d'inventer sa qualité, de se transcender enfin, telle serait la libido. Cette construction est satisfaisante, et je ne crois pas que « l'âme » de l'homme s'en trouve diminuée. Au contraire. (L'homme est aujourd'hui plus grand, s'il veut le connaître, qu'au moyen âge et au XVI^e siècle, époques où il eut une assez haute idée de lui-même ; justement parce que, son narcissisme blessé, il doit avoir accès à des forces imprévues.) Ainsi la psychologie qui s'apprête à bouleverser la civilisation malade, quand elle montre le démoniaque qui est la vie des instincts, apporte par le même mouvement une Raison de fabrication meilleure.

Déjà se dégage cette idée que pour certains esprits (les mystiques) doit exister la possibilité de rapports et d'accords fondamentaux entre le sur-moi, puissance contraignante archaïque, et le Fond érotique plus universel qui est leur non-moi : de sorte que, sur le plan de l'inconscient, la guerre faite par leur sur-moi à leur moi érotique ne donne plus, comme pour d'autres, la maladie ou l'accident, mais produit de toutes parts un approfondissement illimité. Cette constatation m'a paru de la plus haute valeur par les conséquences dialectiques que l'on en peut

tirer. Ainsi il y aurait des natures pour lesquelles l'inconscient universel, plus lointain que l'inconscient du moi, a des pouvoirs secrets ; qui seraient capables de le connaître à travers certaines disciplines, de lui donner et de recevoir de lui, — mouvements que l'on ne saurait appeler autrement que spirituels. Comme toute chose désormais doit obéir à la forme du psychisme de l'homme, mais comme nous sommes loin de savoir ce qui sépare les tendances les plus universelles de l'inconscient d'avec les formations spirituelles que nous tenons pour les plus élevées, — comme certain érotisme, on ne cessera de le remarquer, imprègne les actes sublimes des saints, — nous pouvons presque conjecturer que la série des phénomènes est circulaire et que le plus bas dans ces natures privilégiées rejoint instantanément le plus haut.

C'est du moins ce qu'il faut affirmer de la chose plus humble qu'est la Poésie. Les poètes qui ont travaillé depuis Rimbaud à affranchir la poésie du rationnel savent très bien (même s'ils ne croient point le savoir) qu'ils ont retrouvé dans l'inconscient, ou du moins la pensée autant que possible influencée de l'inconscient, l'ancienne et la nouvelle source, et qu'ils se sont approchés par là d'un but nouveau pour le monde. Car nous sommes, comme le dit Freud, des masses d'inconscient légèrement élucidées à la surface par la lumière du soleil ; et ceci, les poètes l'ont dit avant Freud : Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, enfin Baudelaire. Dans son expérience actuelle, la poésie est en présence de multiples condensations à travers quoi elle arrive à toucher au symbole *— non plus contrôlé par l'intellect, mais surgi, redoutable et réel. C'est comme une matière qui dégage ses puissances. Et par le mode de sensibilité qui procède de la phrase au vers et du mot utilitaire au mot magique, la recherche de la forme adéquate devient inséparable de la recherche*

du fond. Que la Poésie s'avance donc « dans l'absurde » comme ils disent !

Tout cet édifice assez merveilleux est d'ailleurs traversé par un autre mouvement de l'inconscient, que nous apprenons à lire comme tel, qui se nomme la catastrophe. Comme si nous étions, relativement à l'âme humaine, dans un de ces bouleversements primaires qui doivent toucher l'aspect de toutes choses, détruire le bien avec le mal, effacer l'homme dans le même temps où elle l'instruit. La catastrophe la pire de la civilisation est à cette heure possible parce qu'elle se tient dans l'homme, mystérieusement agissante, rationalisée, enfin d'autant plus menaçante que l'homme sait qu'elle répond à une pulsion de la mort déposée en lui. La psychonévrose du monde est parvenue à un degré avancé qui peut faire craindre l'acte de suicide. La société se ressouvient de ce qu'elle était au temps de saint Jean ou à l'an mille : elle attend, elle espère la fin. Il n'y a pas à prouver que le créateur des valeurs de la vie (le poète) doit être contre la catastrophe ; ce que le poète a fait avec l'instinct de la mort est le contraire de ce que la catastrophe veut faire ; en un sens, la poésie c'est la vie même du grand Eros morte et par là survivante. Je ne crois pas à la poésie qui, dans le processus inconscient, choisit le cadavre et reste fixée sur lui ; il n'y a, par le cadavre, ni révolution ni action. Dieu est vie ; et si la mort doit finalement s'intégrer dans le monde ou dans Dieu, ce ne doit jamais être par le « sens du cadavre » que, chose extraordinaire, l'homme porte en lui dès qu'il naît — comme un pouvoir diabolique engendreur de faute. Mais qui peut dire ? ce pouvoir démoniaque et cette faute sont peut-être les facteurs de l'émancipation de l'homme. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui les instruments de la Destruction nous encombrent ; les iniquités pourrissantes des nations font de l'Europe « la grande prostituée...

assise sur une bête écarlate couverte de noms de blasphème ayant sept têtes et dix cornes... » « *Quoi ! la grande ville vêtue d'écarlate, et de pourpre et de beau lin, parée d'or et de pierres précieuses et de perles ! En une heure ont péri tant de richesses !* » *Nous sentons bien que ce n'est pas tant de révolution qu'il s'agit que de destruction pure, de recherche d'un coupable objet de haine, et de régression.*

La révolution comme l'acte religieux a besoin d'amour. La poésie est un véhicule intérieur de l'amour. Nous devons donc, poètes, produire cette « *sueur de sang* » *qu'est l'élévation à des substances si profondes, ou si élevées, qui dérivent de la pauvre, de la belle puissance érotique humaine.*

Mars 1933.

SUEUR DE SANG

CRACHATS

Les crachats sur l'asphalte m'ont toujours fait penser
A la face imprimée au voile des saintes femmes.

LA TACHE

Je voyais une nappe épaisse d'huile verte
Écoulée d'une machine et je songeais
Sur le pavé chaud de l'infâme quartier
Longtemps, longtemps au sang de ma mère.

Car la peau blanche est une expression nocturne
Et quels déserts n'ont-ils pas foulés ses pieds diurnes ?
Une ombre — ce qu'elle est — n'est pas plus effrayée
Ni plus obscène, ni plus horriblement méchante.

L'homme sans péché
Est celui qui ne devrait pas mourir, est donc celui
Qui ne connaîtrait nulle interdiction, est donc celui
Qui n'aurait point de semblable, et qui ne devrait pas vivre.

MAUVAIS SEXE

Si l'arbre a poussé dans les contrées de laine
Autour du diamant des femmes cavalières !
Ce n'est pas que son ventre ait l'emmêlement brun
Ni qu'elle dorme, avec l'hygiène pour beauté,
Mais c'est plutôt l'étouffement d'un mauvais vent
Et la moiteur de l'arbre, particulière !

Ce n'est pas tant l'ardeur du vis-à-vis
Linéaire dans le bassin des chairs calcaires
Ni l'ambassade par l'odeur au sein de l'homme
Et le charme des vieux appareils de torture,
Mais c'est plutôt dans le sang régulier
La haine, poil, d'avoir poussé sur le secret
Qui fut amputation, expansion tranchée.

Par le fleuve écoulé du sein de notre mère
Glissant, nous allons vers l'immuable mort.
La mort qui le fit rond ce sein plein de chaleur
Et l'accrocha non loin de cette aisselle noire.

DESTRUCTION

Ces traits de fer et ces chevelures délabrées
Te conviennent, forme aujourd'hui de la ville.
Les visages déformés par l'angoisse et les regards
Troués au cœur ! et toujours des mousses légères.

Ce sont les cavaliers avant-coureurs
Ils sont marqués du doigt de Dieu
Ils errent encore avec des journaux à la main
Quand les troupeaux de canons changent de pâturage.

PAR CONTRE, PAYSAGE

Les lisières des plus grands bois guident l'âme humaine
Par le calme des terrasses de cette herbe
Vers des montagnes nébuleuses dans les éclaircies desquelles
Des temples gardiens de leurs anciens morts, dorment.

Lointaines, les mémoires sont dorées dans la braise
Du grand temps. O terres terres innocentes
O vous riant, temples, cités, scènes dans le bleu.

Le nu mielleux, la carte postale épilée
Vivante et le voyageur interdit dans l'ombre
Coupable cependant ! La chaleur des baisers
Sur des bras de hasard !

Il cède et pourtant le voilà plus sacré
Le voilà plus lavé de l'humeur et plus près
De toi cerf de la nuit immaculé.

Arbre nu dévorant, ô mère et terre et mort !
Ombre de longue histoire, bouche sanglante.
Satisfais et condamne l'homme, ce cœur long
Qui aspire à mourir dedans ta main gluante.

ESPAGNE

Magique fille et bombée par la lune !
Les arbres du plateau de craie houlent vers toi
Touchante ô messagère d'amour près des cirques
Dénudés auprès des villes de peinture
De désolation que courbe un fleuve vert.
Le ciel est noir, avec le temps. Un beau rapace
Prend son vol entre tes seins vers la nuée
Et se perd, sans pouvoir atteindre au Supplicié
Ni t'apaiser ô fente rose des calcaires.

Autour d'une jarretière œuvre de chair.
L'église une immense tour vers le ciel.
Dans un jardin publie ce n'est que drame et plaies.
La sueur baigne les membres des statues
Quand celles-ci se pensent sous leurs voiles.
Un homme est poursuivi par la guerre
Et pense de la vie qu'elle est trou et blessure.

Sexe amer je ne t'ai pas vu en vain. Dos de la femme
Qui apparut brillant. Silence des oiseaux
Sur ce jour-là daté dans les douces ténèbres.

Miracle de la voix, ah si mon œuvre dure,
Es-tu sorti de ces conditions désertes
Qui tant de mal faisaient à l'âme et du si pur ?

LA BELLE A SA FENÊTRE

La face était empruntée aux maisons
Boucles d'or artifieiel sur peignoir bleu
La dormeuse éveillée — cettc femme vénalc
Était fausse maigre —
Le meurtre antique était dans son regard plâtreux
Préeocement lâehes ses joues pâles
Invitant sourire était son orifiee
Souvent sali mais rougi à nouveau,
Cette merveilleusement belle avait à la fenêtre
Deux mains avee dix beaux doigts sur les autos
Pour ehercher et tirer le monsieur de six heures
Et faire patienter la mort derrière.

FEMME A LA FENÊTRE

Dans un peignoir bleu entre les maisons
Une femme eentrale et blonde pêchait
L'homme eentral et brun ou blond
A travers les vitres et laques d'autos
Par l'hameçon de la méditation mortelle.

BÊTE

Tombe au soir sur les flancs
Aux féroces toisons des amies du chagrin,
Remue-toi sur leur fondement large et vain
Et tu verras la bête dans le repli même

Plus rouge que la faute et plus attentive
Que le crime, et du rire sans dents souriant
Élargie par tant de parties d'humanité
Et riant de la semence dans l'abîme.

Où AS-TU MIS L'ODEUR de tes nobles navires ?
Où sont tes conventions magiques et touchantes ?
Quel monstre tu montres ! Quelle horreur a ton nom
Dévoilé avec plaisir. Et je comprends
Qu'un chagrin douloureux comme un téton de fer
Se soit développé dans ceux et dans celles
Qui ne regardent l'univers que par ces lieux.

ARIANES

Vos fesses, mes chéries géantes ! vos argentées
Toisons sur vos replis fermés graves et longs
De poils élégamment tordus, et déroulées
Vos peaux cuivrées prenant le jour aux horizons !
Et le monstre endormi, tous vos atours fendus
Vos étoffes chargées de sangs et d'endroits nus,
Vos globes de vent mou que ne viole aucune aile,
Vos parfums de marine et d'urine à l'aisselle.

A CHEVAL

Frémissement du cheval de la mort !
Il cède à la tentation de la bouche noire
Inféricure et intime et du regard de plâtre
Et du jeu des courtines, sexes, jambes et bras.

La fourrure de la fille et eneor plus bas.
Seigneur tu m'as bien vu, se hasarder mes yeux
Coupables se glisser... L'oiseau dans la forêt
L'alligator le mange et rit à grandes dents.
Les tropiques pensifs, les fleuves, les poussées
Du paradis et les premières musiques.

Commenee par le plus bas
S'épaississant sur les mots obseènes et froids.

ŒIL DES CHEVEUX

La eruauté, le noir et la misère.
Le regard emmêlé. Quel regard vous avez.
Dans ee tableau les pentes de la terre
Sont des membres léehés par d'obseènes bosquets.
Infâme à regarder. D'autres eheveux meilleurs
Font furieusement obstaele et des barrieades
Sont partout. L'œil rose des eheveux
Regarde pourtant ee que voit un œil bleu.

L'ŒIL ET LA CHEVELURE

Placé dans la longueur et fermé comme un puits
Sur le secret du moi, entre des moustaches
Pour toute éternité ; c'est une bouche ouverte
Qui souffle un long drapeau de malheureux parfum
C'est un regard voilé
Qui prononce un vocabulaire ensanglanté.

COMBAT DES YEUX

L'œil profond enfui
Est ouvert dans la contemplation des ciels sans ombre
Peints dans le pur ozone et l'amour absolu
Les ciels qui n'ont aucun point de repère.

Mais l'œil déraciné
Est emporté par le vent clair sur des pylônes
Se redresse en courant
Vers les frisons de la forêt de la naissance.

Alors ils se rencontrent,
C'est pour former un monstre de poils et de crocs
D'arcs-boutants et de jambes
Qu'un rire atroce immémorial secoue.

L'AMOUR A RÉINVENTER

L'amour de Psyché malheureux se mélange
Automate sanglant
Sur la voie des tombeaux, des matières fécales
Auprès des tabous sombres :

La perspective est illimitée vraiment
Et l'horrible masque qu'il a composé, tombe.
Il est nu sous la trompette amère de l'ange

Et l'amour à réinventer, la chair à refaire,
Et le saint esprit sont en question.

O Pandore, il n'y a que chaleur dans tes membres
Chute des mers, eau tiède des montagnes,
Courant des amours claires, sont tes faveurs
Et le grossier soleil est sculpté sur ton sein
Mais la boîte est vide :
Répandus sur la terre tes adorables maux
Se meuvent transformant en haine ta douceur ;
Dans la boîte qui fut par effraction
Ouverte, et que tu retiens encore
O Pandore, il ne reste que l'espoir.

Les erreurs, les années, chagrins inexorables
Les désirs monstres devenus de fer et de laine,
Le regard aux latrines, les combats rangés
La sœur, la mère, le frère, le père
Voilà ce qui formant taches et initiales
Imprègne de sang les murs de ce château
Sinistre enchanteur de la mer :
La quantité de sang
Que l'âme de tout voyageur revient flairer.

Une bête admirable à la cuisse secrète
Passe sur les terrains infiniment blessés ;
Blessure de sang écumeux et frais
Il m'entraîne, je sens, en dehors de la ville.

CERF DE LA NUIT

Si vous cherchez le cerf, il faut vous recueillir
Pelotonné dans la chaleur de l'unité
Secrètement à genoux avant l'aube
Sans haleine dans l'épaisseur des montagnes

Être anxieux, subtil, et terrible et rusé
Prêt à tout, nécessaire
Et doux comme une femme
C'est donc entrer nu dans votre destinée,

Votre destinée traîne la destinée
De la bête inouïe de la bête invisible
De la bête qui ne paraît pas la première
Dans les espaces pleins d'hostilité,

Votre âme ce chasseur maudit
Est sortie pour lier très loin l'âme du cerf
Bien avant qu'il soit, et l'âme de la bête
Bien avant que vous évente sa narine.

Lutte pour échapper, quand le sursaut divin
Occupe le roc invisible !
Bataille subtile habile de vos désirs
Qui ne trouvera fin que dans la balle,

Et parvenu au point mystérieux et finalement
La balle ce sera votre ultime désir
Et tout votre destin
Projeté dans le sublime destin du cerf

Tandis que le sang très sombrement vous récompense.

EXTRA-TERRESTRE

Rien qu'une nuit obscure
Et la mort s'exhibant dans les miroirs légers
A l'aurore du suivant jour.
Rien qu'un cerf agonisant sur la pierre
Spirituelle et qu'une main aux yeux blessés
Qu'une touffe sur la nuque, et toi Christ immuable !
Telles sont en profondeur, cerf de la nuit,
Les providences dont tu te sers
Pour transformer le pauvre cœur en vie.

Le cerf altéré meurt au cri des rochers
Sur tout le pays de mes fautes. Je n'ai
Rien pour le ranimer ni pour l'aimer.
Mais il est mon amant adorable. Son cri
Me retire déjà de cette vie fanée.

Exposée au tourment excité de la terre
La face n'est plus comme alors injuriée.
Elle défend qu'on l'accable ou qu'on l'aime
Meurt de gloire !
Et chemin des schistes mortuaires
Le poète voulut la ranimer.

O adorable matinée
De tes yeux ! Principe immuable
De l'orifice de ta voix.
Paradis de tes reins et chaud
Redressement de ta verge
Qui brûle de l'esprit muet.

Le cerf naît de l'action la plus claire
De l'inhumanité trouvée avec sa détresse
De l'extrême chaleur au flanc des icebergs
Et du torrent remontant le cours de ses pierres.

Le cerf naît de l'humus le plus bas
De soi, du plaisir de tuer le père
Et du larcin érotique avec la sœur,
Des lauriers et des fécales amours.

Le cerf apparaît dans les villes
Entre des comptoirs et ruisseaux
Méconnaissable sous la lampe de mercure
Quand le ciel, le ciel même prépare la guerre.

La mort
Qui fit la personne que vous voyez,
Ennemie de son âme,
En elle-même, ayant tué la personne infâme,
Par l'âme à la fin se verra employée.

L'ANGOISSE

L'émanation du silence,
L'humiliation devant le refus
La cruauté subie de l'interdiction
La perception de la finitude délaissée.
Et la présence vague à l'objet inconnu
Vibre tournoie et plonge !
Mortel état qui empêche la mort.
Et cherchant uniquement moi et ma mort
Le néant distend le rapport envers Dieu.

CAPRICE

Sans horreur pas d'amour,
Pour amour, aussi crime !
Suspension dans l'instant sans aucun appareil
De raison pour savoir que le péché profond
N'atteindra pas celui qui Jamais ne pécha.
Le chemin du caprice
Effréné qui se précipite sur la muraille :
C'est au prix de la mort.

LAMENTATIONS AU CERF

Sanglant comme la nuit, admirable en effroi, et sensible
Sans bruit, tu meurs à notre approche.
Apparais sur le douloureux et le douteux
Si rapide impuissant de sperme et de sueur
Qu'ait été le chasseur ; si coupable son
Ombre et si faible l'amour
Qu'il avait ! Apparais dans un corps
Pelage vrai et
Chaud, toi qui passes la mort.
Oui toi dont les blessures
Marquent les trous de notre vrai amour
A force de nos coups, apparais et reviens
Malgré l'amour, malgré que
Crache la blessure.

VARIANTE DU MÊME

Sanglant comme la nuit
Admirable en effroi
Sensible sans un bruit
Mourant à notre approche !

Apparais sur le pur
Douteux et douloureux,
Apparais dans un corps
Toi qui passes la mort !

LE CRISTAL

Parfum d'incendie d'incendié jardin
Du monde primitif et parallèle au monde
Le cristal du monde, il est bleu et divin.
Mais le cerf est l'amant éloigné du jardin
Et de la merveilleuse mer de l'existence.

DE DEO

Que mon sang me soit remis, je te le rendrai.
Que mon dernier soupir à travers ces beautés
De montagnes, de chair et d'azur
Que connaissent les lèvres

Arrive à ta vitalité une et éternelle.
Qu'un ruisselet de sang
Coulant sur la pierre éblouie du beau monde
Le mien, me rachète d'avoir pleuré.

DE DEO

« O mon Bien-Aimé je
Consens pour ton amour
De ne voir ici-bas la douceur de ton regard
De ne sentir l'inexprimable ardeur du baiser
De ta bouche ; mais je
Te supplie de m'embraser de ton amour. »

O Dieu clair, soutiens mes pas chancelants.
Sombre Cerf, fais trébucher mes pas clairs.

La lumière est au fond de la crypte vivante
Adorable et loin de nos ivres matières
Filles de l'excrément et du crime ; la lumière
Vient de l'être amoureux, immémorial, sauvant
Et touche nos démons bien que la scène
De Dieu du Fils et de l'homme ne soit plus claire
Et totale ce qu'elle était dans l'univers.

Au jour les grands lambeaux de la gaîté du jour
Et le fleuve des morts limpidement vu
Mais aux nuits la récrimination funèbre
Car nous serons bientôt masses dans quel état
Sous les tombes lavées de la pluie et la suie
Violettes et murmures. Se taira celui
Qui dit : les grands lambeaux de la gaîté du jour.

Le cri ce sont vos yeux et l'espoir votre gloire
Votre force le hérissement de vos cheveux
Votre baiser la blessure de votre bouche
Et votre paix l'éparpillement de vos pensées
Et des morceaux de chair trop longtemps adorés.

Le ciel est dans l'intimité du ciel nuageux
Le nuage dans l'eau et l'eau dans la maison
La maison dans le cœur et celui-ci dans le
Désespoir, mais le désespoir dans le cœur
Le cœur dans la maison celle-ci dans l'espace
L'espace humainement malade sous le ciel —
Commence la destruction de l'ange ; et je suis heureux.

Si belle la pierre blonde et reposée
Dans ces forêts insignifiantes et d'opprobre
Sous un ciel bleu beau suceur de la mer ;
Et si troué par le sein de cet air
Le clocher italien durement illustré
Car il nie l'étendue complète de la terre.

IRRUMATION

Si tu m'accablas de ta venue, ou si
Je te forçai à venir ? je l'oubliai
Distendue par l'effort de manger pour aimer
Et la force de bronze écartant ma narine

Et le muscle, et la douleur atroce, et la joie
M'ont faite bonne, alors contre nature
La gloire de ton âme irrume sur ma langue
Empêchant mon débat même de murmurer.

La reine de Saba porte un vert diadème
Est-il d'amour, de honte, ou de honte et d'amour ?
Il est de ces merveilles qu'elle a possédées
Quand elle mourut
Du coup de vent de la trompette de l'ange.

O grandeur de la nuit où sauve tu t'éveilles.
Et qui t'a dit sauvage que tu étais sauve
O sanglot ! Et qui te mesura la force vive
Sans diminuer ton extraordinaire cœur
Et ta lèvre formée pour manger jusqu'à Dieu
Comprenant mieux que jamais le carnage
Mais obligée parmi les épreuves de confusion
De vivre plus fermée recueillie disant non ?
O quel doute en quel couloir tremblant ! Et tu es
Lasse à tomber quand s'ouvre et va s'ouvrir
La nuit où tu es sauve ; car tu vas mourir.

MONSTRUM

N'as-tu pas vu ses seins volumineux
Mais la mentule amère et forte baissant la tête
Pendue au ventre à la hanche en marbre aux beaux yeux ?
Cette femme était donc un homme plus une femme
Heureux toujours uni désaccordé
Sa chevelure au vent et sa voix de stentor
Sa moustache, son gland fumant et sa beauté.

PLAISE A DIEU QUE TON CŒUR se guide dans l'orifice
Et que ta main soit dure à construire le péché
Et que tu te souviennes des fonds saigneux
Et que sans quitter jamais le sein ni les cheveux
Tu transmues par la mort la vie dans la vie.

MIROIR FRAIS SANS BUÉE à l'amour réfléchi
Tu ne perds ton regard sous les ruisseaux de haine
Et l'herbe quand au vent du matin guerrier
Solaire elle balance ! Une aveugle qui s'aime.

SUEUR DE SANG

Le paquet enveloppé dans un papier brun très vulgaire : de la fente du papier de ce paquet sort une goutte de sang, elle est rouge ronde et lustrée, transparente aussi elle descend, le long du paquet elle tombe ; elle tombe, sans se déformer ; dans la fente se montre le sillon sanglant qui est mince et de la longueur du paquet et qui augmente sans cesse d'intensité mais qui ne saigne qu'à la surface.

L'AILE DU DÉSESPOIR

A UNE FEMME

J'aurais voulu marcher longtemps parmi les ruines
Et découvrir son corps toujours ensanglanté
Qui transpire à la transparence de la lune
Effort toujours de la chaleur et du duvet.

SANS CONNAISSANCE

Serre, serre les flancs, guerrier de nos armées !
Combats, depuis trois ans tu sors de l'ombre
Et guette dans la ténébreuse énormité
Inventant le cœur tout sanglant d'un créateur
Pour t'abriter sous tes propres seins éclairés.

UN ROCHER

La roche de mortelle douce apparence
A six mille pieds de la terre des mères,
La roche échouée dans la félicité
Éclate de pur cristal ! Quelle admirable
Femme ici roula ses yeux
Pour faire dans une ligne grecque l'eau verte.

MON AMANT DIT LE SOUFFLE
Mon Amant dit la dent soupire la langue
Mon Amant
Et le jour à jamais s'assombrit dans le jour.

HIER AUJOURD'HUI DEMAIN

Bruit des chairs de l'été immobiles clairs vents
Et lourdeur virginale des cols les plus frais
Et charités des rochers pour les saxifrages
Ciels sans humanité.

Rien ne me permettrait de mourir si les cœurs
Avec grâce avec larmes ne s'assassinaient
Et si pendant que tu refermes ton
Ventre je ne perdais tout pour jamais.

Pierres perdues laissécs là-bas en pleine écume
Écorces mortes mousse évanouie fleurs flétries
Lumière des forêts et vous autres perdues
Sources gelées de roche
Amante évanouie !

La nuit longtemps dévouée à la nuit
Tout à coup se poursuit dans l'ombre et devient l'azur.

RÉALISTE

Une lumière inimaginable d'automne
Passe dans vos carreaux funèbres, mes amis,
Et le jour effrayé le jour des nuits frissonne
Du deuil des monts, du deuil des libertés,
Et votre cœur dans votre poitrine entr'ouverte
Saignants comme des figurants vous vous avancez.

POÉSIE

Immense intérêt des faims et de la haine
Nous vous apercevons au péril de la terre
Au péril du cœur au péril de Dieu
Un œil féroce et bleu se lève et il nous dit
Regarde, par ce trou tu comprendras, celui
Que n'osaient pas nommer encor les pères.

Au péril de la vie, au péril de l'amour
Au péril du salut des nations et de Dieu
Un œil féroce bleu
Dit : par le trou des hontes naturelles !
Et toi croîs plus saignante, anémone immortelle.

De SCANDALE ! jamais je ne l'étais sinon
Que tout mon cœur adorant était de scandale.

Tu joues entre tes seins de mère ensevelie
Un alourdissement de chaînes tes regards
Les plantes de tes pieds me foulent la figure
Suaves sans repos ces plantes féminantes
Tu es jolie tu es jolie tu es jolie !

La terre, ce squelette clair et brisé.
Regardez voyageur
Comme le ciel et toutes ees pâleurs et formes sublimes
Par la mort usent la chair de la mort qui est la terre.

LE BONHEUR !

(Rimbaud)

Le retour s'est passé
Il reviendra par de plus hautes ombres
La haine de l'azur et le trou du sommeil
Nous saurons aujourd'hui saluer la beauté
En son nom (pour qui les yeux se sont fermés).

Le pur poète est mis dans le sang écumeux
Est pris entre les lianes turgescentes
Des eaux des yeux des têtes médusantes
Et des douleurs à l'infinie expansion
Quelques bulles crevant de chaleur désirante
Quelques larmes chantant dans leurs creux ténébreux
Et lui le voyeur des chairs bouleversantes.

Ton admirable cœur et ton rinceau Hélène
Sont cachés dans la tombe adorable de cris
Près des eaux sépulcrales du haut, et inhumaines
Attitudes de cristal, d'éclairs et d'esprit.

Pour ce ventre qui doucement placé au paysage
Sur le plan du soleil la nuit coupablement
Cherche un ventre avec plaisir contraire,
Comment sortir de ce tourment ? dit le Seigneur.

Le rire a l'accent des choses oubliées
Qui dorment étourdies. La femme toujours nue
Sous sa robe promène un plaisir de la mort
Magicien qui la fait chanter et la fait rire.

LOIN

La ligne de l'abysse et le chiffre virgule
Me regardent curieusement tandis que je nais.

LA FEMME NOIRE

Incomparable terre verte douce et funèbre
De colline avec châteaux et ombres
Et lointains accords entre cimetières
Portée du chant des amants de la mort,

La femme onduleuse, à la hanche au dos noirs,
Passait ; elle étincelait pour la mort
La mal mariée
S'éloignait en éclatant de rire au vallon vert.

Éclaireuse des morts ! Je la voyais fumante
Et partir et s'envelopper pour toujours
Et le mauvais mari c'était moi encore.

CRISTAL DU SENTIMENT
Concentré d'ozone tu montes et tu joues.
Figure jadis en sang coulant tes bluets
Mains tes ombres dans les rivières de jardin
Œil sec avec fraise de dentelle bleue d'horizon
Nuages abondants et fleuves intimes.

PARDESSUS

Ce qui est lourd et creusé par le ciel
O femme imprévue : c'est mon sein mourant
Que je porte sous un pardessus rouge dans la ville
A peine avec ce nuage de mélancolie dedans.

ÉLOIGNEMENT

L'atrocité nous prend à la lumière
D'être des monstres, voilant leur voile avec leur main.
Le nerf sacré s'écarte de la lèvre.

Il reste une odeur triste et des roses de poignets
De longs quiproquos d'idées sublimes vertes
La main coupée du plaisir solitaire
Et la forme fatidique d'un vieux sein.

LES MASQUES

1

Quel couteau a tranché dans le fond de l'abîme
Quelle fleur ? et d'argus aux cent yeux
Quel œil, le plus intime et balbutiant et bleu ?
La chaude fleur devint-elle fille de l'enfer
Après un jeu de corps de démons entrevus
Trop tôt par la délégation de l'innocence ?
Ou serait-ce le couteau qui dès l'aurore
Sous un arbre géant natal tout mystérieux
Tailla, pour oser la vie humaine ?

2

C'est alors sous les arbres clairs de la colère
Qu'ils se sont mélangés touchés entre-blessés.
Un peu de mort s'est déposée
Toujours sur la bouche qui s'ouvre
Et la clarté chaude accoucheuse de ciel
S'est vue fendue d'une lézarde verte indécise
Comme sur ces visages incarnats des traces de vers
Qui dévorent l'immobilité de l'avenir
Et que la beauté devant la glace noire
Efface d'un doigt coupable et acharné.

3

La faute est l'enfant qui dort. Sous ses linceuls
Repliés et criants. Elle a mille pensées.
Femme tu n'as qu'un cœur homme tu n'as qu'un membre
Mais allaitez le sommeil de la faute
Plus vaste que les pépiements de voie lactée
Venant d'avant vous !
Avant le premier jet et devant la naissance.

4

L'observerons-nous lui toujours au repos
Qui tend à s'allonger sur le sable ? O le meurtre
Admirable avec ses yeux de perle fine
Et sa main molle de noyé, c'est son fils
Et la destruction sa fille en loques de fer.
Mais lui ! le maître qui toujours tend au repos.

5

Livide et dans les ombres, porteur de la Mort,
Qui t'a vu égorgeur du cœur de ta noble sœur
A la pointe des larmes
Et qui t'a vu jouisseur fautif des blessures

Au temps de la sombre matière et qui t'a vu
Glouton mangeur du sein de chair humaine
Et de toi-même en le détruisant, jeune fleur ?

6

Mort et assassinat visibles dans l'œil roux
Miré aimant d'être vu et coupable ;
Figures noires par deux qui traînent sur le sable
Au bas du figuier rose et toujours verdoyant.

7

Aimant d'être coupable et coupable en aimant
Et d'être en aimant coupable ! Tant de détours
Par le terrestre monde enfantin il en est tant
Par l'abîme : aimer tuer meurtrir baiser.

8

Quel outil eut la mort
Procédant avec l'horreur de soi première
Elle fit la personne ! Sculpture sur chair
Scalp de nobles chevelures de princesses du sang
Ne font pas plus de mal que ce travail d'humeurs

De rêves de remous de charmes de visions
Mais aussi d'espoirs : j'aimerai comme un homme
Non plus comme illimitée une chair.

9

Écoute ô Bethsabé ! le Roi s'émeut pour toi
Il brandit vers les eaux muettes de ton épaule
Il affaiblit pour toi ses massives armées
Il met ses trésors dans ta main. C'est son œil
Qui l'a trahi indûment et c'est ton œil
Qui s'est exposé indûment et c'est la mort
Qui heurte dans vos seins. Écoute, Bethsabé.

10

Aveugle comme est l'amour avant qu'il n'aime
Monseigneur, est la mort qui punit et étrangle
Encore avant l'amour
Sbire éloquent qui tranche la pensée
Fait reculer le sang et corrompt la douceur.

Défense, horreur sacrée ! Silence interdiction.
Dieu sacrificateur de l'unique prison
Qu'avons-nous fait, pour tant de têtes coupées solaires
Pour ces larmes de si antiques cimetières.

11

Le meurtre vient droit de l'abîme
Toujours innocent épais consoleur
Qui n'a pas de nom replonge à l'abîme.
Ses membrcs sont élastiques pleins de taches
Sa face ne paraît jamais jouir
Il est dur, fuyant dans l'éternel, et mou.
As-tu vu comme le meurtre tue ? Jamais si tu
Ne l'as pas vu passer dans tes vrais membres.

12

Ces anges ces monstres
Regarde-les plus nobles que le chacal de la nuit,
Ces machines qu'ils ont, si secrets sous leurs masques,
La vie, la vie même.
Il faut un appel extraordinaire au secours
De tout le sexe de la vie pour que dure la vie.

13

Désespéré
Voilà comment le noble mal
A pu franchir : désespéré.
Et sa rude innocence : désespéré.

Un collier de mains fraîches
Des nez des cœurs brochés sur un fil d'acier
De froids calculs avec des fragmcnts de matière
D'ancienne vie ! et le silencc sur ce qu'il fait.

14

Une masse assez large épaisse noire et brune
Commencement d'une création humaine
D'une vie d'une naissance future
Avec vous je touchais cette forme avec crainte
Elle était chaude
Comme de la chair humaine.

15

Son ombre ayant délimité le monde
Son doigt ayant sculpté le sang humain
Sa dent ayant mordu dans la jeune apparence
Par la faute ayant fait l'idéal, et rangé
La méchanceté sous son chef
Inventé à la fin la roue miroitante !
Il s'arrête
Il se retrouve au début : guerre et néant.

16

Celui qui forme tout est celui qui détruit
La chair de tout est celui qui préforme
La céleste illusion de la fleur de tout.

17

Celui qui sombre se regarde sombre
N'ayant plus de ta lumière péché
Songe : rien n'est pacifiquement pur comme la cire
Introduite dans le visage de nos membres
Rien d'égal comme la non-respiration
Rien de saisissant comme une exhalaison de pierre
Et le sourire intact abusé
Plein d'étoiles et le dôme du secret
Fermé.

18

Qui ne se réjouit de bientôt mourir
D'aller à son soleil et de mourir
De perdre ses faux yeux
De mettre ses mains froides dans l'azur

Et de se laisser pendre à la laine silence
Démesuré des mères, gardant dans la mémoire
De comparaître au tribunal du bleu ?

19

La mort est la plus belle.
O la fin du combat dans l'adoration
La sortie du théâtre profondément étonnante !
La souriante issue
Des immondes matières de la vie du jour.

20

Mais ceux qui ont brisé ces sauvages blessures
Hurlant d'être ouvertes inguérissables
Ceux qui ont tué ces chairs qui fument
Ces lèvres qui pleurent, ces dents qui se lamentent
Ces yeux qui crient et ces cheveux qui dorment,
Tout remanié par la céleste mort !

Alors c'est un archange
Qui tire un son de son archet allongissant
Jusqu'à l'infini de l'ardeur toute bleue
S'il retombait
L'archet tu mourrais de mort béate dans l'instant.

21

Aime le chœur étincelant des syllabes
De renoncement aime le cri du corps
Qui perd la vie aime la chair de grâce
Sortie des fauves chairs de l'homme
Fais grâce à l'homme !
Aime l'appauvrissement démesuré
Le soubresaut final et l'immédiate aurore.

P

Cette blanche signification quand je suis né
Je le revois toujours sous mes ciels mornes
Le linge ouvert en deux où je suis né
Sur la droite était marqué en lettres d'ombre :
Bienvenu
Et sur la gauche était marquée la lettre P
Qui signifie : pitié pour tout le monde.

LANGES

Le linge enferme le noyau de l'homme
L'enfant et le mourant sont portés par le linge
Sur le blanc linge est le babil obscène de la pensée
Au linge sont remis les membres très anciens
Las de brandir, mais cuirassée de linge
Et ceinturée la femme recommence au linge
Immobile pli muette destinée.

Tout premiers les rayons
Ce furent les rayons les rayons les rayons
(Étincelle d'or de la lumière nature)
J'étais de ces rayons perlés de cri et d'aube
De ces mousses de jour de ces fleuves sous terre
D'amour ! et je mangeais le feu du ciel.

Et puis un mouvement de la puissance avare
Se fit. Ce furent les rais nus de verre
Cassants et beaux comme la cruauté
Qui jouissant de fendre l'air dans sa douleur
Accouplèrent la nuit les hommes et le jour.

Dans le rocher mirifiquement durci de larmes
Dans la forêt claire verte mortellement
Ces deux eaux sans théâtre
Étaient les yeux, les yeux jumeaux de la solitude.

A CELLE QUI S'AMUSE

Inguérissable amour ! Inguérissable plaie
Inguérissable rouge feuilles dans du noir
Ou du blond mais toujours du sombre
Inguérissables maigres démons nus
Vous luisez en vous tordant contre les ombres
Inapaisés inguérissables trous sanglants.

Tu voles portant un sourire enragé
Tes yeux se promènent comme deux pierres
Ta chevelure est un jeu de frisons sur la tombe
Ton masque est mort pour mieux regarder
Pour mieux regarder des feux d'entrailles.
La déraison cherchant à devenir raison
Inscrit un numéro sur la tenture.

SICUT CERVUS

Comme le cerf altéré
Se meurt dans un abreuvoir
Le jour et la nuit j'entends
Que l'on me dit " où " sans cesse

Où est ton Dieu ? époumonné
Tremblant du sang dans l'écume
A la face de qui j'adore
Comme le cerf éventré.

Comme le cerf est pris dans l'aile
De la chasse du sang et meurt
Je voudrais enfin t'avoir
Sur le haut talus du monde
Eau vive contraire du ciel.

Lorsque le cerf en chaleur
Courait sur le talus de la misère
Il a troué le sol du talus du désir
Le voilà dans l'autre effrayant paysage
Désert parfait matrice de l'air bleu
Où se tiennent droites ses larmes
Coagulées comme du sperme.

Le désespoir a des ailes
L'amour a pour aile nacrée
Le désespoir
Les sociétés peuvent changer.

TRACES DES LÉMURES

O nombre ! ô trace des pas abandonnés
Sexes perdus ayant servi, comme des lémures,
Recouvrement toujours de la mer de la chair
Par la chair et vain effort d'évasion.

On éclaire les rues d'en bas sous les narines
Un absolu besoin circule
Une femme noire une femme sévère
Vend des portraits qu'il est interdit de vendre.

Diabolique raison ! et sur la boue velours
Des yeux de biche des yeux de corset
Des yeux de serpent noir
Des yeux de mécanique et un frisson de nacre.

INCARNATION

J'ai tant fait que tu parais lointainement
Sur la chair même de la vie
Au terrible fumier des plaisirs
A la mécanique des démons de l'insurrection
A la raison logicienne des morts !
Tu parais avec ton linge de douleur
Avec ton ris
Avec ton pardon à notre infâme bruit
D'intestin de larmes.

VIERGE FOLLE ET VIERGE SAGE vous portez
Deux morceaux de mon cœur également brûlés
Que vous abandonnez sur la même rue
Par le même mouvement doux désordonné
Pour la même raison avec la même crainte.

Ce soir je lui parlai il était Dieu
C'était clair, et parlant à son sein arcspirant
J'étais
Dans la noirceur devenue si fine que le cœur
Fait tomber ses pelures
Dans la confusion entre membres et nuit
Sa douceur ! J'étais nu
Je vis quand il allait me laisser mortellement.

Admirable moment du temps, de la faveur
Où passe le regard absent et éternel
Qui se connaît voilé de ses voiles de deuil !
Les tambours du néant
Les trompettes sans corps
Sans bruit font retentir
De vastes, de géants appels somptuaires.

Les amis éprouvés forment un cimetière
Sous le chant d'un oiseau qui ne vous perce plus
Et les femmes aussi, tous les atours perdus
Dans la miette attendrissante de la terre.

VAL ÉTRANGE

GRAVIDA

Le chemin de rocs est semé de cris sombres
Archanges gardant le poids des défilés
Les pierres nues sont sous les flots au crépuscule
Vert émeraude avec des mousses et du sang.

C'est beau ! la paroi triste illustration
Chante la mort mais non le sexe chaud du soir
Cela tressaille en s'éloignant infiniment
Jusqu'au lieu grave où j'ai toujours désiré vivre.

Là, muraille et frontière amère, odeur de bois
De larmes et fumier
Et le fils émouvant tremble encore une fois
De revoir dur ce qu'il a vu doux dans le ventre.

SUR-MOI CRÉANT

Amour de la beauté plutôt vulve que cendre
Vous vous taisez ! le reste est un combat de cieux
Les armées vert-de-gris et les rochers pieux
Il fait froid si loin de la femme au fond rose.

Douceur ! les prairies fument comme des seins
Allaitent le bout des ruisseaux, ah jamais plus
La faiblesse du désir vers sa poitrine
L'amour des villes, l'écharpe chaude couleur de sang...

Mais la tourbière et les odeurs de sexe et les joncs ?

DEUX FOIS

Plus de cuisse mélodique à la racine
Plus de giron sombre et rehaussé de fard
Œuvre de chair tu feras : plus de repas
De la honte des parties au soleil de la ville

Qui chauffe sinistrement après la jouissance
Adultère. Mais en haut les principes de vent !
Ils ont chauffé ton cœur aux vallons décharnés
Ils ont blessé ton désir entre deux paumes de neige.

Plus de seins suspendus au spectre de la tête
Dans la prison à mort de l'amour,
Tout tombe sinon Dieu la glace et le méchant.

FENTE DU MATIN

Mon vallon élevé sans pavillons ni bords
Ma motte émerveillée vers le soleil, dehors
De mon sommeil toujours voisin des sangs anciens,

Le ciel meurt inouï de son coupable bleu
A me voir me sortir du rêve de la terre
Ou mouvement exquis de mes jambes poilues
Marcher dans mon secret avec le petit air.

Contre-vent fou sous mes poils blonds du nord
Et le bout raide et blanchâtre du mont
Me saisit et de mes faveurs je l'inonde
Eaux vertes, dentelles furieuses de la mort.

VARIANTE DU MÊME

O vallons élevés sans pavillons ni bords
Admirablement bleus nus vous vous éveillez
Sur les fonds les vagues duretés de l'air.

Le ciel meurt inouï sans consolation
De vous regarder bleus dans votre nombre
Une jambe marchant au confluent secret
Dans le vert des forêts petites vénusiennes.

Contre-vent ! le jade a déplié son vert
Des eaux alimentées aux remparts solennels
Ici guerrières nues et furieuses dentelles.

ESPAGNOL

J'avais vécu dans la boue très longtemps
D'une sœur trop sale et je me trouvais nu
Contre ces champs de rocs pointus et espagnols

Et comme j'aimais les blessures qu'ils font
Je m'étourdissais sur la prairie
Dans le vaste et le dégoûtant inouï
Je m'écorchais à ces sommets qui sont si frais

Des pays baisant de nuages leurs dieux,
Moi je tremblais d'avoir à mon ventre ce vit.

SUR LA PENTE

Fumez en pierre et durcissez en larme
Tout est-il si bas dans le ciel pur
Que tu es beau charnel sarcophage
Bouche déchirante de la pierre !

Boire l'homme à l'état liquide
Est un ancien désir de femme
Et le murmure de l'eau
La pyramide des nuées.

VAUX ÉTRANGES

On n'éprouve pas sous ces chutes
De jour dans les aiguilles des alpages
Le besoin de palais ou de roses
Les dures tapisseries sont dans l'air cruel frais

Les larmes coulent avec volubilité
Arrosent les chantiers de nos souvenirs
Les bouquetins sont familiers des prairies mêmes

Au fond du jade tout est éternel
Le mobilier couché
Du talent de l'esprit y reprend vie et forme.

L'ŒUF OUVERT

Si je saisis tes basses lèvres quel tremblement
Le chemin blanc du val aveugle de poussière
On y tombe vaincu d'amour et de colère
On y meurt de se souvenir
Quel tremblement des lèvres quel cri quelle ombre
Génisse de l'amour.

LIEU SANS FORME
AIMÉ ÉTERNELLEMENT

A soigner les humeurs lugubres du rocher
Mère du sang des morts ou sœur chaude des morts
Ton baiser s'est posé sur moi près des armoires
Quel abîme noirâtre et fade tu réveillais
Suave un creux de sang
Visible dans un flot de blonde volupté !
Je n'ai rien oublié statue maigre de chair
Pécheresse et absolue de ma misère.

BLANC

Le chemin blanc du val est le meilleur amour
On y tombe, vaincu de haine, son accent
Repart et circonvient les prés de larmes
Et l'ancienne maison où les deux font l'amour.

Quel tremblement ! quel cri ! quelle ombre
Et le beau temps du monde en écartant les jambes
Se meut sur les sommets riant et laborieux
Avec ses traînées, vents soupirs et dieux.

LA BOUCHE D'OMBRE

Encore un effort de la lumière d'ombre
Encore un degré dans l'ouverture de la bouche
Renversement des forêts de poils dans les anges
Creusement céleste et chute dans l'odeur

Encor plus ! le sang sous les lumières
Les membres au vent ! les cris outrepassés

L'impudique position des membres frais
Multipliés par les miroirs chauds de la mère

Guéris la lèvre nue que je meurs d'embrasser
Restaure le temps des roses cavernes
Épuise le château de haine dans les glaciers.

SCRUPULE DE LA HONTE

Vos élancements sont brûlants comme des montagnes
Entre elle et lui et quand les cheveux blonds
Déferlent sur la grève au coquillage rose
C'est comme un volcan se nourrissant aux mers

En vous deux sont blessées les naissances charnues
En vous extasiées les punitions des morts !
Le frère incendie sa sœur, et adultères
L'un dans l'autre couchés sous la forêt du frêne.

J'y songe ! Amour volcan de la pensée
Racine au cœur de Dieu porche mystérieux.

ESPRIT DE DIEU
POUR ROUVRIR LES HOMMES

Cent sources féminines coulant par ici
Creusent par érosion les litières funèbres
De la neige ; la vie des roses par-dessous
Fume avec une mélancolie indicible.

Adoration du sang perpétuel
Et fente de la peau tu es sourde et très belle
Son cœur, par où elle parle, vient à fleur
Animal suffocant des vallées irréelles.

DERNIER SOUPIR

Je suis au désespoir d'avoir tout traversé
De mes noirs amoncellements de beaux rêves sans avoir
Pris même à ces montagnes leurs plumes
A ces mers leurs oiseaux de douceur sexuelle

Sans avoir couché la belle sur les roseaux
Ou sans avoir aspiré le miel des forêts,
Et sans avoir tout confondu et renoncé
Pour le conjoindre en mon sauveur et l'adorer.

TRANSPORT

Après la sombre eau claire où l'on aima la sœur
Après le brouhaha du bonheur dans le jet
Du plaisir contre la chevelure fiévreuse et l'herbe
Après les pas dans le temps encombré de chairs
Après les larmes de regret dans les basses branches

Après l'après-midi du baiser à la ville
Après le matin du paradis terrestre
Après les rocs dans le fulgurant jugement de l'été

Après la faute et après la pénitence et après la pureté.

FULVIE

Mais quand désespéréc de voir faiblir le bond
Quelle oscillation fauve elle avait bouche d'ombre
Quel envasement elle avait en mémoire
Dieu s'en souvient, et la fumée dc l'accablement
Remontait à la course des chairs vers les naseaux
Et l'éruption des hontes de la femme
Avec les dents faisait claquer l'ivoire des morts.

QUATRAIN

Délivré des dents et crins de la femelle
Victime je suis un atroce conduit
Pour travailler à ces peintures de la nuit
Où seront célébrées ses muqueuses merveilles.

L'ORAGE CHANGÉ EN FEMME

Le tonnerre punisseur tombait sur les flancs
Éclatement du grand sperme bleuâtre
Interminablement montagne contre espace
Commcnt le supportaient nos sommeils prisonniers ?

Ces chocs, ces punitions et comme il nous frappait
Aux lieux inconnus — nous ouvrions les yeux
Un matin, nous apercevions une blanche
Femme modifiant tout l'ancien horizon.

Neige, tu étais nue, mais éparpillement
Du sexe de la nuit, crue et mystérieuse
Sous le miroir du bleu et bleu étonnement.

DE PLUS EN PLUS FEMME

Oui féminine et grasse et vermeille
Je me suis vu sur le sommier écartelé
Pour recevoir l'hôte de pierre
Lèvres ! celui que je suis et que je hais

J'étais cave et j'étais mouillée
De bonheurs montant plus laves que le lait
Que retiennent les étoiles de ma gorge
Et j'arrivais disais-je à cette mort exquise

Je me relevais fécondé.

MYSTIQUE

Finalement sous l'atroce bleu ciel
Face à face avec Dieu sans distinguer
Rien d'autre que le coup d'éponge ne délivre
Le féroce donneur de larmes s'est retiré
Sœur ancienne
Et de tes yeux tombait la perle rose de la beauté.

CALVAIRE

Ce flanc verni d'aurore
Le panneau bleu de la foi
La fuite du péché commis dans les eaux gaies
La garde des nuées qui fond sur la crête
Et les profonds espoirs magnétiques du vert
Mais verticale en nous l'image du calvaire

Val étrange
Une inconnue connue avec l'œil d'ange
Meurt de son œil épais de son œil charnu
Les montagnes s'élèvent dans l'inutile beauté

Sur ma cendre inscrivez : s'est nourri de détresse
Et dans son horreur a grandi
Mortis mortem vincit qui moriturus vixit.

A LA FIN...

A la fin la clarté devient folle d'octobre
Le paysage est transparent et décharné
Les ombres percent le sol jusqu'au cœur
Les glaciers touchent les yeux et quelle brûlure
L'exquise aurore bleue ne quitte pas le jour
Vraiment on tremble d'irisations et d'amour
Devant cette blonde
Maîtresse transparente des hauteurs.

MATIÈRE CÉLESTE

(1936-1937)

HÉLÈNE

MATIÈRE CÉLESTE DANS HÉLÈNE

Dans la matière céleste et mousse de rayons
Dans le crépitement de l'espoir et la tension belle
Des entrevues des yeux
Des chauds yeux de destinée écrite d'avance
De faces roses de corsages étincelants
De pieds d'or
Dans la matière de la connaissance aux yeux tout blancs
Quand dansent précipités les blocs d'ozone
A chaque cil ouvert
Quand sont précipitées pliées et refermées
Les immenses statues vertes des paysages que l'on aime
Ici mon ami s'est recomposé
Hélène, après qu'elle est morte.

UNE AMPLE COMÉDIE
AUX CENT ACTES DIVERS

Où es-tu vis-tu toujours es-tu dans nos mains
Ou sous les chocs de la lumière primordiale
Fais-tu sourire sur larme et larme sur sourire
Es-tu grande encore avec des dents pleines de salive

Fardée et de velours ou morte et de lumière
Décomposée ? As-tu toujours près de tes seins
Les plateaux crayeux d'ardeur folle et de désert
Où l'on mourait de soif ? et ces gestes de fille
Ces enfantillages doux ces saletés ombreuses
Ces désespoirs qui font claquer
Les mâchoires dans les lèvres amoureuses ?

HÉLÈNE

Que tu es belle maintenant que tu n'es plus
La poussière de la mort t'a déshabillée même de l'âme
Que tu es convoitée depuis que nous avons disparu
Les ondes les ondes remplissent le cœur du désert
La plus pâle des femmes
Il fait beau sur les crêtes d'eau de cette terre
Du paysage mort de faim
Qui borde la ville d'hier les malentendus
Il fait beau sur les cirques verts inattendus
Transformés en églises
Il fait beau sur le plateau désastreux nu et retourné
Parce que tu es si morte
Répandant des soleils par les traces de tes yeux
Et les ombres des grands arbres enracinés
Dans ta terrible Chevelure celle qui me faisait délirer.

A L'AUTRE MONDE

Qu'il fait beau
Sur ces plateaux de déserts et de charmilles
Dans la désolation blessée des antres verts !
Qu'il est doux
De sentir la main savoureuse du ciel
Fouiller la place vide où se trouvait le cœur.

Là-bas des splendeurs de murailles
S'envolent les oiseaux frais
Trop velours pour être supportables
Qui résonnent des plis
D'un ciel gros bleu tout opulent de rayons morts.

Adorable ruban que la chair se déroule
Elle est morte ! et ruban d'infinis ornements
Des buissons de sexes blonds sur des vierges
Des membres mâles sur les flancs des femmes
Partout d'érectiles seins puissants
Font escorte dans la pleine lumière des allusions.

Moi qui courus d'un pied malheureux et tout nu
Je vois ton œil qui ouvre la paupière de ton cœur.

UNE SEULE FEMME ENDORMIE

Par un temps humide et profond tu étais plus belle
Par une pluie désespérée tu étais plus chaude
Par un jour de désert tu me semblais plus humide
Quand les arbres sont dans l'aquarium du temps
Quand la mauvaise colère du monde est dans les cœurs
Quand le malheur est las de tonner sur les feuilles
Tu étais douce
Douce comme les dents de l'ivoire des morts
Et pure comme le caillot de sang
Qui sortait en riant des lèvres de ton âme.

Par un temps humide et profond le monde est plus noir
Par un jour de désert le cœur est plus humide.

JUIN OU LISBÉ

Où es-tu la plus sombre fleur de la vie noire
Où es-tu bouche et dont le pli fait rage
Sous le roux chiffonné par la cuisse du jour

Qu'as-tu fait du démon plat qui nourrit les loups
D'odeur ! sur les cruelles colonnes roses
Où es-tu crime en un flot de belle haleinc
Cent paroles tremblant comme des animaux ?

La robe déchirée les bras en croix
Les seins déchirés sur la cendre en été
Les jambes déchirées, où es-tu fausse morte,
Corsetée dans les malheureuses étoiles ?

C'est le soir et mortes sont les espérances
Et abîmé le sein qui montait dans les villes
Et lasse la mémoire de la mémoire
Des paroles perdues dans les mèches de cheveux
Des cambrements de taille brisés par le vent
Il y a longtemps que tu n'es plus
Et sous l'orage grandissant le temps réclame
L'atrocité comme si tu vivais encore

Quand le miroir tournait de morte destinée

O tes grands yeux tout agrandis dans la matière
Me font penser aux morts que toujours tu contiens
Aux morts que tu retiens sous le globe et les voiles
Qui luisent sur tes dents endormies en ivoire
Aussi mon bras plus recourbé que tout ton nombre
T'arrache le plaisir comme on tire un lambeau

Et tu cries tu restes là pour morte et ineffable
Sur le canapé transumé en sœur.

Tes seins étaient dressés aux places militaires
Il fallait les toucher pour vivre, leur venin
Se répandait sur le désert
Deux biches allaitaient les serpents et les pierres.

LE SORT

Ici dans le cerceau du temps elle posait
Sa tête, ici la robe et la chair ouvraient le cœur
Et la mort, et le soleil tombant sur cette fête
Le même qui séduit obliquement les airs

O quelle larme se déchire à la mémoire !
Le doute sur son être s'il n'est pas mort
Le regret le parfum devenu froid et solitaire
Et le péché dont on remercie les ombres

Où es-tu la toute inépuisable sœur
Va le temps compte peu les dernières luxures.

ESPIRITUAL

Après un siècle la figure de la soie
Qui retenait le ventre avait été brûlée
Mais la lettre mise en contact avec le nard
Enfermée dans un coffre de fer
Sentait encor l'intime en traversant le fer.

La MATIÈRE CÉLESTE EST UNE mais illusoires
Sont les accidents célestes (et j'ai bien cru
Que je perdais mon nom mon sexe et ma couleur
Ma pensée dans ces paysages épouvantés)

Illustres sont les moires
Tendres les rochers
Parfaits les seins (et j'ai bien cru l'aimer
Elle était toute rose)

Admirables les dépôts de Dieu dans les mémoires
Le céleste tombé dans les copulations
Les miroirs les baisers roux et les gloires.

LA-BAS DÉPÔT TOMBÉ DU CIEL mystique
Un orgue de rocher chante ; il est penché
Sur l'ombre de la pluie comme sur sa pensée
Mais que contient son cœur ? Hélène.

C'est le rocher brisé des majestés d'Hélène
Qui domine la lourde contrée utérine
Où s'anima sa chair de lait et où elle mourut
Splendide énamourée vêtue de fleurs Hélène

Où son haleine fit trembler nues les forêts.

PAYS D'HÉLÈNE

C'est ici que vécut incomparable Hélène

Ici l'ancien lieu de verdure et d'argent
Les larmes de rochers
Un soupir bleu mais des déchirures pensives
Un noir éclatement de roes argentés

Inhumaine inimaginable en robe à traîne
Qu'elle était belle vêtue de rochers
Et costumée des fleurs de l'herbe ! Dans les grands soirs
Des maisons hautes blanches et nues, grillagées

Qu'elle était nue, et triste ! et quel amour aux mains
Et quelle force aux reins de sa splendeur rosée
Qu'elle avait pour aimer et pour vivre ! et quel sein
Pour nourrir ! et les douces pensées
De son ombre ! et comme elle sut bien mourir

Dans un baiser rempli de palmes et de vallées.

On voit ici ses larmes
Conservées dans ce couloir vert du cimetière
Un immense noyer endormi par le jour
Tient à ses pieds les tombes perles de couleur

Quand le noyer touche aux glaces penchées
Étincelantes du glacier de l'autre bord
Où cinq dents d'argent difformes du malheur
Luisent
Sur le gouffre harmonie d'éternelle chaleur.

Prairie du jour ! avec les flots et les forêts
De maigre vert et les roches du ciel
Ta pureté céleste cri cruel
Fait mal, comme une morte ici marchait.

Hélène aimait-elle glaciers et noyers
Passait-elle son bras nu sur ces montagnes
Baisait-elle de sa robe les prairies
Dans les yeux de son amant jeune espérait-elle
Et la lumière d'or ?

Loin, les rochers d'Hélène
Découpés par le soleil des funérailles
Luisaient au milieu des dents noires et durcs
Et le soleil se déchirait religion pure.

NADA

Si le miracle du jour est d'aimer le jour
Par chair par crime et par amour
Le miracle de la nuit est de n'aimer rien
Nul amour nulle douceur du jour

Le miracle de l'amour est de n'aimer rien
Par les trous d'étoiles de ne rien connaître
De ne rien savoir ni vivre ni paraître
D'être la flamme de n'exister en rien.

Le ciel est formé d'amours
De restes inouïs de baisers dans les espaces
Qui transparaissent en faux argent sous les verdures
Qui baisent le sol roux et rose de haut en bas

J'ai des larmes
Plein mon sexe d'homme vers le ciel
Je tremble de ces montagnes d'éther
De ces amours plus beaux et plus noirs que la mort

Fasse l'été du ciel
Que l'érection vermeille ait la lumière
Que ma larme obscure soit récompensée.

Beaucoup d'angoisse emplit les proportions du cœur
Aujourd'hui : et la couleur d'espoir est morte

Une hémorragie met en doute ma vie
Je me meus entre des murs froids et géants
Seul. Qu'importent ce vit, et le chant
Retiré de l'admirable abîme ? Hélène est morte.

Séparé comme je suis de moi et d'Hélène
Je sais à peine que je vis et qu'elle est morte.

VIE DE LA TOMBE D'HÉLÈNE

Des glaïeuls (sur elle la plus belle) se balancent
Il fait beau sur sa pierre à mourir de ciel bleu
C'est le resplendissant automne sans alarme
Le cri du marbre veiné
Où elle noire est robuste enterrée
Ensevelie nue sous le poids de mes songes

Les monts brillants sont des réceptacles de larmes
On est ici bien loin de l'âge de fer
Sur eux tu dors en soupirant des feuilles
Décomposant
L'air frais du soir et tous ses spectacles du nord
Avec une affreuse haleine de terreau vert

Les larmes brillent, ô ma pierre
Les larmes coulent, ô mon sang
Les larmes sont la rosée de ce théâtre
Et la verdure veut ressusciter ton pied des montagnes
Et nous attire
Vers le bloc adouci de terre de ton cœur.

NOIR RETOUR A LA VIE

Si les ombres sont plus profondes que du sang
Ou si le sang est beaucoup plus profond que l'ombre

Qu'il fait noir aux limites de ton rouge sang
C'est ici qu'on entre dans la vierge nuit
C'est ici qu'elle déchaîne ses lumières
Fourmillante d'espace et d'espace et de nuit
C'est ici qu'elle fait tomber ses fracas
Manteaux et nudités profondes

C'est ici que tout naît et se lève et adore
En néant dans le Rien et le Non de la nuit.

LA FEMME ET LA TERRE

Quand elle était, ce cœur était plus fort quc la lumière
Son sang sous l'influence de la lunc était plus ouvert
Que le sang répandu, et sa nuit plus obscure et velue
Que la nuit mais aussi scintillantc et dure
Un sexe plus qu'une âme un astre plus qu'un sexe
Une église la chevelure la surmontait

Et vous qui dormez ! autre granit et vieilles roses
Qui passez et disparaissez dans un bain pur
Sans faiblesse comme sans distance
Hautes hautes terres étranger azur

Pesez sur elle qui n'est plus
Dans le temps ni sein ni spasmes ni larmes
Qui s'est retournée sous la terre
Vers l'autre plus cendreux soleil.

Étrange ! ô je suis encore une vraie fois
Contre ton sein ton globe mystique au parfum
Plus suave que la rondeur du printemps
Et que la mort rosée chargée de veines,

Ton mamelon de femme des vallées
Mon Hélène ! et je vois gonfler dans tes cheveux
La rose magnétique et pourpre de ce monde
Dans la touffe effrayante et des tresses d'enfance
Le merveilleux sentier en gloire et en fumée
La fente de la vie la rose de la langue.

HÉLÈNE DIT

Conduis-moi dans ce couloir de nuit
Amant pur amant ténébreux
Près des palais ensevelis par la nostalgie
Sous les forêts de chair d'odeur et de suave
Entrecoupées par le marbre des eaux
Les plus terribles que l'on ait vues ! Et qui es-tu
Inexprimable fils et pur plaisir
Qui caches le membre rouge sous ton manteau
Que veux-tu prendre sur mon sein qui fut vivant
Dedans mon pli chargé des ombres de la mort
Pourquoi viens-tu à l'épaisseur de mes vallées de pierre ?

THÈME D'HÉLÈNE

Je suis riche et nue. La beauté de chaleur
Infiniment blanche et rousse aux plis du corps
S'élargit harpe chanteuse mais je vieillis
Avec le soleil des montagnes de neige
Mon sauvage accent mort je le tiens dans mes tresses
Chevelure bondie des plages aux serpents
Et l'odeur de mes yeux du tunnel de mes sens
Se pose sur le tas de froment de mon ventre
Moisson insaisissable à cet époux qui entre.

MA BEAUTÉ

Ma beauté c'est une incalculable pierre
Le pays de blessure où Hélène vivait
Le mythe de ses pieds la soie de son odeur
Sauvagement appuyés à la terre

Le péché remontant jusque dans son sourire
Défait la terre et la transforme en air

Jusqu'au bleu sans forme éternel et très bleu
Ciel et coupole froide des lumières

La beauté c'est son sexe de feu près des arbres
Son pli de mer et la jouissance de ses yeux
Le cerne de son cœur
La férocité douce de ses larmes marbres

La beauté c'est le temps qui l'use et la ramène
Au temps, figure humaine et éternelle
C'est la discorde et la fureur par où elle aime
Morte, jusqu'au sein bleu froid de la lumière.

JE TE DIS MALGRÉ MOI naviguons sur les fleuves
Superbe beauté noire
Du souvenir et des premières beautés géantes
Quand tu marchais sur les contrées pleines d'amour
D'un pied de soie, la chevelure nue tremblante
Avec le cambrement de ton corps renflé
Tes robes de secret, les cris de mon enfance.

LISBÉ

Des ressemblances nous ont égarés dans l'enfance
Étions-nous donc du même sang
Des merveilles se sont passées qui nous ont fait peur
Près des édredons de pleur et de sang rouge

Étions-nous du même sang quand je rencontrai ta blondeur
Avions-nous pleuré les mêmes larmes dans les cages
Et quels attentats en de secrètes chambres
Nous avaient faits aussi à nu que nos pensées ?

O morte il me revient des sons étranges
O vive et un peu rousse et la cuisse penchée
Tes yeux animaux me disent (velours rouge)
Ce qu'un génie n'ose pas même imaginer.

LE MÊME A LA MÊME

Quel faible rempart nous sépare ô mon âme
Quelle douce communication
Entre toi et moi qui t'ai perdue
Quel mystère des jours des pensées et des nuits

Si près, si loin, ma courbe féminine ou nue
Que mes regards sont toujours tendus vers tes
trous d'ombre
Ces yeux que je n'ai plus qui sont mes yeux
Ce corps, que je veux pénétrer pour être l'ombre.

LE CORPS DE L'INCESTE

Le corps de l'inceste est blond d'une blondeur
Atrocement pure, il est grand et formé
De vastes membres frais comme des ruisseaux d'ambre
D'aveux tièdes de plis que des grains de beauté
Terminent, de moissons de muscles et d'odeur
Tout à coup brassées infiniment ensemble
Où éclatent la terre, la vigne et le tonnerre

Pour les pas éblouis de mon bien-aimé

Quand dévêtue des soieries fades de la jeuncsse
Volée au scandale et à l'ombre d'été
Elle monte ! enveloppée de mémoires fidèles
Étouffante de douceur d'ancienneté.

O toi mon bien-aimé ! je mange tes jardins
Je dévore les miens te souviens-tu des miens
Leur chaleur défendue nous est plus triste encore
Te souviens-tu des ris et des bois de parfums
Coquetteries vêtues et nudités des morts
Te souviens-tu de nos répétitions
De vignes de faons et de roses
Quand nous penchions sur la montagne dans ce sang
Unique, et dans cet air tout tendrement
Unique respiré par nos deux grandes bouches
Enfances ?

Le charme est plus absolu qu'un tombeau.

Masses immenses du beau temps
Sel des grands arbres
Comme ils sont caressants massifs comme des membres
Comme ils s'insèrent dans le plafond bleu de la terre
Minuscule chaîne des monts prière dorée

Le nuage d'or
Le fruit pendu l'oiseau pensif les pierres purcs
L'innombrable minutie du temps frappé
Par le rayon avec la cruauté infinie des ombres !

C'est autour des sanglots d'une scène sacrée.

Elle s'en va gonfler jusqu'au haut des arbres
Elle couvre le plus froid du fronton de la nature
Elle se meut sur les sabrcs lointains et vieux des rivières
Quelque part où la chaude nuit des chairs est révélée
Entre deux plis de peau harmonieux remords
Elle s'ouvre : c'est une aurore ou une femme
C'est un ciel tombant bleu et feu dans nos blessures
Un étincellement de monstres de marbre
Ses yeux féminins ouverts sous nos deux yeux.

JE VIS ET MES ROSES ROSÉES
Sont en pleine ténèbre
Je vis mes roses rosées dans mes ténèbres.

TEMPO DI MOZART

Le ciel le vaste ciel est de souffle et de pierre
Durcis pierre d'azur, et tremble air du rocher,
Quel acier d'anciens violons chante
Comme ils sont caressants les cœurs du génie vert

Que la pierre est précieuse avec les monts de cendre
Qu'il est pur ! sans saison, le volume de l'or
Quelle ardeur froide dans ses plis
Inviolable hymen du jour

La terre enfoncerait son sein dans la justice
L'azur l'azur l'azur ! tendre et bleu périrait.

Mais l'heure ainsi qu'un drame de regards
Qu'un amour violateur de vierge maternelle
Comme la vénéneuse chair des fleurs des champs
Ou grande comme la passion du Christ à l'ombre
A changé.

Céleste ouragan retenu par un bord
Le néant est pendu sur le bord de tes yeux
Ouragan mâle ! Tout est perdu, tout est tranquille
Du monde que fait la haine de tes yeux

Tout est blanc tout est expirant mais éclatant
De ce qui passe sur la douleur de tes yeux
Tout s'effondre en des fontaines nues de larmes,
Se tue, et dans le silence des anges
L'abandon pâle le plus précieux s'accomplit.

Je suis celui qui aime
Enfant dont les langes se sont déroulés
En nuages en vues de l'âme et en prières
Enfant dont l'œil de rayons fut transpercé
Enfant d'amoureuse colère
Tandis que mon œil d'homme s'aveuglait.

NADA

Para venir á serlo todo,
No quieras ser algo en nada.

San Juan de la Cruz

Rien ne s'accomplira sinon dans une absence
Dans une nuit un congédiement de clarté
Une beauté confuse en laquelle rien n'est.

L'ENDROIT DE LA FEMME CÉLÈBRE

Dans les forêts de lianes tropiques
Dans les grands bois d'une odeur accusée
(Traces du pont sanglant par où l'on a passé)
Le secret venimeux ou la vallée des fièvres
La vue de ses entrailles
Bois ton sang âcre et doux
Le suffocant violon joue son air matinal
La bouche vient à la surface et le cor de chasse
L'abîme est court mais l'abîme est long
Ou le serpent dormait sous la batiste

La perle a le regret de n'être pas la bouche
Les dents en sont cachées
Aux toisons écrasée l'angoisse avec l'artiste
Sa nature Sa bête Son fond
Et les diables s'enivrent du rouge du creux du temps

Buisson douteux de l'univers
Sept plaies qui saignent le mois
Adoration du sang perpétuel
Animau de la mort
K.

LA CHASSE

Les premiers grands oiseaux on les abattait nus
sous le corsage
Le grand compas on le voyait ouvert sur la mousse
La biche hurlait au couchant de ses grandes jambes
Elle égarait sa bague à ses jupons de honte

Son cœur luttait toujours entre ses jambes
Laisse-moi rouvrir ce cœur et y plonger mon malheur
Admirable et vaincue était sa fesse d'ombre,
Et des deux yeux leur sortaient les poumons d'horreur.

PHÉNIX

Prostituées, qui produisez des larmes douces
Œil dévoré dans la fourrure
Pierreuse main
Combien vous accourez sur les lugubres traces

Immenses yeux ventres bénins immenses mains
Immenses sacrifices de chair rose
Indispositions sanglantes
Vêtements éveilleurs collants

Revenez de la salive et du massacre
A peine plus blessées de votre blessure
Gouffres ! repoudrez les maillots de vos chairs
Rien ne refermera jamais la chaleur du gouffre

Vous n'avez pas comme la sainte vierge
Recomposé l'hymen pour arrêter l'entrée
Du démon et demeurez grandes ouvertes
Et profondes et sacrées comme les choses ouvertes.

Fuis ce monde vampire érotique et latent
Hésitant de poils et de feux fuis ce monde
D'abîme qui sourit et de cercueil de plomb
Fuis ce paysage vert d'oiseaux chanteurs aveugles
Fuis cette beauté qui échange
Le derrière et le visage et qui prend aux feux
L'âme dans des rêts tristes et langoureux
Dans des charmes dans des gloires dans des alarmes.

Blonde et blonde clarté c'est la morte saison
La lumière et la mort
Bientôt tu entendras sur toi le flot vert des âges
Bientôt tu sauras l'intérieur du temps
Bientôt du sein de la blondeur du monde nous nous parlerons
Auparavant je passe un pied dans la nuit noire
Je touche l'affre du néant
Heureuse heureuse négation
Glorieuse histoire.

BLANCHES HANCHES

Une joie souterraine est partie loin de moi
Blanches hanches ! je cours et recours et brandis vers !
Je soulève le beau vêtement

Reculé dans les parfums les plus chauds et les plus noirs
J'épuise dans des bras
La chaleur de Saturne et la désolation de l'ardeur
Je tremble encore une fois jusqu'à perdre la raison
A cause des rutilants soleils de la privation future

Les azurs sonnent clair
Les dents blanches sont ivres
Les silences des hanches quand les oiseaux du temps
Ont presque fini de vivre.

MONTAGNES

Dans les chastes montagnes sont les défilés
(Dans les cheveux de luxe et dans les seins dorés
Les sorties de théâtre et les larmes de pierre)
Chemins de perles solitaires
De sources vidées à l'avance

L'âme est éprise du néant non figuré
Du chemin vide entre les montagnes saigneuses
De l'esprit qui n'est pas et du Rien qui est
Entre les assemblées de la matière immonde

J'abandonne le cœur
Je ne garde point le paysage
Je n'épargne pas la statue charnelle.

FUGUE

Je suis sortie dans l'ombre de ma voix
J'ai couru en vain c'était dans mes ténèbres
Je me suis plainte au milieu de moi solitaire
J'ai descendu mes murs par l'échelle de soie
Les gardiens étaient morts

J'ai fui sur des terrains sans habitation
Je fus défaite en de longues lumières solaires
Je fus blessée par des coups de feu pleins d'effroi
Je sentais que mes membres m'abandonnaient à la course
Car l'extérieur était nu et mort de froid

J'étais je changeais de toutes les couleurs
Je voyais des perles précieuses s'évanouir
Le monde sans couleur absent comme un nuage
Épuisait mon horreur
Et je voyais une beauté pleurante préfigurée.

POÈME

Le désir de la chair est désir de la mort
Le désir de la fuite est celui de la terre
L'excrément des villes c'est l'amour de l'or
Le désir de la jeunesse est l'appétit du cimetière

Les faims sont dures comme des femmes nues
Sur le lit du jour j'aime épouse je souffre
Les perles matinales dorment de lumière
Le long du rivage ourlé vert de la mort.

Ce n'est point en vain que les saints du Christ
Furent en lutte amère avec le diable
Ce n'est pas en vain que les seins du Christ
Dans la ténèbre n'étaient point distingués de ceux du diable.

Compte seulement le poids des larmes
Non pour elles mais pour le vide qu'elles font
Et roulant sur la noire paroi de vertige
De ce monde aboli : tu approches de l'Un.

Les amies et l'amour les mains des lignes
Les bracelets sonnant des poils du secret
Les démarches cambrées par le vent avec les reins tièdes
Les murailles de douceur parcourues par les pieds
Le fini des bas affolants jusqu'à la racine
L'étincellement du diamant sur les entournures
Et la bouche pensive écartant ses lambeaux
Sous la barbe fade du mystère ou odeur ou rêve.

J'aime et sur cette queue plantée en terre
Je bâtirai mon église
La maison avec les pierres nues gorgées de flamme
L'habitation déchirée par les vents de la confiance
Le sépulcre sans lit le temple sans porte
Mon amour sans amour aux chairs de la foi
Sans corps ni main ni sein ni chevelure
Ta désolation sans lieu et sans nature.

LES PIEDS

Isolé de la vie et de la mort, regarde
Ce mur douloureux couvert de pieds nus
Ce sont les anciennes joies devenues traces
Le rien sur les désirs d'un univers atroce
Est prononcé dans le purgatoire des pieds.

Qu'Il m'entende au sommet de l'abîme et qu'Il ait
Grâce !
Marchons devant le monde
D'un pied noir d'un pied vide
Un pied de liberté.

VIATICUM

(Mozart)

Les terreurs extraordinaires de la mort
Seront portées par l'oscillation d'un ange
Les angoisses du serrement
De tête et l'abandon de toutes fleurs ou larmes

Seront transportées dans un sanglot d'ange
Les batailles de l'ombre glorifiées
En un silence afin que vierge tu t'avances
Génie confiant
Les paroles et le chant ne seront plus chair mais sang
Le soleil ne sera plus astre mais fleur de sang
L'âme ne sera plus, une église de sang
Nouvelle venue inventera ses limbes.

EN FINIR AVEC LE MONDE

Privée et langoureuse
L'âme est au centre d'un tapis de pierre
Sans rayon et sans fin d'une crypte sans nombre
D'un voyage sans paysage
D'un cœur battant sans aucun sang

Et dans l'ombre et dans le plan sans ombre
Son immense émanation se fait entendre
Son ineffable perdition
Son baiser à l'humiliée
Fait entendre qu'Il un jour
Fera entendre...

Tout l'homme enseveli dans les mines du sang
Et tout son cœur bâti par horreur contre lui
Tout l'homme enseveli, t'es-tu déterrée ?
Tout son cœur bâti, t'es-tu détruite ?
Son moi tout arraché, t'es-tu réunie ?

O bouche ! ô cri de ma fente appliquée
Pour que Tu la dilates et l'emplisses
De ton diamant de ta mort et de ta pensée.

Ce sont des livres nus que je rêve accomplir
A présent sans odeur et sans voix. De funèbres
Amas de grande ville ont épuisé mes nerfs
Mes lunes amoureuses m'ont scandalisé
Des tentations d'ordure font rougir mes chairs
Des plantations de drame et massifs de figures
Des chœurs avec accompagnement de misère
M'ont partagé mille fois et mis à l'ombre,
Ils ont découpé mes forces de péché,
Ma narine a tremblé sur les sexes de sœur
Mais j'ai tué en me sauvant pour trouver l'air
Dans les forêts de gorge mystérieusement,

Et j'aimais le plaisir mais j'ai sacrifié
Le séjour au néant le soleil à l'humide
Par amour d'un baiser désert et plus profond
Dont ma lèvre était folle intérieurement.

LA LANGUE ET LES MURS

Comme la langue cst collée à la boue
Ces longs murs noirs sont attachés au sol
Ainsi moi je m'expose et très long hurlement
Mon devoir est de recevoir le soufflet tiède
Qu'une main parfumée dispense en souriant.

ENTRETIEN SANGLANT

Les grands arbres penchés dormaient en lampadaires
Les spermes légers du printemps fleurissaient
En fleurs humides sur l'accotement de terre
Et les ornières rousses n'avaient pas pitié
Pour s'enfuir sur le plan coupable et de travers

La femme avait blessé par profonde tendance
A se punir son doigt plus long de ligne pure
Et jouissait d'une goutte unique de son sang,
L'homme buvait le sang le globe de sang dur
En brandissant pour elle et les frondaisons longues
Bénissaient cet amour, comme le ciel, impur.

21 MARS

Cendre nue du printemps ! Organum du printemps !
Brillement du printemps abandon du printemps
Robe bleue du printemps oiselet du printemps
Piétinement de la terre du printemps.

Tu relèves debout les colonnes des morts
Tu fais jouer l'oiseau dans la robe nue des morts
Tu tiens au bout des branches roses des morts
Les grappes de graines salies dans la mort

Et bienheureux les morts !

Voici la douce pluie qui fait sécher les arbres
Voici les grands enfants abandonnés le soir
Voici le calme de la mort sur les volets
Voici le pas de l'espoir dans l'obscurité
Voici les libérations fraîches du pêcheur
Voici les accidents favoris de la liberté
Voici la paix et l'œil noir de velours
Voici le génie dans toutes les herbes aimées
Voici la sûreté de ne jamais mourir jamais
Voici la vraie croix de la sécurité
Voici la certitude infiniment nue de la paix.

L'OMBRE ET LES NOMBRES

Les nuits sont-elles plus noires que les nuits
Les enfants sont-ils plus purs que les enfants
Les femmes plus chevelues plus chaudes que les femmes
Les étoiles plus feux solitaires que les étoiles
Dieu plus glorieux que la gloire de Dieu
L'esprit de l'homme n'est-il pas plus chair
N'est-il pas plus esprit que la chair des hommes ?
Si le rien a mis sa goutte de noir or
Dans la traversée de toute chose vue
Dans le spectre vu de toute chose nue.

TÉNÈBRES

Pitié pour le dieu nu qui meurt dans nos ténèbres
Non point de pitié
Pour celui qui voulut la chair de nos ténèbres
Et nous retourner de péché en ténèbres
Plus de ténèbres ajoutées ! et nous reporter
Par un flot de sang de supplice ajouté
Nous ranimer à la minute des ténèbres
Pour qu'en lui la ténèbre infiltrée sacrifiée
Se change, mort des vers dans le labeur du cœur,
En jour, dans un azur que notre âme ne sait
Car nous n'avons que mort pour véritable azur.

LA PUTAIN DE BARCELONE

Ose entrer après moi dans ces portes claquantes
Où suffit la cheville ardente d'un regard
La grotte brune avec le parfum du volcan
T'attend parmi mes jambes

Je suis la communiante des poils noirs
Le regard inhumain les soleils hébétés
J'ai traversé vingt fois sous un homme la mer
Le sol gras de la mer et le bleu et les moires

Ton membre de lumière mes globes de malheur
Et l'œil couché sous une bouche décorée
Ce sont là mes plaisirs mes vents mon désespoir.

Une ombre te retient l'univers te soutient
Client ! Nous deux épouvantés en un
Paraissons une fois sur l'éternité noire.

A PRÉSENT SATISFAIT des quatre cris du plâtre
Solennel dans mon cercueil tout en douceur
Je te hais contrepoint de chair rose et nacrée
Je vous fuis orgueil du temps soleil des nombres
Je perds des diamants je laisse la beauté
Terrible et sans linge et sanglante admirée
Ce que je veux en elle c'est Ton cœur.

(Variante)

Il n'y a plus que la lueur du plâtre
Cri des murs ! Un doux cercueil de pureté
Où je nage à l'abri des croisements de chair
Des roses parfums de la gloire du temps
Des diamants purs et même du drapé
De la beauté que le sang déshonore !
Ce que je veux c'est Ton Cœur à travers.

SITIO

J'ai soif et c'est assez
C'est assez Créateur ! retire-moi d'ici
C'est assez contemplé la cendre à travers la lumière
C'est assez haleté le soir du poumon de la journée
Assez mon œil de voir l'antinomie trompée
C'est assez vu l'horreur écraser son horreur
C'est assez sexe d'avoir dormi dans ton servage
Et j'ai porté assez d'espoir jusqu'au trône de mon père

J'ai soif
Sur la mer du silence une voile éternelle
Sur le cœur de la mort la rose des pensées
J'ai soif de l'eau et de la liberté d'une aile
Dans mon père
J'ai soif de me sentir insensible et parfait
Commencer de peser néant à la balance
Paternelle, un poids tout infini et ajouré
Commencer de n'être plus pour ne pas être
De n'être pas pour être
Pour aimer

J'ai mis dans la mort nue toute ma confidence
C'est assez ! c'est assez ! donne-moi mon été.

Les gloires les plus belles les plus nues tragiques
Les oppositions des soleils et de l'ombre
Dans un espace toujours noir de nuit complice
La volupté profonde avec une inconnue.

Tout cela qui n'est plus
Et qui naît dans l'aurore avec l'agonie
Te voit et Te soutient ineffable fracas
Sexe en flamme innombrable et sans feu des étoiles

Flamme d'amour trop flamme et trop crucifiée
Sur la noirceur intime de nos yeux
Désert d'amour
Organe de Dieu.

Les ombres de la nuit vraiment étranges
Je ne te connais pas
Le silence de la tempête avec ses fleurs de chair
La nuit virile et du désert

Les forces insondables abîmées
Jusqu'aux infimes limites des univers
Et que nul ne lira dans l'enchevêtrement des lignes
Qui composent l'organe et la destinée

Le cœur divin en haut
Tout devenant immense et irradié
En haut plus près du bas
Seulement si l'on est à l'intérieur et si l'on joue
Tout pour le tout.

MATIÈRE CÉLESTE

PAYSAGE MYSTIQUE

Beaux nuages beaux anges prisonniers clairs
Arbre à midi main chaude du vert
Église femme en pierre
Soleil sur tous les fronts
Fente surimprimée sur les branches de l'air
Qui respire fripée le plus grand des secrets
Rousse brune ou bien noire
Musc et ruissellement ému dans les toisons
Naissance de l'ovule et des aigles très purs

Par contre le nageur incliné au grand jour
Le beau ballon captif
Dort au soleil de crainte
Demeure sur les vents roses
Plus haut que les nuages objets désirés
Plus haut que le désir plus haut que leur bataille
Pas assez haut trop lourd
Pour briser un câble de longs sacs de larmes

Quand la montagne aux routes de cristal
Échafaudant plus bas les brumes de beauté
Où la prêtrise chantait dans l'or
La musique des dominations

Ramenait contre soi les fleuves longs et verts
Chargés d'une huile humaine
Coupait la robe de la Vierge dans les pierres
Formées obscènes par le ciel de la forêt.

LES PAPILLONS

Les papillons sont enfermés
Papillons roses et noirs papillons gras
Les papillons ont une chaleur inhumaine
Leurs ailes sont des malentendus de la mémoire
Ces fauves ont l'accent et la fatalité de deux visages
Quand ils s'enferment dans les plis sévères d'en-bas

Les papillons de la chair du bas
Quand on les avise en leurs ténèbres
Ils montent roses gras
Ils montent mais ils battent
Ils battent mais ils bandent
L'odeur l'égarement la nudité le poids.

SUZANNE AU BAIN

On ne sait quand un plaisir pourpré
A être seule avec son eau distend le rire
Ouvre les jambes crues depuis longtemps fermées
Un estuaire que le poil fumant sépare
En déplaçant la position même du secret

Le sexe merveilleux qu'elle brise et retient
Qui la blesse toujours ; et l'eau inattendue
L'attend comme si cette eau noire était nue
Tant de chaleur bouillonne au carrefour
Suzanne retient l'eau arrière et se voit nue

Tant de vapeur remue avec les feuilles fraîches
Qui sont d'accord ! tant de puissant baiser
Se souvient et d'anciennes larmes s'accrochent
Tant de fauve pénètre leur délicatesse
Que Suzanne au pli profond du vert se meurt

Où rien ne joue que la tendre et tendre impudeur.

CATASTROPHE

Que deux yeux étonnants plongent dans l'étendue
Que les demeures de larmes soient fraîches
Que le tonnerre s'avance en riant chantant
C'est l'heure où l'homme est nu où les puissances meurent
Entendez-vous ces bruits d'armes sanglants
Entendez-vous ce travail obscur de la terre
Ces fortes mains de femme avec des ongles blancs
Les voyez-vous qui déchirent la peau du ciel ?

A UNE CRÉATURE

Tu te bats aussi chaude qu'un désert
Contre ton sein mou de sueur l'acier des armes
A ton flanc la corde de déchirure civile
Les ecchymoses du courage à tes épaules
La haine entre tes jambes
A tes grandes mains les pures détonations
Qui enlèvent la substance ! et à tes yeux

Le désespoir ! avec le fossé des hautes larmes !
Tu te bats sur le cadavre vert de tes enfants
Contre l'uniforme de sang de tes enfants
Par les mains noires d'huile de tes enfants
Tu te bats pour nous pour toi pour elle pour moi
Tu remontes la pente du soleil avec ton sang
Liberté mâle et pauvre nue de l'Espagne

Je t'aime ! quand une ombre
Fourmille qui respire au profond de tes cieux
Un vacarme de tombes d'églises de dieux
Un terrible abandon — lutte bien pour nos armes !

FRONT

Le soleil revient sur les vitres
Les oiseaux chantent
L'espoir envahit les vitres
Du matin l'insurgé d'or
Les révolutions ébranlent les maisons humides
A la grande lumière marchent les héros
Sur les toits bleus tombent les têtes nues
Des familles des anciens tyrans et furieux

Quand l'homme adossé à son mauvais destin
Est mort
Criblé de ses milliers de coups mérités
Le front dans un azur tranquille s'est formé.

ZAUBERFLÖTE

Le soleil magicien debout sur cette ville
Prend le seigneur debout sur le front d'ivoire
Un nuage vêtu de signes retentissants
Est colonne et temple et fond dans l'ouragan
A la montagne que le cuivre de la tour
Confond dans la distance, et cathédrale en rêve
Tu es nourrie par les feuilles vertes sensuellement
Quand les châteaux par-dessus les seins de la plus belle
Témoignent souriant des verdures de mort
Pour une musique ou langue universelle.

Les forêts magnifiques du ciel vierge
Quand il fait beau sur les forêts de l'art
De la ville et quand les clochers des ténèbres
Sont brillants sur les naissances de rochers ;
Les pommes rouges les édredons du verger
Dorment parmi les orgues et les lumières
Les palais enchantés, les flûtes adorées.

Vos yeux, de nostalgie trop belle pour la terre
En miroir se sont tus et les montagnes bleues
Le soleil est trop jeune encore, les pas sont deux
Un peu lourd votre flanc alimente ses hanches.

MIROIRS DU VENT

Qui t'aime ? Tu présentes les miroirs du vent
Aux sombres étendues d'amour aux créatures
Tu contemples la vie dormir dans les enfants
Tu touches dérobée la hanche de nature.

GLORIA

Ombre plus belle en une ombre apportée
Gloire dans la Présence aveuglante et qui crée
Par un silence fracassant notre tout pauvre
Amour, gloire à l'Esprit et au Fils et au Père
De nos cœurs humiliés symboles ou bien chairs
Semblables de nos âmes
Gloire à l'esprit qui crée et a créé
Et a souffert dans le ruisseau de sang et a crié
Gloire à la douce chair éperdue dans la gloire
De celui qui dispense l'ombre la chair la gloire.

Gloire à la face au séjour de la terre
Éclairante ! et gloire à l'âme torturée
Qui s'est mise en adoration sous la face
Gloire à l'homme de la femme et à la femme
Nue et de l'homme et à la vulve douce rutilante
A la verge profonde et noire comme un serpent
Qui produisent à la face du seigneur
Les larmes blanches

Qui enfanteront pour l'été sous la face
L'homme d'adoration
Qui feront croître aux éblouissants verbes de la face

L'homme juste sans mort à jamais bénissant
Louant
Se confondant.

JUPES ET PALAIS

Un mur d'amour se vend sous les pures ombrelles
Des jupes. La merveille illustre les oiseaux
Et les palais froids. Lames du désespoir
Agitez la corniche et ramenez la terre
A l'extase de profondeur. Génie ! il est
Un cri dont la splendeur nous a fait vivre
Dont la beauté crucifiée nous a dit oui.

Les fleurs énumérées dans un air de cristal
Sont les dernières de ce monde que tu aimes
Et les grands pans d'orchestre à l'âme intérieure
Se déchirent créant des mondes entrevus
Plus monde que le monde, et tais-toi sexe nu.

Prairie vieille fleur oubliée dans un angle
Immortelle douceur et vieillerie
Tonnerre du matin découvrant dans la fleur
Le symbole du temps
De l'amour ancien.

LE CRIMINEL ANCIEN

Dans la gloire tu vis et tu travailles l'ombre
L'ombre est au faîte bleu de la destruction
La clarté déchirante est aux feuilles aux murs
Bouquets de fleurs de bois et folie des buissons
Trop beau l'espace est comme dans Mozart
Trop splendide destruction tendre toute noire

Dans ta misère tu te poursuis nu
Génie limpide dissocié
De tes larmes perdues tes paradis perdus
Tu ne sais plus et pour te consoler
Tu n'as plus que le ris
Qui pend salive à une bouche féminie

Diane aux jambes longues
Défie l'escalier vert
Jusqu'au faîte religieux et doux des morts
Poursuis Diane aux bois
Fais-lui l'amour.

A LA NOSTALGIE

Tombée du paradis en deuil et pour ces crimes
Navrée ton œil profond sous le poids des cheveux
Vêtue ou dévêtue de ces malheurs affreux
Tu es femme d'un grand silence et d'un poil pur
Aime ou sois éloignée d'aimer

Sois éloignée d'aimer sous ton casque profane
Les larmes que je pleure en avant de mes yeux
Les sommeils qui me plaisent ne durant qu'une heure
Les sexes que je prie déjà bien refermés
Les poèmes mourants
Vois le temps me dévore.

ORPHÉE

Une harpe ayant plusieurs cordes brisées
Mais résistante de douleur et d'or sur le fond bleu
Acharnée, et des mains suspendues des mains coupées
Touchent en pleurant les accords,
Il se fait parfois des sons si expirants
Il s'ouvre en cet instant des volcans si terribles
Et tant de mâle ciel est architectural
Avec le calme et l'éternelle nudité,
Que c'est la voie l'ineffable voie la voie trouvée.

Le tombeau mort
Est au milieu couché sous les fumées du deuil
Les immenses fumées de dépouille couchée
Froide ; et les grappes noires de pleurs voilés
En mouvements en gerbes froides criminelles
S'étonnent. Le poète est en bleu de roi
Près de la morte irréparable qu'il aimait
Les fumées les fumées les fumées les fumées.

O ombre ! ô sang bouillant de mémoire
Fluente au milieu du temps et non sauvée !
Amour vertigineux que je ne peux revoir
Pour la sauver des morts ! Et toi ô gémissante

Épave tu demandes le scxe de chair
Pour ne point te sentir morte. Vous démonics
Je tremble je faiblis jc la vois ct je veux
La voir... elle retombe nue aux gémonics.

Enfin les crćatures de la terrc humide
Horribles creux offerts à tous les vents
Suavités bombées et chaudes et l'odeur
De marécage et de rose sous les cratères
Qui mordent ! Lacérez-moi de vos dents
Vulves féroces ! pénétrez à ma chair coupable.
La lyre tout en haut tenant son chant tué
Toujours en haut du bras expirant, portée.

Ton regard a la mer caresse les idées
Tes mains sont éloignées de mes tristes montagnes
Ta pensée la plus haute est au ciel pommelé
Dont mon œil est empli ce soir et d'unc étoile
Mais rien ne nous unit dans deux éternités
Qu'un bloc étrange et la matière de l'œil triste
O double hanche de la glaise non séparée.

ORPHÉE AGONISANT

La lumièrc du jour cst à peine voilée
Par vos dents monstres blonds aux paupières funèbres
Vos corps ensemble avaient tenté pour l'unité
Mon image virile
Vos matières de lèvre et de cheveux blessés
Et vos voluptés nues sur la rive lugubre
Avaient atteint le trésor noir de la bassesse
A mon cœur, mais grâce au ciel vos dents
Ont réparé l'outrage
L'immortel en respire
La lumière du jour est à peine brisée.

1936

Que l'amour et la mort se tournent en ma main
Mélangés à la vérité : je ferme la paume
J'ai trop vu le sang couler sur l'ombre
Pour vieillir, la laideur l'emporter

La tyrannie monter
Le noir prêtre épouvanter le flanc du Christ
La patrie comme une mère manger ses fils.

Accorde-moi mon Dieu le silence de l'âge
Christ de la poésie
Puisque je passe l'épreuve du résonnateur
Accorde-moi la plus grande force qui va au cœur
Avec la violence de l'épreuve.

La ville est baignée avec ses monticules
Par un vert glacé de quoi le soir se forme
Des balustrades vous voyez un temple en ivoire
Et en virginité
Qui s'éloigne pareil à un astre incliné
En la mémoire et en la gloire de théâtre
Tonnerre moribond des anciennes idées.

ORPHÉE

Ménades retentissantes organisées
Vous qui occupez les sommets des crêtes
De ce monde inhumain qui n'aime plus l'amour
Estuaires de guerre aux cuisses écartées
Ménades de sommeil qui hurlez à la mort
Du chanteur, furies d'or et d'autorité
Mes sœurs soyez armées soyez nues soyez ivres
Dévorez ce que mon cœur vous a créé.

FATAL

O sommeil de la terre ô rayons sidéraux
O larmes de la mer
Principes infernaux
Chagrin du rire et déchirement de l'amour
Raison toute obscure
Noirceur du soleil pur
Insécurité des rivages
Angoisse de l'éther.

Il faut vous quitter mes chères lumières
Il faut retourner esclave des terres
Du temps des tombeaux
Des suies de Paris et des laideurs de l'air
Il faut vous dévorer temples du ciel trop beau
Vous contenir larmes des forêts souterraines
Glisser sur vous sein magique des filles
Vous épuiser adagio des fleurs
Vous oublier extase orchestrale
Larmes divines de la plus grande voix du sanglot.

ADIEU

Profite d'un silence ardent
D'une montagne en forêt sur la table
Chevelure de Vénus
Dans la cellule musicale de blancheur
Dans les murailles blanches
Dans les grillages blancs
La verdure la plus sombre, descendant
Jusqu'au sein du papier du cœur et de l'espérance
Avec le souvenir d'une hanche
Avec la fleur mourante
Le temps devenu pierre

Profite d'un silence ardent
Pour prier encore une fois dans ces murs
Blancs où brûle la blancheur
Où tombe la chevelure des forêts vertes
Emprisonnée dans le grillage de l'amour
Et ne te retourne pas quand ton sein
Franchira l'aire profane de la porte.

SENSUELLE SCHEFFAU

Fracas de fer et mouvement de pierre
Déplacement d'espace au creux
Des rugissantes eaux
Et ce sommeil plus près de la mort que de l'amour.

L'église blanche à pointe verte
Pâleur espérance Marie
Les vergers de guêpes jeunes verts
Épais de douceur et d'auberges
En palissades d'argent
Les vieux moyens de la terre

Où passe l'antique facteur
La bonté neuve des douleurs
Sur l'endroit pauvre toujours là
Sur le temps des montagnes bleues
Que la beauté ne nomme pas

Et le rocher gris aux larmes
Le fidèle empereur rocher
S'élève dans les ciels d'azur
Comme un orgue de matinée

O fille sensuelle et si lourde de ton
Aux nourritures excellentes
O lacs profonds et forêts vagues et sourdes
O chère enfant sans cris
Remplie le soir avant la lèvre de l'amour
Par le rouge du sang la lampe du Seigneur.

ALLEMANDE

Douceur des mœurs perfection des plantes
Aux yeux de ce rocher
Boutons d'or renoncule et petites forêts
Liserons sur le vert

Et vous imaginations résineuses
Des dieux gais ! mes prés ee sont vos prés
Déesse à barbe blonde aies toujours l'espéranec
Le rêve inépuisable de tes lacs noirs
Est regardé par les maisons de bois de la bonté.

NOSTALGIE D'UNE HANCHE

Vous adieu
Le flanc roux étonné par la musique
L'œil profond scintillant dans son épais secret
Ineonnu à ses yeux
La grosse touffe sur la nuque à la mode ancienne
Admirables méditations sur la mort
On a vu se former un orage animal
Pendant l'été des accords et des pluies
Le flanc tressaillait l'œil abîme plongeait
D'avoir été par un œil sexuel blessé.

C'est beaucoup plus qu'un prince,
car c'est un homme.

Sarastro dans La Flûte Enchantée.

O JOIE DE TANT D'ANNÉES ! et toi flûte enchantée
Résonne encore un jour sur le flot du mystère
Baigne l'amour premier
Donne-nous la promesse
Hors des tombes d'église
Fais flamber en riant ces vieux rituels noirs
Mais guéris-nous du fer et des ivres matières
Qui couvrent d'un horizon mort l'amour premier.

LES ADIEUX D'ORPHÉE

Choses longtemps serrées sur ma mémoire
Inventées par mon sein nues toutes possédées
Qui formez des communications avec mes larmes
Chères filles du temps du soleil et du sang
Pays entiers avec l'exquise ressemblance

Objets aussi sacrés que mes yeux sont posés
Monuments de gloire et montagnes vapeurs
Mes sœurs ! déserts d'esprit
Longuement familiers dans la chambre boisée
Habitude du ciel immense et étranger
Des musiques possession mystique de son enfui
Et vous très premières
Sources les jambes ventres mains et seins
Les yeux profonds tombeaux sous les chevelures vraies
Adieu, toujours vécues ! Je pars il faut mourir
A l'espace tomber dans l'espace oublié
Laisser le cœur empli de vous à une vase
Plus cruelle et sous la terre de laideur
Ressusciter.

KYRIE

(1938)

KYRIE

Pénètre-moi Seigneur de ma propre douleur
Donne travail à ma machinerie de larmes
Éloigne mon dernier repos
Chasse-moi de ma connaissance ô Impitoyable

Ame ! emplie de musique autour de ma laideur
Sans cesse autour de moi comme une ombre érotique
Dirigeant mes douleurs !

Ame de Dieu pensive
Silencieuse quand je criais de faim et de plaisir
La plus belle (et qui me donnera ma mort)

A manger pour les lèvres de ma bouche exsangue
Eucharistie suave
Tu le sais combien je te prie sans te voir
Flanc saignant que ne pourrit point la mort.

Plus profond le péché, plus vraie est la lumière
Et plus haute en drapeau
Flotte la connaissance admirable et brisée
A la hampe épuisée et qui recule noire.

Des miracles d'été en éperdus oiseaux
Sur les places bordées de mémoire et de fêtes
Sur des palais attendrissants et bâtis en
Majeur dessus les ciels d'extase et les forêts

Des passages de cendre et de poussière claire
La symphonie étendue aux murailles
De ces tours claires de ces églises de ces oiseaux,
Et la soif ce matin de la mort est abeille

Elle remplit l'aire du cœur et tout la nourrit
Verveine de beauté
Une fraîcheur de jour une douleur de chair
Pâle de clarté pure et de sécurité.

Reviens avec ta figure de violette
Apparition nue des ciels de notre enfance
Hanche douce et pareille à la terre et rayon
Ardent sur les montagnes prisonnières

Aux perce-neige et aux rayons de notre enfance
Reviens ! tu es plus jeune qu'un bouton
Quand je t'aime et quand égaré à ton flanc
Je me revois naissant sur les places superbes

Car la naissance était enfermée dans tes yeux
A peine étais-je né sur les places superbes
La musique aux corniches faisait beau le jour
Lorsque je naquis, sur les places superbes

Te souviens-tu que les ombres des anges
Effarées sur le ciel ce jour-là reculaient
Vers la tendresse des forêts ? mais je t'avais
Rencontrée sur la place où les morts se promènent.

Le sexe de la femme ineffable et violent
Parfume la tragédie et notre cantique
Brille insensé sur les collines gémissantes
Sur les cristaux couteaux et les folles vallées
De délice et moi vêtu par ces ténèbres

Je cours déguisé en un atroce chien
La peur et beau dirigé vers son sein
Et le sexe de femme au milieu de la peur
Répand autour de soi son humeur fade et brune.

J'AI TROP VÉCU SUR L'AILE
Je me fais peur
J'ai trop joué d'une aile rose à une aile noire

J'ai trop respiré de vêtements secrets
J'ai trop dépassé le ciel
J'ai trop baisé et trop abandonné de lèvres
J'ai trop désiré et trop navigué

Seigneur
Prends en pitié la larme de mes ailes
Qui s'écoule avec volupté de la charnière.

E. V. DANS LE TOMBEAU

Tu dors
Jamais plus nue jamais plus pâle jamais plus belle.

Tu n'as jamais été plus pâle et jamais plus belle
Dans un lit tu n'as jamais dormi un si long temps
Les grands rideaux de fer veillant sur ton sommeil
Jamais plus doux jamais plus amoureux
Depuis les rideaux bleus de la chambre d'hôtel

Sur un tertre trop frais pour engendrer les fleurs
Jamais plus beau printemps de pluie jamais
Plus tendre et nu depuis que sous la pluie
Tu marchais avec l'amant de tes pensées biche cavalière.

Jamais plus beau jamais plus tendre et jamais plus doux
Jamais plus chaude l'anémone
Jamais plus sanglant le lichen
Jamais plus noire la pensée
Jamais plus nue la violette
Qui pousse à la fente de l'urne

Jamais plus glacées les eaux vertes
Qui t'habillent les gentianes
Aux eaux des montagnes passées
Jamais plus humides plus grasses
Les fleurs n'avaient été baisées

Jamais plus graves les pensées et grasses les tourterelles
Plus mystiques les pas sans traces
Autour de la tombe inspirée
Ni plus étrange la musique
Que tu fais dans la pierre E. V.

Nous nos cœurs sont labourés par nos deux seins
Tués par nos souvenirs vivent nos corps
Coupables de désir coupables de néant
Coupables de mémoire nous vivons morts.

Nous notre obscur tissu de pensée se refond
Le miroir tourne de rayons et de misère
Ainsi qu'un lourd palais s'écroule dans la mer
La matière se perd : tu reparais Seigneur.

Conscience ! être inouï vêtu des astres
Des formes des entrailles même des vêtements
Rassemble encor le feu de tes regards
Immense pays bleu dans les roches ailées
Icare sur les vastes flots et les forêts
Et rouille des saisons et volcans dans la terre
Et chute ! et le tableau sanctifie l'Œil qui crée.

Un cœur que tu éclaires
Est l'ombre plus un cœur
L'ombre que tu éclaires
Est animée d'un cœur.

Et toi reprends tonalité sacrée
Seule belle ! Reluis arche nue de la tour
Beau jardin des soleils d'hiver
Cintres et seins
Revenez à moi seul perdu comme en enfer,

Au tourment étranger de mon âme dernière
Église en arches nues en voûtes en acier
En escaliers de rêve instruis ma misère

Cœur immuable aimé ! mon abîme de chair
Tu domines riant dans un temps toujours frais
Merveilleuse et front sage
Instruis-moi plus haut que le plus blanc nuage.

INSULA MONTI MAJORIS

Ces roches qu'elles étaient tendres sur les marais
Ces roches qu'elles étaient dures dans la roche

Ces oiseaux qu'ils montaient dans le ciel éternel
Ces vents qu'ils balançaient
Les noires essences de la terre de l'été

Ces soleils qu'ils luisaient violemment sur la peste
Ces cœurs qu'ils s'effrayaient
De se priver du sexe de la femme
Ces ombres qu'elles dormaient à l'ombre des pierres

Cette terreur du jour
Qu'elle était sainte autour de la pierre sonore
Sans faute était leur modulation de pierre
Ils chantaient

Qu'elle était sépulcrale et géante leur âme
Que Dieu avait blessée d'un trou plus grand que l'âme !
Comme ils avaient quitté le ventre de la femme
Et que l'odeur était tout adoucie de leurs tombeaux !

Combien noirs ces hommes blancs sur le jour beau
Dormants et sans jamais dormir
Car le Maître était en agonie toujours
Jusqu'à la fin du temps sous le ciel chaud.

Dormants, et leurs inutiles tombeaux.

La sauvage en travail est nue dans la terre
Elle attire les yeux à la pointe des mains
De ses bras sans fissure et ses épaules géantes
Elle remue la terre ardente de ses seins

De son cœur féminin dérobé sous son aine
De sa hanche profonde informe comme un monde
De son globe et ses reins
Elle fait bras et torse et globe et sexe et sein.

. .

Est-ce la clé du temps que cache le buisson
Tamisé par une aurore de flamme vieille
Presque noir et solitaire aux flancs déserts
Est-ce le jour est-ce la nuit buisson ardent

Légendaire aux anciens peuples errants
L'abîme de douceur et de feu et d'humide
De parfum d'encens et de mer devant Dieu
Détourné par une erreur d'adoration

Devenu le pli de la femme adultère ;
Un sentiment pénible et doux de plénitude
Est au début du chant de l'arbre : le merveilleux
S'élance sur la confiance des eaux

Et je vous dis que Dieu l'aime et que le buisson
Plus chaud que l'astre et insensé comme l'azur
Est plus éperdu que le temps
Pour ceux qui marchent morts à la terre promise.

Mon ange de fureur
Sur un drap pluvieux des taches de l'amour
Et ces yeux-là de miel aussi de foudre
D'homme active et de femme envahi
Je te connais je t'ai tordu masque de hanches
Je bois tes ruisseaux de transpiration
J'adore tes chagrins
Quel démon jamais t'a sucé ton orteil
Quel pleur brûlant les airs t'a faussement fécondée
Qui mit dans ce lieu bas une blessure blonde
O serpent de mon œil
Qui t'a vaincue et possédée ? ce n'est pas moi.

O ange de la mort console mon front bas
Console-le de ton front bas semé de rides
Sous les cheveux rouges, demi-nue console
O toi devenue un ange de la mort
Depuis devenue ! par ton front bas console
Où perle une sueur extrême de la vie
Encor rose et douteuse, ô ange nu console
A jamais ce traître à la mort que je suis.

La nuit

elle était noire elle était morte
Remplie d'accusations
le jour
Il était jeune il était beau
Sous les chevaux enfin du soleil
Et les premières mains de l'été dans les feuilles.

Principe flamboyant tu marchais vers ma route
Avec ces yeux gravés par ma misère,
Tendre et céleste à peine femme à peine morte,
Et le péché cessait de peser sur la pierre.

Un drapeau sur la mer

C'est le signe que je déroulais en moi seul
Dans le désert du solitaire amour et à tes pieds
Extasié ne pouvant jamais regarder mon extasié
Parfois en te touchant d'un doigt mort de regret
Évanoui déjà Principe ! et tu laissais
Le travail acharné des paroles amères.

Quand je franchissais les accords
Quand je cherchais en la blessant la règle
De tes yeux sans repos cruels et du démon,
C'était toi que j'aimais
Par ces pleurs de ma bouche
Ouverte comme celle des morts, c'était Ton nom
Qui prenait ma parole, énigmatique Sein
Pensive de la Mort.

LAMENTO

Mes mortes sont couchées dans des tombeaux ouverts
Sans histoire sous les pluies glacées et mes vivantes
Sont blessées par mes yeux et mes noirs souvenirs
Je songe en gémissant à ces poils de son âme
Qui noirs étaient beaux comme l'encre de Chine
Au temps des cerises

Qui roux parfumaient le silence sans honte
Et m'accablaient de faute et de froideur

Et combien j'étais triste à la terrible chambre
A ses mains mais je confonds les mains
Les grandes mains bleutées promises au sommeil
Et les nattes coupées

. .

Et combien dans les rites d'infidélité
S'accomplissait le sein de ma fidélité
Et quel égarement prenait tout ce labeur
Absolu ! Saint des seins
Saint des saints retourne à ta haute nature
Car j'arrive là-bas vers le tombeau ouvert.

Les oiseaux langoureux et sombres qui sont entre
les colonnes
Rassurent la vue du pauvre et lui prétendent
Que la mort n'est pas encor sur lui tout allongée
Froide et fourmillante de vers infects,
Alors que la seconde mort est peut-être accordée
A ce jeu doux et rose de la bouche ancienne
La coupable la douloureuse en plein été
Et les oiseaux langoureux et sombres qui la contiennent.

J'ai payé par des actes de douleur
Des actes dc douleur le droit (dénié)
De dire les choses nues choses essentielles
Dans le sens interdit, odeur vraie de la chair
Poissons cruels d'amour.

Au poème j'ai confié ce que j'ai dit
Invisible et ne savais point avoir dit
Et que toute oreille de la chair niait
Et que par pure amertume je niais
Pour que le poème ce silencieux
Pût être le témoin de gloire amère
Quand bien après ma mort on aura retrouvé.

SANCTUS

Après tant de malheurs ô Père déchirant
M'as-tu laissé ou m'aimes-tu encore
Après tant de travaux de débauche de sang.

Saint saint et saint
Est le Dieu des armées sur l'immense terrain
De la vie et du soir
Et du crime et du temps. Saint saint et saint

Saint saint et saint ! Après tant de malheurs
Dans la débauche nue accomplis sous nos yeux
Après tant de malheurs pour le sang
Que j'ai accumulés par le canal du sang
Pour les faire éclater sur la terre
Fumée noire destinée à faire la clarté !

Sur le plus haut parcours doré du soir
Après la dure montagne de l'isolé
Incisant le ciel dans la longue distance
Est un pays qui s'ouvre et qui adore
A l'intérieur de tout autre
Et que chérit
L'âme toute seule et enlacée d'un bond
Fuyant toute figure et surtout la plus chaude
Et surtout la plus belle et surtout la tentation
De la toison de ses amours
Est un pays atrocement disposé en bleu
Terre sanglante et gloire d'argent fine
C'est un pays où tous les yeux splendides
Ont commencé leur agonie et c'est un pays

Où ils se sont dépouillés d'abord du droit même aux larmes
Où ils ont perdu leurs espoirs
Ruiné la pointe de leur corps
Où leur vie préservée de la mort courut vers la mort
Avec des accents de rose et d'hyacinthe
Où tout fut beau de leurs baisers
Un miroir devenu tout leur cœur sacrifié
Un rayon fou toute leur espérance.

SANCTUS A SALZBOURG

O maître terriblement noir de l'aventure
Magique feuille de l'été retombée
Sur la mémoire de mes mortes corrodées
Sourire sans fin sculpture et cimetière,
O maître terriblement vrai de mon aventure
Soupir inlassable de lumière
Masse des chœurs masse du ciel d'été
Masse des parvis sans portes et sans clés,
O maître du néant refus de l'aventure
Suppression des poitrines tendres et des maisons
Suppression des chœurs des absolutions
Angoisse de la vie de Dieu de la nature.

O Saint j'adore ton néant, je suis
Maintenant nu peut-être pour t'aimer
Je suis Bête Sauvage à tes pieds nus
Et tout le grand désert est étendu comme un sourire
Des sables de malheur vécus
Et tout ton cœur est gras comme une rose
Des eaux de mon vrai sang
Tant j'eus horreur Bête Féroce rire du Christ
De t'aimer à travers le diable des forêts
Bête adorable Esprit rire du Christ
De t'avoir dans le crime et les poils de l'été.

Je suis en deuil de toi depuis l'éternité
Pierre précieuse
O mon amie je t'ai perdue depuis l'aurore
Je n'ai que tes reflets à mon cœur encombré
De ces formes de ces urnes qui m'approchent
Je n'ai plus que ces mots que me donnent ces bouches
Pierre précieuse
Et lorsque je me sens parmi ces tendres
La pierre mauvaise
Deux astres de sang noir se croisent sur l'été.

Les larmes que nous avons versées à l'intérieur
De nos cœurs pareils à ces cavernes
Où l'eau pleure portée des vents sur les parois
Congelant son chagrin en chutes d'étincelles
Ces pleurs revenus aux portes de nos yeux
Regardent nos malheurs : et pareils à des chaînes
Dans quelque vil endroit malheureux et immense
Nos malheurs enchaînés aux chairs et douloureux
Nous regardent versant les larmes à l'intérieur.

Celui qui se dresse au milieu des cieux sombres
De forme ardente et rouge comme l'été
Plus mouillé que la fleur de lierre de rosée
Plus scintillant que la chevelure de rayons de la montagne
Plus chaud que le pré vert plus déchirant que le pinson
Beau comme le couteau sans pointe de la blessure
Il dévore les splendeurs de l'ombre vénérienne
Il est transformé par la hâte du sein
Comme si la mort faisait battre sa paupière.

Fais vite bien-aimé ! Tard s'avance la vie
Longue la sueur animale des crimes
Douloureux le réveil : tentures du soleil
Voyez son cri déchirant de beauté
Condamnés recueillez sa saveur enfantine.

LE MARTYRE DE SAINT PIERRE

La chaleur des déserts éclate ténébreuse
Et le vent, effrayant l'oiseau et sa proie,
Les montagnes noircies par l'usage lointaines
Penchant dans l'instant futur, l'ombre hideuse.

Une onde balayée par la poussière
Est la malheureuse onde
Elle se meut toujours dans le cœur du pécheur
Les tourbillons

S'abattent toujours venus du ciel gris vert
Du ciel chargé de menaces roulées
Du ciel entr'ouvert avec la pensée
Comme l'huître de la colère.

O Seigneur ! regarde ici jaillir le Jour
Des ocres qui saignent des solitudes noires
Des épées ensanglantées sans maître et des boucliers
Des machines et des corps de femme usés.

O mon maître ! tu l'as voulu
L'extrémité de l'abaissement et de l'orage,
La terre soulevée d'horreur, tu l'as pensé
Le saint perdant force au sein de son oubli,

Mais le rayon du Jour retournant l'orifice
Dénudant l'autre membrane de la vie
Tombant d'en haut sur le crâne poli
Du saint qui vient ici chercher la mort.

Sur ce sang goutte la fleur légère
Entourée du halo des perfections
Dans l'excès de l'oubli la mémoire est divine
Couchée comme l'enfant au ventre de la mère

Terrible pays de cadavre engraissé
Tu es aussi un berceau de clarté
Florale (à la mémoire verte du ciel)
Ouvert et comme une lanterne de la beauté.

Ici fuyant toute douceur
Ou même tempérament du mal — je vois
Ici je suis touché du murmure de la robe
Ici atteint par le baiser désincarné.

Grand Dieu je t'ai trahi
Trois fois dans l'aube avec le chant du coq
Trois fois dans la peur trois fois dans le plaisir
Et trois fois dans l'oubli mais trois fois dans la mort

Trois fois dans l'amour trois fois dans la matière
Trois fois dans la férocité fauve et trois fois
Dans l'angoisse qui ne connaît pas le seigneur
J'ai dit : je ne connais pas le seigneur

Je ne connais pas cet homme, et j'ai dit
Que je n'étais pas avec toi et j'ai dit
Que la chair la chair de la mort était plus belle
Et j'ai préféré la chair trois fois
Comme tu l'avais dit.

Dans ce lieu de désert et de soupir funèbre
Et de rayons blessés formant des pleurs
Je viens mourir : accorde-moi Seigneur
La torture à l'aile bienveillante et pure

Accorde-moi la mort la tête en bas
L'effroyable noirceur arrachant tout mon corps
A ces clous qui m'approchent de mon glorieux cœur
Me déchirent de ma liberté incorruptible

Laisse faire ma mort
Tête humaine dans le creux de la poussière
Car l'ovale matrice engorgée de lumière
Déjà reprend Seigneur ma corruption claire.

HAGARD J'AI RECULÉ dans l'antre des années
Hagard j'ai poursuivi mon chemin sur le flanc
Des difficultés blondes et profondes
Prenant visage pour visage je l'ai baisé
Un très beau soir caressait toujours ma paupière
Hagard j'ai revécu des falbalas de soie
De la victime de mon crime
Hagard je me trompais alors d'amour
Je nourrissais le cancer de la guerre
Je m'étais réjoui de la peur de la perdre
Je haletais de la posséder et de la perdre
Hagard je repoussais l'expérience et Dieu
Au milieu d'un fracas de pensées et de chair.

Seigneur le soleil noir abolit les oiseaux
Je me tiens dans mon angle un abandon final
Déjà et je suis rangé contre ton mur
La chair lasse du souffle et le concert mauvais
Des forces souterraines dans les temps impies
Des gloires mal contenues dans les fruits enfantés
De la chair sacrée par le sacrifice les voici
Seuls dans les myrtes funèbres nous voici.

Prends place aux arcanes canaux et labyrinthe
Piliers ramifications et branches de ce cœur
Dont rudement et peu à peu la vie s'envole
Et qui perd les raisons de ses ailes
Et qui abandonne ses triomphes
Et que les baisers désertent — de ce cœur
Où longuement et avec le temps nous crucifions
Prends la place avec la fonction
Seigneur.

Le rayon tombe en éjaculant sur les feuilles
C'est la musique des sphères ou la couleur de mai
Le gouffre pur est dans son abîme
Sur le dôme
Il est debout comme une Vierge dans l'amour
Il fait beau temps aux cheveux verts du vent
Même la mort est rose pâle de ce beau temps
C'est un bien terrible univers
Celui où je me mis à vivre.

A LA FRANCE

J'ai vu les abbayes tranchées dans la campagne
J'ai vu les routes droites d'arbres pieux
J'ai vu les villes toujours méprisées
J'ai vu les labours vides pour la forêt sacrée
J'ai vu l'harmonie des simples et des vandales
J'ai vu le ciel le ciel nuageux le ciel éperdu.

O France ! écris silence le génie du soir
Ou celui du lointain. Les montagnes très faibles
Sont bleues évaporées comme des hymnes

Sur les fonds avec la marque d'un grand art
De la terre géantc et dcs fins horizons
Pour dcs croyants dont les sourires sont des larmes.

Un espace infini c'est ici notre terre
Tragiquc ligne dc raisons et dcraisons
Horizontale et l'homme y est reçu du ciel
Grâce terrible et l'hommc avec la terre
Font le signe dc la naissance de la croix,
L'humilité les mains sur son ventre les voit.

Qu'une autre masse avance aimée par la colère !
La même alla quérir le corps du Christ
Mais ses yeux à présent brillent seulement de l'ombre,
D'une lourde d'une légère guillotine
Elle détruit ses statues par la tête
Et de son vaste sol elle arrache les croix.

C'EST EN ACCEPTANT LA BLESSURE que Dieu
Me porte ou en acceptant la blessure
Que toujours je porte à Dieu, que je vivrai,
Malgré le voile de sang diffus de la blessure
Qui décompose amour esprit et terre
Qui est linceul tendu sur l'univers de Dieu
Disperse Dieu en raisons et cadavre
Fait que le vivre est devenu froid nul et nu.

PSYCHÉ ET ÉROS

Je te tiens dans les ombres
Amant suave avec tes regards privés d'yeux
Amant lisse et brûlant aux parfums et aux membres
En mouvement toujours et jaillissement

Obscur comme la tenture retombe
Tu es triste et merveilleusement joyeux dans l'œuf de
l'ombre
Tu es le plus secret de mes éternels amants
Et ton secret c'est la plus suprême pointe de mon délice

Tu es noir mon bienfaiteur et mon amant
Comme le soleil gravitant dans les lys
Tu me renverses de bonheur moi n'ayant
Ni espoir ni regret ni dos ni devant.

C'est trop ! trop longtemps d'épreuve par nos joies
Trop longtemps de matière qui sue et sans remords
O montre qui es-tu
O conquérant dormeur ?

Que je te voie amant vertigineux ! que je
T'aime et te regarde nu et dormir

Je voie ta forme et pour eet insensé plaisir
Je perde, amant vertigineux, que je...

Une goutte brûlante et de lampe allumée
Une goutte de jour te réveille : O
Que tu es beau
Et fureur ? vent ? colère et vide ? tu n'es plus là.

PSYCHÉ ABANDONNÉE DEVANT LE CHATEAU D'ÉROS

(Claude Lorrain)

Verte beauté ! serais-tu mort ? La lumière
De tristesse funèbre ineendie sur la mer
Rôde avee les prairies vertes
Des géants méditent dans leur feuillage inoubliable
Et les montagnes de rochers s'évanouissent
Il règne la saveur exquise de la mort.

Bête mystérieuse de la mer
La marée nue remue, un immortel relent
Du eœur, la bête verte intérieure
Que des voiles des signes blanes sillonnent à l'étendue.

Et Psyché flanc sombre empli de vœux
Aux mains écarquillées aux pieds glacés dans l'herbe
Est assise avec ses instables moutons
Qui mangent sans répit désespoir des contrées
Et regarde : un monstre cruauté bâtie
Châtcau de la chaleur de l'odeur et de l'ombre
Amoncellement de l'amour et puni
Par la foudre
Aisselle noire où Il demeure
Lui qu'elle aima le traître à l'œil de perle fine
Aux membres toujours fumants et au dragon
Couvert de sang de larme et de benjoin
Qu'elle aima ! et qui creusa le flanc superbe.

Je sais que les morts de la guerre
Sont demeurés en garde autour de moi
M'ayant choisi pour la douleur interne
M'ayant aimé pour le poids de la terre
Leur garde puante autour me fait haïr
Je sais combien malgré moi je les aime
Garde de mauvais morts
Et que leur drapeau noir et rouge est mon drapeau noir

Et viennent les deux Bêtes
Celle de la mer à dix cornes et sept têtes
Dont une reçut le coup mortel et s'en est guérie,
Celle de la terre comme un dragon parlant
Qui fait que terre et habitants adorent la première bête !
Je demeure à toi Liberté de mes morts.

La puissance de la tempête sur les cœurs blonds
Fait que sont fermées les sorties et saisons
Du château et que parmi deux êtres mamelus
La mort s'amuse et si les flancs poilus
N'ont qu'une odeur en somme de tombeau
Mais si l'orage aux larges gouttes d'assassinat
Empêche que tu fuies : tout est convulsion.

Alors sur le silence des murs de ville et d'anges
Inscris le mot signe de croix qui fait un trou
La pénitence qui parfume les talus
Et dans la minute où malade est le mal
Reparaît l'éternel justifié, et nu.

Le temps l'affreux temps le miroir du néant.

PAYSAGE INTÉRIEUR

Les arbres sont frappés par le ciel de bleu or
Les arbres sont touchés par l'ombre des prunelles
Les arbres sont géants les temples sont levés
Pareils à des dents pures sur le rocher
Le fleuve descend prenant les sables qu'il adore
Les fonds sont allégés par la mémoire
Les colonnes de la poésie forment des villes
Le soir devient solide autour des corps mortels
Une femme amoureuse
Recueille dans son tablier les cendres d'un mort.

...Les soleils que tu plies dans tes cuisses énormes
Ont l'éclat qu'ils avaient dans les tombeaux des rois
Leur majesté pesante épuise la fonction
De la colonne humaine et ne laisse que l'eau
Du chagrin (car jamais l'unité de l'azur
Ne fut admise au fond de si profonds vaisseaux).

A UNE ÉGLISE DE VILLAGE

Morceau purifié morceau purifiant
Morceau virginisant de Dieu sur la terre
Morceau virginisé et tout le corps aimant
Morceau de l'homme au ciel et grande profondeur

Le pauvre avec tout le ciel
L'humidité l'abandon de ces ans
Les arbrisseaux poussés faisant songer
Que cette créature est nue aux abat-sons

A la nue tourelle entre pierre et jardin,
Et le coq ancien consacré à l'azur,
Est-ce ainsi qu'elle a pris le péché dans la terre
Et offert à la campagne un pain de paix ?

Contre un arbre gros vert de nos plateaux vieux
Je t'aime : ne repousse pas mon cœur pieux.

LA VIERGE DE FONTENAY

Croîs Seigneur
Que la Vierge augmente dans les blés
Pierre pensée géante cistercienne
Souriante que les forêts bleues soient mon cœur
Ma race et que l'ombre des routes
Me protège et que le vent des vignes m'accompagne
A ton aire
Au néant bleu de la ligne de ton amour

J'ai soif des pierres j'ai soif de Dieu
J'ai soif
De liberté je suis à genoux sur la plaine
Des murs
Que tu fis pousser autour des cœurs
Mes reins ont soif des cordes
Que tu mis autour des reins délivrés
Mon esprit a soif des morts
Que tu as toujours distribuées.

MOZART DANS LA FOSSE COMMUNE

Tonnerre sanglotant saignant et souriant
Et les épées des chérubins enflammées en lui
Ici repose un chant de nue perfection
Génie ! s'ouvre un amour plus vaste que l'encens
Plus beau que l'univers
Plus sensible que Dieu l'ayant suscité Lui.

Je suis coupable et de quoi le coupable
Est-il coupable
Est-ce d'objets de fer est-ce de chair suante
Est-ce répétition
Des actes bas qui m'a forgé coupable
Ou coupable forcé me répéter coupable
Suis-je coupable devant la robe de mon juge
Ou d'avoir la nuit baisé le cul du diable ?
Suis-je coupable pour être né ou né coupable
Pour avoir produit une fois l'étoile filante
Je suis coupable
Comme un masque de gisant devant la loi

Comme une âme ignorant la grâce qui est son âme
Coupable on traverse le poids de mon amour
On brise mes carreaux
Coupures de sang toujours éternelles coupures
Je suis coupable et qui est le coupable
Et qu'a fait le coupable et que dit le coupable
Il a dit qu'il aimait la robe de son juge.

Et l'angoisse ouvre les portes de mon monde
Pour tromper mon attente des vouloirs du juge
L'angoisse est le dernier chemin où le soleil dore
La syllabe du nom de l'homme
On y voit l'Envoyé de la Triste Nouvelle
Courant aux orties de la peur : Je t'annonce
La chute de la ville dans les arbres
Un mal souterrain a condamné sa terre
Sacrée, qui a produit la faute amère
Qui dans le sang augmenta le poids des vertèbres !
Je porte son péché dans mon poing transpercé
Voilà c'était un glaive
Couvert de crachats tourné contre l'Esprit.

Mon cœur lassé de tout sauf de l'espérance
Mais l'espoir est au fond du vase des parfums

Que porte la main de la femme nue et adorante
L'espoir refait chaque matin les yeux
Destinés à la chair qui saigne d'un sauveur
L'espoir revit l'espoir la pierre et le chardon
L'espoir de charité tu le répands toujours
La couche de la mort contient le grand honneur
Et l'espoir et l'on ouvre en vivant son espoir
Le vase de son parfum.

JE TE RENDS GRACE SEIGNEUR de ce que je suis nu
Je te rends grâce de ce que je vis dans ma misère
Je te rends grâce de ce que je me plais dans le sein
Et que là j'interroge encore la nuit froide
Le sein droit et le sein tortueux
Je te rends grâce de questionner seul un seul mystère
Résistant comme la naissance et la mort
Au mépris de toutes les machines de société
De ce que plongeant dans le sein je veux être saint
De ce que je confonds le saint et les seins.

Guetté par la folie sombre et raisonneuse
Détrempé comme la terre l'est par les larmes
Un jour je me laverai des peaux humaines
Je quitterai le labyrinthe où j'ai terrifié erré

Je quitterai le seuil obscur et les prisons perpétuelles
Les ramures toujours sauvages
Et les cactus dont le venin délicieux m'a semblé
Les méandres du buis les cyprès de la clameur noire
Et la menace de la tombe à la fin voilée dans les herbes
Tout ce que j'adorai en un sexe lascif
Et qui dévora le fruit de ma jeunesse.

Prodigieux éclat d'interdit qui cache encore
Le possible de Dieu au vieux monde pécheur
Et le corps qui se rompt pourriture du soir
Besogne affreuse de se défaire de tout son cœur
Besogne déjà faite au cœur se souvenant
D'un Esprit saint dans son gouffre trop pur
Pour vouloir moins que l'extinction de la créature.

REINE DE LA NUIT

Dans les couloirs épais vêtus de damas rouge
Dans les salles fermées où le malaise dure
Tombant des murs à ce lit jouisseur
Je connais tes beaux yeux tes oublis et les reines

Du somme — de la nuit — je connais tes pensées
Jc connais tcs mcnées ct tes fards — tes pensées
D'indifférencc — et lc martcau lourd de ton cœur
Tes souffles tes halètements tus et les colliers
Dc tes grâces profanantes comme l'éclair
Tcs baiscrs virginaux aux fcntes les plus noires
Ton cadavre expirant de gratitude pure
Et pâlissant encore
Comme un fleuve laiteux laisse périr le lait.

Ces rues sont occupées par de noirs souvenirs
Quelquefois gais pénétrant le sein des maisons
Et je me meus entre des robes des visages
L'odeur des portes cochères d'une autre vie
Des regrets des humiliations et des soucis
Et ces déserts que font les choses reconnues
Des millions de fois à leur allure
Et je me meus encore
Dans l'aire d'un languissant souvenir aux jambes longues
Aux pommettes fardées et au cœur lézardé
Dans ton aire très près de Dieu souvenir sonde
Sous les portes vernies ravagées de passants
Entre l'intime boue les feux et les balcons.

Je suis succession furieuse des promesses
Le calme du tombeau la plastique des anges
Le sourire des putains est mon sourire
Je suis un envol migrateur des oiseaux
Sur un quartier désolé noir de grande ville
Un regard plein de hargne humide et de désir
Des plantations désertes
Dans les endroits abandonnés d'un corps
Aussi une beauté parfaitement confuse
Que la honte naturelle a développée
Je suis encore une ombre étendue sur la mer
Pareille à un drapeau un linge ou une main
Je suis un désespoir aussi sec que la pierre
C'est par le mal que je me sens spirituel.

LES SAINTES MARIES DE LA MER

A regarder la terre notre foi s'étonne
La terre chauve et comme une mère lépreuse
Ou une mer aux arbres morts aux vols d'oiseaux
Lourdement migrateurs et par monceaux
Ces vols de maladie ensevelissent la terre

A regarder la mer une âme ouverte au vent
Notre foi s'étonne de la mer
Sur ce gris plat d'argent la douleur de la mer
Mais muette et vulgaire et vide sans argent
Trop grande et trop désespérée mer de la terre.

A louer les maisons triviales de la France
De nos frères pêcheurs amers nous renonçons
Percés au cœur d'un temps plus vaste que ces ombres
Plus ancien que la barque de Jésus et plus
Reculé que les Phéniciens de l'étain

Nous tremblons sur la voûte de la citadelle
Croûte de pierre vomie par les mers
Et le pain
Du seigneur formant le son et la couleur
Nous tremblons sur la pierre de trois citadelles

Filles de Dieu du ciel et de la terre mer.

Qui Es-tu pour aimer si bas la citadelle
Dieu de chagrin je vois tes mains et tes anneaux
Je vois le dénuement extrême et les agneaux
Je vois la plaie des membres percée par la mer
La fontaine de sang que la sainte a creusée

Et c'est l'eau douce puisée dans l'église si près
Des mers c'est le salut que la femme a trouvé
Bâtissant toute nue ces voûtes de la mort
De son corps amoureux des anses de son corps
Bâtissant le corps pur envahi par la mort.

Adossées qu'elles sont à la mer de ténèbre
Mais vers l'orient clair
Elles dorment ces boîtes vraies enluminées
D'or et de restes
Ce sont les femmes consacrées que vous aimez.

Adossées qu'elles sont aux larmes de la mer
Elles sont pendues à des câbles d'amour
Savants qui parfois les descendent à terre
Ces enterrées dans les cloches
Descendent lourdement dans un cri du désert

Dans un appel immuable de terre
Dans une ombre de lèpre avec un haut désert
De prières de misères toutes nouées
De Verbe qui doucement se fait Chair.

LES QUATRE CAVALIERS

NOUVEAU CHRIST

L'ère du diable étant ouverte aux tortionnaires
L'organisation de bête en anté-Christ
Et l'homme secouant ses cheveux de torture
A pleines mains griffues : il faut aimer
Par le nouveau Christ amoureux de la guerre
Incendiant tout homme en principe sacré
Ruinant par tout amour notre humain désespoir
Comme une épée, toujours sauvage, espère !

Avec un cri funèbre avancent les années
Aux postes de mon vice on relève les troupes
Toujours de nouveaux visages privés de feu
Munis de flancs portent la haine des nations
Et toujours ma chair munie d'ailerons rouges
En est tentée, me jette au risque où Dieu m'attend
Si je ne perds pas Dieu caché infiniment
Jamais Dieu ne me perd (mais une ombre de non
Réunie à Dieu nu infini radieux
C'est la coulée de ma misérable existence).

Ame fille du Ciel—
Que serait-il ce peuple sans canons
Que serait-il l'esprit du Christ sans toute haine
Que serait un homme pur sans luxure
Le soleil sans pluie et la fortune sans misère
Que seraient ceux qui n'ont pas baisé les orages
Les tortures des nations
Prostitué leur cœur avec courage ?
Nous derniers nous passons de la faute à l'émeraude
Et nous franchissons la cassure
Des liens aux non-liens de l'angoisse à l'azur
Toute grâce est cassure
Le péché noir creuse toujours l'abîme
Et notre grâce nuitamment suspend l'abîme.

Nous avons étonné par nos grandes souffrances
L'inclinaison des astres indifférents
Nous avons regardé le sang de la blessure
D'un œil externe et dur, nous avons clandestins
Baisé par la porte fausse de derrière,
Nous sommes devenus ces systèmes de fer
Qui errent sans lointain cavaliers à chenilles
Du dernier jugement, un vaste ennui funèbre
Nous porte à vos sabots de consommation
Cheval roux Cheval noir Cheval jaune Cheval blanc.

Nos derniers cris nous les poussons dans la tragique
Épaisseur de l'ouate inhumaine
D'un homme stupéfié par ses matières
D'un mesquin détaché de son triste démon
D'un incrédule qui a placé sa foi dans la peur
D'un être sans regard d'un regard sans honneur.
Nous sommes dépassés par nos tristes pensées
Car l'homme se renonce et nous nous sommes nés
Pour voir le jugement d'une antique laideur.

Quand nous vivons tout plats sous les gouttes de sang
Quand la division est l'œil de la terre
Quand l'anté-Christ a casquette noire à visière.

Insensible nature ! les boutons sont sortis
Le soleil s'est levé l'œil crevé de douceur
Et le printemps s'est avancé sur les palais
Les désirs se sont fait jeu sous les angoisses
Des malheurs étalant toute la terre de Dieu
Superbe à son insu
Et les calmes verdures formées des âmes mortes
Sont celles préparant l'absence de nos deux yeux
De la mer jusqu'aux montagnes.

Ta ruine, église de Larchant
Se jette à l'infini comme le miel
Entre l'immense plaine aussi nue que la mer
Et les vallées les côtes amoureuses
Des bleuâtres toisons,
D'ici poussant ce cri Réconciliation !
L'écho est le cri d'angoisse sous mon cœur :
Le ciel écoute les barbares : bruissement
Lointain de fer et plaies en mouvement.

Si je suis et comme un invisible je deviens
Secret à moi comme un puits de montagne,
Entre moi tendu comme le feu, et moi
Noir monstrueux empli des crimes de montagne
Des bouches nues de l'argent des fléaux
Je vois courir les Quatre Cavaliers
Sur le visage défiguré de la terre
Préparer la moisson des âmes et des pieds
Alors je ne crains plus
Je possède le ciel à la fleur de ma bouche
J'espère ayant enfin l'espoir sans nation
J'espère et je me fonde à l'infini farouche.

Dans les pas de la ville un fantôme très grand
M'attend et me regarde : la respiration
Coule avec peine de ses lèvres maquillées,
L'effort surhumain du corps pour être aimé
Cache la maladie mortelle sous ses robes
Un sein de sa poitrine est déjà retiré,
Et le vent le vent noir
Par la poussière la maintient debout encore.

LORSQUE

Lorsque l'agneau comme sacrifié
Aux sept yeux aveuglés d'amour et reconnu digne
Aura posé la main sur les sceaux
Du livre avec la profondeur de la mer éternelle
Du livre empli par la mort la faute et l'été
Et la vie et le futur et la servitude
Et le passé et la bestialité et la sainte liberté
Du livre empli par la mort avec la transparence de la mer
Recouvert par le péché de vie et fermé
Gonflé par le vent de feu de la grâce désirée
Du livre assis à la droite
De Celui qui voulut tout et l'agneau sacrifié...

CHEVAL BLANC

Cheval très blanc vêtu par ses naseaux
Des fumées de la droiture et la colère
Et la croupe non moins arrondie de colère
Et sous la cuisse lisse le ventre amoureux,
Cheval très blanc maître des plaines hautes
Cheval très nu des montagnes mortelles
Ton œil est profond comme une belle tombe
Et ton cœur furieux fait suer tes hauts flancs,
Que tu es pur sur l'ombre de colère
Le poitrail juste et des sangs de lumière
Bandant sous tes deux flancs,
Et tu regardes de tes yeux tristes firmaments
Cheval de force ô piétineur de tombes blanches !

L'éternel a ton nom, ton sang brasse la gloire,
Tes jarrets sont remplis d'espérance : écrasant
L'ennemi de ton Dieu : les vastes villes noires
Aux avenues de haine et fornication
Tu piétines les innocents avec les coupables
De tes sabots nourris de bombes, la victoire
Est l'écume toujours chantante de tes seins blancs.

Ton chevalier ton arc a reçu la couronne
Les yeux bandés il fait le droit des nations

O cheval transparent dc justice tu pleures
Quand touchant ton pelage un mort devient géant.

CHEVAL ROUX

Deuxième Cheval de la punition
Tu es roux : ta crinière a fait le bruit de fer
En naissant. Tes atroces vertèbres
Portent sur le fond du ciel. Dans la sueur
Avec un son de jarrets énormes tu sens l'amour
Mais bien plutôt le crime et ton hennissement
Chasse les pourceaux des cœurs.

Machine de la peur et brûlant sous tes plaques
Cheval source de pleurs
Ainsi est la statue équestre au cimetière
Ah que boiteuses semblent les carapaces et les murailles
Hâtivement bâties contre tes pas
Car tes regards font s'enchaîner les hommes libres
Égorgés entre eux, tes mains sur les nations
Font une plaie, ton sperme qui se lève
Devient la grande épée
Qui enlève le pain et la paix à la terre.

Accablé de ta machine exacte tu penches
Rayonnant de faute et de mensonge tu songes
Tu es savant de toutes les sciences du fer
Des capacités mortes de l'atome haineux
De la richesse des maladies mentales
Et fort des charniers et fort des moteurs
Et de l'inlassable courage et nu des couteaux
Tu as la chute en arrière des hommes mûrs
L'éclatement des chairs d'enfant
Les cris des femmes en gésine de la mort commune

Tu as la paix du sang quand il quitte le corps
Chevalier roux que nous t'avons suivi
Rousse femelle que nous t'aimons encor !

CHEVAL NOIR

Le troisième Cheval d'extermination
Est noir, il porte la robe et le fard.

Bête feutrée aux lointains de la terre
Signalée par l'odeur vénéneuse du temps

Cheval mortel tu as le drapé noir
Silencieux d'avocat ou de prêtre ;
Et tu tiens la balance avec quoi tu pèscs
Et ne pèses pas. Montre ta force ornée
Des dents griffues (pour le procès des enfants d'homme)
De la parole
De ce qui n'est pas et qui est
Par le souverain esprit planeur et pourrait être ;
Et lie avec les chaînes de la loi gravée
Les visages aux terres
Et les terres aux chaînes,
Que le solitaire comme une chevelure
Porte le déshonneur de sexe et de cœur,
Que le juif porte sa naissance
Le juste porte sa croix
Et soient traitées toutes nations dans la terreur :
Surveille
Par ce crime de l'œil qui tout sait tout connaît.

Quand tu passes démon organisant les terres
In-Justice ô terrible usure de mon cœur
Que l'homme à deux bras prenne son horreur blonde
Ses cheveux de torture les arrache du front
Se couvre de la cendre comme la meurtrière
Clytemnestre après Agamemnon.

CHEVAL JAUNE

Quatrième Cheval tu es un soleil jaune.
Surgit le quatrième Cheval le pire
Celui que la parole humaine n'a pas dit.
Jaune tu nous éclaires en plein jour
Comment te voir sans être aveuglé d'avoir vu
Ciel et terreur sur la terre étrangère
Sans que les mots se pressent pour te dire ?

Tu es jaune et ta forme coule à ta charpente
Sur le tonneau ajouré de tes côtes
Les lambeaux verts tombent plus transparents
La queue est chauve et le bassin a des béquilles
Pour le stérile va-et-vient de violence
Et le vent des chimies
Souffle par ta narine et par ton œil blanchi.
Mâle Mort ! figure le premier péché
En la verdure calme et d'or de l'Histoire,
De ton œil tout intérieur contemple-le
Et passant sur nos corps froids incarne-le
Et faisant notre définitive absence, fais-le !
Cheval soleil marchant de ta rotule vieille
Prépare les monceaux de Péché glorieux !
La grotesque épaisseur des pierres et des draps
Te suit, la Demeure-des-Morts disjointe
Le pays des torrents nocturnes et des plaintes

La puissance de froid que ne digère pas
La pauvre terre tant est sanglante la colère
Et conduit à la seconde mort de feu grégeois

Règne sur cette terre
La faisant passer dans son Ombre ou son Non
Depuis toujours escorté de peste et de grêle
Introduit par la richesse du cancer
Mais témoins des étoiles
O marchant dans les astres
Augmente brusquement avec la roue du temps
Par un entassement solennel et silencieux de cris putrides.

DERNIER SIGNE A SALZBOURG

Ame et château soleil pesant et pins montagnes antiques
Génie et gloire et vous oubli de mon martyre
Musique insaisissable en des fureurs de Christ
Repos et vues ! imagination de mourir.

Et si ta mort avec ses vêtements de soie
Que prépare le temps de demain se retourne :
Qu'elle te voie plein de brume lucide

Voir l'injuste monter sur les terres limpides
Courber l'homme et défaire son âme de colombe
Car atroce sera le mythe ainsi qu'il est dit
Et sous le signe du soleil de diable il remplira
Les prisons aux yeux clairs
Du gémissement de ce que fut l'homme et roi.

CHEVAL BLANC

Saurai-je donc jamais misérable anathème
Moi l'un d'entre les morts caché sous l'œil de terre
Ce que veut ce flanc pur de victoire parlant ?
Saurai-je son amour saurai-je sa sueur
Lui que toujours j'aimai aurai-je son blanc nom
Saurai-je aimer son arc : sabots et sexe et ventre
Comme Justice
Qui sur le gouffre se détendent ?

Les profondeurs de la ville contiennent
Mille crimes avec les sentiments de la fin proche
Les hommes ont l'angoisse d'être nés
Les puissants sont atterrés
Les spectacles sont envenimés de crainte

Les usines ne tournent plus leurs produits faussaires
Le ciel s'est abaissé
Les sans-travail pavent les rues de pavés noirs
Le sexe roux n'en peut plus d'abriter le bouge
O quelle fatigue tu montres
Masque doublé des fers de ton autorité !
Les enfants de la guerre Gog et Magog respirent
Dans des affaires aussi livides que les trottoirs.

Les casquettes funèbres ont saisi ce monde
Ils écrasent les vaincus dans les maisons
Ils exposent les hommes aux étalages
Ils tuent les églises
Ils récitent les oraisons du sang pur
Montés sur la pyramide molle de torture humaine.
O anté-Christ
Ton règne est calculé, je vois sur ces montagnes
Sur ces plaines carreaux de scories et de choux
Se croiser Cheval noir Cheval jaune et roux
Travailler le fléau
Que mènent des rayons, du trône de l'agneau.

Nous avons péché mais notre faute est claire
Jetez mille brasiers dans la balance jetez
Mille courages d'une race tendre forte et vieille
Jetez mille baisers courageux et parfaits
Et peut-être vous verrez luire la croupe blanche
Envoyée elle aussi pour luire
Et punir.

J'ai souffert. Encor du sang tombait du jour.
Sur des pays ruisselait le beau temps
Mais sur moi rayonnait le devoir de la mort
Pour les fautes accomplies et la lumière
Précipitait le mauvais rêve des figures
Et j'errais dans ces banlieues de mauvais sang
De mauvais rouge et je m'accusais monstre sans trêve
Encore.

Jours de la vie je vous connais encore
Un immense ciel gris et la sécheresse noire
Jours de la vie vous êtes nus toujours
Toujours accablés et toujours forts
Sans doute que la vie va périr de ses crimes
Pinçant ses yeux vers ses lèvres comme les morts
Jours de la vie, ah justifiez notre carnage !

CAVALIERS

Nos machines tournant dans l'huile du démon
Les quatre durs chevaux sont les premiers acteurs
Du sang qui dissoudra la grande putain des eaux
Effacera l'expérience des nations.

Le Cheval noir que tu as envoyé
Pour préparer les voies du tombeau et pour faire
Les pas du Cheval blanc
Précurseur sur la terre haletante nous dévore
Sa marche a dans les chairs d'Europe fatiguée
La fureur du cancer.

LES DEUX TÉMOINS

Dur agneau prends pitié des deux derniers témoins
Qui seront tués dans le manteau rouge sans sépulture
O liberté prends en vertu leurs corps saignants
Car ils sont les deux chandeliers du Seigneur
Car ils ont eu le pouvoir de fermer le ciel
Car le feu de leur bouche a dévoré l'injuste
Car ils ont changé l'eau en sang
Mais à la fin la Bête de l'abîme
A reçu pouvoir de les délivrer
A fait la guerre les a tués et les a défaits.

CHEVAL NOIR

Le Cheval noir paît l'ordure exacte
De la nation et la nation d'ordure
Est engrossée des œuvres effrontées du Cheval noir,
Et le Cheval roux montre derrière l'espace
Le rideau de ses yeux sanguinolents.

Le démon noir parcourt des patries de misère
Un terrible discours à sa bouche rongée
Déjà organisant partout l'erreur des chairs
Séduisant par la force et par l'horrible odeur
Réglant la bonne marche des poisons
Impressionnant
Par l'identité savante de son crime
Et la pâleur de cire
Qui dans la mort prévoit la naissance et l'histoire.

Et lui s'appelle la parole de Dieu
Il les brisera car sa force est rouge or
Car il possède le poitrail blanc les rênes d'or
Les anges mitrailleurs de la destruction

Et aussi la mémoire des peuples d'Adam
Confiante en Justice après la faute longue,
Œil immense voyant
Le ciel immense sur la fraîcheur de guerre immense
Et la miséricorde à ses deux flancs.

NUL N'EN ÉTAIT TÉMOIN

Les lys
De ce jardin dont le chaste ciel vert
Est un miracle qui s'élève et qui descend
Sans répit sur tous mes cavaliers mourants
Appuyés aux sévères murailles blanches de grâce

Les lys ont les plus beaux usages : indifférents
A la pluie au vent noir à la gelée au sang
Répandu et à la bête fauve du soleil d'or
Ils tiennent penchés vers le puissant Aimé
Et moi l'épouse ils m'abandonnent aux sillons.

Alors on attendait la pluie ; la sécheresse
Des terres calcinées de ce pays étrange
Rempli de liens, où j'étais arrivée
Dit l'épouse
Faisait sécher ma langue horrible dans ma pensée.
Je haletais et la sueur plaquait mes ailes
Au front douloureux du vent. Je haletais
Mais mon cœur était une joie pleine d'eau pure
Entre les roches où descendaient les cavaliers.

La vie ne varie plus aux degrés assombris
Et la chair descend les degrés de la foi
Et la foi gravit tous les degrés sans chair
Enfin le cœur sur l'escalier de ses pleurs s'arrête.

Car tu t'es dirigée vers les pas du soir
Car tu as orienté vers ta poitrine
Les longs rayons passés sous les cheveux verts de la paix
Des choses infinies devant l'horizon
Et le néant par apothéose
Et par ce rien qui de néant en rayon vole
Et de vent doux en cendre
Tu as connu Épouse du temps
Que le Puissant se promenait au soir dans ton jardin

Dans le brûlant amoureux de ton jardin comme au
premier soir
Et la pensée résonnait vide comme la faux du
moissonneur.

Nous sommes loin. Tous les beaux objets nous sont retirés
Les plus musicales des villes silencieuses
Tous les palais à la mer submergés
Et sur les grands champs les plus grandes églises
Nous sont retirées.

Nous avons perdu la femme aimée et sa parure
La montagne des aromates nous l'avons ensanglantée
Nous avons laissé la paix aux bras de la guerre
Et nous sommes les victimes de notre âge

Qu'il en soit plus encore et davantage
Dans ta parfaite obscurité.

Plus de larmes
Personne en ce lieu pur depuis que nous sommes nés
N'est jamais mort
Et personne n'a vu diminuer son cœur

Et nous ne mourons point dans ton sépulcre tendre
De ne point mourir
Mais nous vivons sur tes ciels gros bleu de ne pas vivre.

J'ai fui dans la maison sans habitation
J'ai retrouvé son ombre
Qui erre loin de la région depuis des ans

Je me suis adossé à des montagnes claires
De berger en berger
J'ai supplié les vents
Je n'ai plus retrouvé ses bras féminins d'ombre

Dites où retrouver le sable de tendresse
Je sais qu'elle marchait par flammes et rochers
Je sais qu'elle faisait signe et me disait
Retrouve bien-aimé la propre terre.

La prairie où les faneurs s'étonnent
D'avoir vu traverser le cerf dans le son vert
De l'immense symphonie Schubert jusqu'au château blond
Ile dans les cieux bleus inventée par le charme
Ce que je vois entre d'augustes troncs, mes vieilles larmes

Ce n'est pas toi prudente femme au sein très rond
Ni la tendresse du jour éternel ni la chanson
C'est

un brusque buisson ardent de vert doré
Et ta forêt brûlant bien nue sur la colline
Toi qui caches Abraham sous le rocher.

JE TE PRENDS JE TE LAISSE et je n'ai plus de honte
O l'inouï massacre des choses de l'art !
J'ai perdu ce que j'ai gagné, les yeux
Des hommes sont creux et l'effort des dieux
Est faible devant Dieu
La méchanceté aussi épaisse et fulgurante
Que le rêve
Et les tortures font s'effondrer les monuments
Ces anciens guérisseurs.
Je suis seul. Je n'ai plus de foi en l'histoire
J'ai vu et j'ai grandi et mes yeux sont chagrins
Pour te reprendre pauvre âme humaine je mets mes mains.

Non-vie est une vie
N'est pas vie tout ce qui a la vie
Est vie ce qui n'a point conservé vie.

Un arbre sombre éclairé par le bas
Comme le rameau d'un cœur géant s'étonne
N'est pas plus beau, n'est pas plus miséreux
Que mon être chargé par l'âge devant Toi.

J'ai beaucoup dc témoins des montagnes lointaines
Beaucoup de chairs blessées et vécues loin de toi
Et beaucoup de sommeil dans le sang ; mais je vois
A la petite pointe du vent ton cœur éclore.

O Toi que j'aime mon auteur et mon poème
Seul au milieu de la chair du désert
O dans les temps
Du meurtre et de l'angoisse et des descellements

Je te dis par ce papier froid ma prière
C'est une douceur sans église
C'est une paix sans fleur
Sous les zones de la guerre — mais que la journée
Ne soit point sans ce papier gris de la prière.

Des arbres verts de mon chagrin les sphères
Sont touchées par le cristal de Pentecôte
Les plus durs déchirements de boutons verts
Sous les pattes aiguës des oiselets funèbres,
Les plus anciennes plaies se sont magnifiées.

Cruels vents bleus qui passent
O le jour le plus beau sur le Paris désert
A l'angoisse d'un seul habitant tu es l'aube
Où périront tous les objets qu'il a aimés.

Ce sont des morts sublimes claires tranquilles
Où l'on joint l'éternité par le col du cygne.

Tes mains regardent le crime ignoble s'accomplir
Sur des populations sans défense. Les clous
Te percent. Ton esprit n'est plus des hommes
Ton esprit
Est ainsi devenu claire perfection
Parmi les plus lointains des hommes
Ta bouche et tes yeux regardent mourir
L'esprit est plus fort que les yeux. Tu connais
La mort avec cette bouche de l'enfer.

O plus rien maintenant
Que la tristesse simple de l'air
Que les feuilles dures et mouvantes dans la fenêtre
L'arbre doré de la vie qui est vert
O plus rien que le ciel exténué et bleu
Ce matin il est bleu
Plus rien de l'homme et plus rien de la femme
Plus rien du monde des nations
Plus rien de la faim et plus rien du sommeil
Plus rien de la gloire.

Plus rien du sexe roux plus rien du sexe noir.

O mon ciel ! Dans ce pays blanc où nous sommes
Parvenus, dans ce pays qui s'est ouvert de nuit
Et refermé comme une lèvre sur nos pas
Ce couloir de parfum qui n'a aucune image
Vie contre vie

Ce pays froid comme un miroir de la folie,
Cours, vierge aimée, en t'accrochant aux astres
Remonte les collines de ton incendie
Dénude ton jardin pour l'œil qui n'est pas là
En ton abîme naturel et noir
Ne tombe pas.

O ta musique, ô vierge du temps gris
Si chère avec tant de douleur au-delà des feuilles
De l'expérience, ô clarté brisée, velum gris,

Diminuée pour être plus près de la terre :
C'est ici que tu es, c'est ici que tu gîs
Avant le passage aux enfers, c'est ici
Que tu fais entendre l'immense bouche de douceur.

Quitte ces vastes yeux.
Quitte ces vastes plans ces yeux de marbre bleu
Vois s'envoler fantôme hideux la jeunesse
Regarde dans la terre au sein brun
Éprouvant la solitude amère du vent
L'ingratitude vers la terre
Guérir ces lézardes acharnées du cœur
Nie les saisons et la menace du temps
Demande pourquoi Dieu est si sans figure.

Immortalité du jour ! Que ne revienne pas
Trop vite le chagrin de rentrer dans la vie
Du désir sulfureux entre vivants et morts ;
Je veux le seul amour

Du ciel et la tranquillité des anciens yeux
Et l'amertume et la profondeur vus d'un temps loin
Le pur visage de l'épouse et la chaleur
Lisse de son départ, aux temps chrétiens.

Tes longues cuisses nues et tendues à cet âge
Te préparaient au plus profond plaisir
Celui de soi du vertical sourire
Dans la chair — et c'était sur une villa d'ombre
Que tu vivais — plus belle qu'un cheval de mort
Tu mordais les draps purs et tu te réveillais
Quelques instants encore avant ta mort.

Grise et fer a l'heure où le fer se réveille
Où les cristaux de la neige sont sur son front

Où les premiers nuages sont sanglants
Grise et profonde avec le son d'amour de pierre

Au temps où le soleil s'effare
Où le rouge est sur lui revenu des morts

Au temps où la douceur
Est cruelle et le désespoir est brillant

A l'heure où tu montais, église, entre les morts
Je t'ai vue avec Dieu te consumant dedans.

Oui chemin de la profondeur, oui révélé par la noirceur
Orage changé en femme ! tu t'es formé
Tu fus plus fort que la volonté chaste du ciel,
Mais descendant dans le sang noirâtre j'ai tourné
Dans l'étreinte et le soupir du corps j'ai tourné,
Tourné : je me trouvai armé du ciel
Revenu à sa fièvre divine et transparent
A ses sources
Et j'entrevis la main les cheveux et le sein
Du Seigneur de ma chair.

Doux excessivement dans les plis du théâtre
Verdure de pierre oh tu étais beau cimetière
En ce matin de tremblement contre les parois
Des montagnes, entaillées par le sépulcre
Du plus ancien souvenir ! Rempli de casques
Sur des socles rempli de feuilles et de loges
Des églises à genoux ici posées
De vieux vitraux de l'araignée et la poussière
Au soleil de la mort, et les creux d'eau
Baignés de pluie sur chacune des tombes
Retentissaient de nos humains regards.

Les soleils que par toi j'ai dans ma chambre basse
Sont comme les animaux de la Vision, couverts
D'yeux — mais si tu donnes à ma gloire
La force de les voir
Et si tu donnes à mon amour de quoi regarder.

Ferme les horizons
Mais ouvre mes cratères plus avant
De sources chaudes car accourent les derniers temps
Je vais rabattre enfin sur mon visage
Pour toi la mantille de terre.

Comme il est grand que j'aie encor mes larmes
Pour la disparition des vivants
Et pour l'inexistence profonde au sein des hommes.

Donne a la thébaïde et au sépulcre
Leurs accents merveilleux remplis de roses noires
Et leur majesté chaude, et donne à la clarté
Cet accent des horizons que nul n'a jamais vus
Tant ils sont beaux de quels accidents inconnus,
Et donne à la chair pure
La haute tranquillité de se défaire
Elle redevenue vierge comme avant
Sur les vierges rayons au plus loin de cette aire,
Et donne à la pensée de se poser en ailes
Sur les arbres couchants dans un instant futur.

Elles se sont éloignées ces cuisses superbes
Mais l'échéance de la mort ici encore
Attire dans les enfers le séducteur
Et couronne la violence de ses larmes :
Deux autres cuisses sont de la même superbe.

Sans contact aujourd'hui je suis, sinon
Avec le sein de Dieu
Sans amour aujourd'hui je suis, sinon
Dans les vallées de Dieu
Et le soleil emprisonné par l'ingratitude
L'espoir de l'œuvre emprisonné par les forêts
Le cœur emprisonné par le ciel de la guerre.
Alors je me souviens de ce naître ancien
Et je louange en la vallée de Dieu.

Ma consolation n'est-elle pas mon
Martyre, cette musique étrange sur des feux
Ce prodige de vie et de grandeur de ciel
Nostalgie des sons vécus avant l'aurore.
Ma couronne d'abeilles
N'est-elle pas brûlante à tout malheur nouveau
A toute perte humaine — les tombeaux chauds.

La nuit s'étend par delà mes tombeaux
Mais prend naissanee dans les feuilles chaudes de ma vie
L'étouffant caractère du temps de cet été
Ce sont mes peines enlisées dans mes ornières
Ma solitude dans mon pays attristé
Ce sont les fêtes de drapeaux et de lumières
Ma nuit c'est tout mon bien — nul n'en était témoin.

DON JUAN

Je t'écoute ô Chant très profond — revenu
De chez les puissants morts
Ayant souffert la perte de chair et de toute œuvre
Ayant perdu le génie blanc au phallus sombre
Ayant serré la main du Convive de Pierre.

O génie doux Enfant, pitié pour ma misère !
Je t'ai eherehé parmi les plus noires des eaux.

Je erois que ton aurore est plus belle, que mes yeux
Vont plus loin, que le charme est plus fort, que le sexe

Est plus sombre et que la mort est plus brillante
Aux vieux os des cimetières magieiens
Ramenés par la montagne — et que mon malheur
Est grand — que la lumière des grands seerets
Avee les héros peints de la vie et la mort
Du moins s'est produite à mon eœur et s'est dite
Lorsque la main me tient du Convive de Pierre.

SUR HÉLÈNE

Hélène
La hauteur azurée de la ehaste montagne
Et les cornes des nuages sur les glaciers
Folle lumière morte et lignes très croisées
Et soupirs très eharnels
Et ces suavités arides d'une outre-tombe
Amènent au ruisseau qui pour sa mort ancienne
Coule en renversant le eiel.

Hélène
Lignes très aggravées de la montagne ou sexe
Profond et roux et vert
Entre la statue virginale de la mort
Et la roche inhumaine et douce de ce Ciel.

Austère nudité de l'érotique Hélène
Toi ma prière dans le plâtre et dans le vent
Sourire injure par delà le rideau qui casse
Femme trop belle au delà du siècle qui passe
Deuil mémoire herbe verte.

Je suis retourné dans ta terre d'angoisse
Et de superbe et de douceur, Hélène
J'ai vu tes parois folles argentées
Se déchirer sur tes saules pleureurs
J'ai revu tes chairs malheureuses

Avec les liens de la beauté aux jointures
J'ai revu les prairies le géant châtaignier
Les prairies et tout le sud au rire mort
Venir baiser le brillant funèbre de tes glaciers
J'ai revu ton baiser
quand tu arquais
Sur le théâtre somptueux les jambes jointes.

Les promenades sur ces pays charnières des montagnes
Sont semblables à des déchirements de cœur
Monstre doux, monstre dur que la vie amoncelle...

Adieu. Les troupes de cristal
La matière céleste
Se sont réunies en haut du dernier jour
Les innombrables ombres d'Hélène voyagent
Sur ce pays poussées par le souffle de Dieu
Tout est profond tout est sans faute et cristallin
Tout est vert bleu tout est joyeux et azurin.

PREMIÈRES FORMES DES TEXTES

Les Mystérieuses Noces, Stock, 1925.
Nouvelles Noces, Gallimard, 1926.
Noces, Au Sans Pareil, 1928.
La Symphonie à Dieu, Gallimard, 1930.
LES NOCES, Gallimard, 1931.

Sueur de Sang, Cahiers Libres, 1933.
SUEUR DE SANG, Gallimard, 1935.

Hélène, G.L.M., 1936.
MATIÈRE CÉLESTE, Gallimard, 1937.

Kyrie, G.L.M., 1938.
KYRIE, Gallimard, 1938.

TABLE

LES NOCES

Noces

SONGE

Songe un peu au soleil de ta jeunesse 15

ENFANTS MYSTÉRIEUX

Toi qui connais bien 25
MOZART 25
MAGIE 26
Noble hautaine mélancolie 28
L'homme priait 28
L'ARBRE MORTEL 29
LA PRISON 30
ENFERS 31
RETOUR DE CIEL 31
JAUNE 32
LA VIRGINITÉ REVENUE 33
Mon Seigneur 33
L'ÉNERGIE 34
CHANT DE RECONNAISSANCE 35
(Variante) 36
CYNTHIA 37
La terre avec son œil gris 37
Qui t'a permis de douter du Seigneur 38
Quitte ce corps solitaire 39

DES DÉSERTS

Déserts déserts 43
La cellule de moi-même 43

Vers toi s'envolent, Dieu 43
Ces femmes soyeuses 44
La guerre le vin 44
C'est vrai je n'ai jamais 44
Traverse d'un cri mon cerveau 45
Brûle ces cœurs 45
Ma nature est le Feu 45
Loué sois-tu printemps 46
Je suis le Feu 46
Chère image brûlée 46
La couleur du monde 47
La brouette 47
Des cuisses, des cheveux 48
Non moi-même je ne comprends plus 48
Loué sois-tu 49
Je n'ai rien renoncé 49
O mère pathétique 49
Voir un univers 50

HUMILIS

Le ciel est translucide 53
Je T'aime 53
J'étais empêché par ces bruits 54
Je pleure, je ne peux pas parler 54
Mon amour est-il une infime lueur 54
Ayant renoncé aux yeux 55
Seul, nu 55
APPARENCE 55
LIMITES 56
FEMME A L'ÉGLISE 57
Santa Marta prends-nous 57
CORVIGLIA 58
CETTE VILLE 58

JARDIN DES AMES AU PRINTEMPS

LE CIEL DANS LA TERRE 61
ON VOIT 61
JALOUSIE 62

LE SEXE DE L'ÉPOUSE 62
LE JARDINAGE 63
AU MONDE 63
L'AMOUR 64
BLESSURE 64
ET LA NUIT 65
PLANTATION 65
GUERRE 66
AUTRE GUERRE 66
VALLÉE DE LARMES 67
L'ENGENDREMENT 67
FEUILLE 68
LES MANES 68
L'ESPRIT JEUNE 69
GLORIEUX AGE 70
Ce lieu a des parois 70
GLORIEUX AGE 71

La Symphonie à Dieu

INCARNATION

LA MÉLANCOLIE D'UNE BELLE JOURNÉE 77
FRONTIÈRE 78
La vérité est végétale 78
L'aube s'aperçoit 79
(Variante) 79
DRAPERIES 80
INCARNATION 81
MNÉMOSYNE 81
Elle s'éveille 82
Quand les frondaisons 82
La dure carapace 83
Une colombe 83
NATURE 84
JEUNE MORT 85
L'ASTRE 85

Les plaisirs de la nuit 86
Au milieu des tombeaux 86
Les chers globes de feu 87
Rose pourpre à tout le monde 87
L'ÉTÉ 87
ACCUSATION 88
Désormais tout est nouveau 89
Crucifix, ne te couvre pas 89
ÉLÉMENTS POUR NATURE 90

LE PÈRE DE LA TERRE

ROSÉE DE L'ORIGINE 93
Le déluge n'est pas encor venu 94
ESCORTE I 95
ESCORTE II 96
SAISON 96
ANCIEN 97
PÈRE 97
TOBIE 99
GÉANTS 100
AUTRES GÉANTS 101
La lune paraissait 102
LE CHEF 102
SOLEIL COUCHANT 103
LE DÉLUGE 104
SUR LES BERGES 105
PEAU SÈCHE 106
APRÈS LE DÉLUGE 106
Feuilles bougent 107
VOYAGEURS DANS UN PAYSAGE 107
PASTORALE 108
PASTORALE 109
L'herbe enfin 109
PASTORALE DU VENT NOIR 110
LA COLOMBE 111
Sur toute l'épaisseur 111
LES IDÉES 112

VIEILLARD 112
ARBRE DU SOIR 113
LARMES 113
Je voudrais te retrouver 114
LARME 114
Mais pures les Idées 115
MONDE SENSIBLE 115
La puissance de terre 116

VRAI CORPS

VRAI CORPS 119

SUEUR DE SANG

Avant-propos

INCONSCIENT, SPIRITUALITÉ ET CATASTROPHE . 125

SUEUR DE SANG

CRACHATS 133
LA TACHE 133
Car la peau blanche 133
MAUVAIS SEXE 134
Par le fleuve écoulé 135
DESTRUCTION 135
PAR CONTRE, PAYSAGE 136
Le nu mielleux 136
Arbre nu dévorant 137
ESPAGNE 137
Autour d'une jarretière 138
Sexe amer je ne t'ai pas vu en vain 138
LA BELLE A SA FENÊTRE 139

FEMME A LA FENÊTRE 139
BÊTE 140
Où as-tu mis l'odeur 140
ARIANES 141
A CHEVAL 141
La fourrure de la fille 142
ŒIL DES CHEVEUX 142
L'ŒIL ET LA CHEVELURE 143
COMBAT DES YEUX 143
L'AMOUR A RÉINVENTER 144
O Pandore 145
Les erreurs, les années 145
Une bête admirable 146
CERF DE LA NUIT 146
EXTRA-TERRESTRE 148
Le cerf altéré meurt 148
Exposée au tourment 149
O adorable matinée 149
Le cerf naît de l'action 149
La mort 150
L'ANGOISSE 151
CAPRICE 151
LAMENTATIONS AU CERF 152
VARIANTE DU MÊME 152
LE CRISTAL 153
DE DEO 153
DE DEO 154
O Dieu clair, soutiens 154
La lumière est au fond 155
Au jour les grands lambeaux 155
Le cri ce sont vos yeux 155
Le ciel est dans l'intimité 156
Si belle la pierre blonde 156
IRRUMATION 156
La reine de Saba 157
O grandeur de la nuit 157
MONSTRUM 158

Plaise à Dieu que ton cœur 158
Miroir frais sans buée 158
SUEUR DE SANG 159

L'AILE DU DÉSESPOIR

A UNE FEMME 163
SANS CONNAISSANCE 163
UN ROCHER 164
Mon Amant dit le souffle 164
HIER AUJOURD'HUI DEMAIN 164
RÉALISTE 165
POÉSIE 166
De scandale 166
Tu joues entre tes seins 167
La terre, ce squelette 167
LE BONHEUR 167
Le pur poète est mis 168
Ton admirable cœur 168
Pour ce ventre qui doucement 168
Le rire a l'accent 169
LOIN 169
LA FEMME NOIRE 169
Cristal du sentiment 170
PARDESSUS 171
ÉLOIGNEMENT 171

LES MASQUES

1. Quel couteau a tranché 172
2. C'est alors sous les arbres 172
3. La faute est l'enfant qui dort 173
4. L'observerons-nous 173
5. Livide et dans les ombres 173
6. Mort et assassinat 174
7. Aimant d'être coupable 174
8. Quel outil eut la mort 174
9. Écoute ô Bethsabé 175
10. Aveugle comme est l'amour 175
11. Le meurtre vient droit 176

12. Ces anges ces monstres 176
13. Désespéré 176
14. Une masse assez large 177
15. Son ombre ayant délimité 177
16. Celui qui forme tout 178
17. Celui qui sombre se regarde 178
18. Qui ne se réjouit 178
19. La mort est la plus belle 179
20. Mais ceux qui ont brisé 179
21. Aime le chœur étincelant 180

P 181
LANGES 181
Tout premiers les rayons 182
Dans le rocher mirifiquement 182
A CELLE QUI S'AMUSE 183
SICUT CERVUS 183
Comme le cerf est pris 184
Lorsque le cerf en chaleur 184
Le désespoir a des ailes 185
TRACES DES LÉMURES 185
INCARNATION 186
Vierge folle et vierge sage 186
Ce soir je lui parlai 187
Admirable moment du temps 187
Les amis éprouvés 187

VAL ÉTRANGE

GRAVIDA 191
SUR-MOI CRÉANT 192
DEUX FOIS 192
FENTE DU MATIN 193
VARIANTE DU MÊME 194
ESPAGNOL 195
SUR LA PENTE 195
VAUX ÉTRANGES 196
L'ŒUF OUVERT 197
LIEU SANS FORME AIMÉ ÉTERNELLEMENT 197

BLANC 198
LA BOUCHE D'OMBRE 198
SCRUPULE DE LA HONTE 199
ESPRIT DE DIEU POUR ROUVRIR LES HOMMES 200
DERNIER SOUPIR 200
TRANSPORT 201
FULVIE 202
QUATRAIN 202
L'ORAGE CHANGÉ EN FEMME 203
DE PLUS EN PLUS FEMME 203
MYSTIQUE 204
CALVAIRE 205
A LA FIN 206

MATIÈRE CÉLESTE

HÉLÈNE

MATIÈRE CÉLESTE DANS HÉLÈNE 211
UNE AMPLE COMÉDIE AUX CENT ACTES DIVERS 211
HÉLÈNE 212
A L'AUTRE MONDE 213
UNE SEULE FEMME ENDORMIE 214
JUIN OU LISBÉ 214
LE SORT 216
ESPIRITUAL 217
La matière céleste est une 217
Là-bas dépôt tombé du ciel 218
PAYS D'HÉLÈNE 218
NADA 220
Le ciel est formé d'amours 221
VIE DE LA TOMBE D'HÉLÈNE 222
NOIR RETOUR A LA VIE 223

LA FEMME ET LA TERRE 224
Étrange ! ô je suis encore 224
HÉLÈNE DIT 225
THÈME D'HÉLÈNE 226
MA BEAUTÉ 226
Je te dis malgré moi 227
LISBÉ 228
LE MÊME A LA MÊME 228
LE CORPS DE L'INCESTE 229
Masses immenses du beau temps 230
Je vis et mes roses rosées 231
TEMPO DI MOZART 232

NADA

Rien ne s'accomplira 239
L'ENDROIT DE LA FEMME CÉLÈBRE 239
LA CHASSE 240
PHÉNIX 241
Fuis ce monde vampire 242
BLANCHES HANCHES 242
MONTAGNES 243
FUGUE 244
POÈME 245
Les amies et l'amour 246
J'aime 246
LES PIEDS 247
VIATICUM 247
EN FINIR AVEC LE MONDE 248
Ce sont des livres nus 249
LA LANGUE ET LES MURS 250
ENTRETIEN SANGLANT 250
21 MARS 251
L'OMBRE ET LES NOMBRES 252
TÉNÈBRES 253
LA PUTAIN DE BARCELONE 253
A présent satisfait 254
(Variante) 255

SITIO 255
Les gloires les plus belles 256
Les ombres de la nuit 257

MATIÈRE CÉLESTE

PAYSAGE MYSTIQUE 261
LES PAPILLONS 262
SUZANNE AU BAIN 263
CATASTROPHE 264
A UNE CRÉATURE 264
FRONT 265
ZAUBERFLÖTE 266
Les forêts magnifiques du ciel 267
Vos yeux, de nostalgie trop belle 267
MIROIRS DU VENT 267
GLORIA 268
JUPES ET PALAIS 269
Les fleurs énumérées 269
Prairie vieille fleur oubliée 270
LE CRIMINEL ANCIEN 270
A LA NOSTALGIE 271
ORPHÉE 272
Ton regard à la mer 273
ORPHÉE AGONISANT 274
1936 274
La ville est baignée 275
ORPHÉE 276
FATAL 276
Il faut vous quitter 277
ADIEU 277
SENSUELLE SCHEFFAU 278
ALLEMANDE 279
NOSTALGIE D'UNE HANCHE 280
O JOIE DE TANT D'ANNÉES 281
LES ADIEUX D'ORPHÉE 281

KYRIE

KYRIE

Pénètre-moi Seigneur 287
Des miracles d'été 288
Reviens avec ta figure de violette 288
Le sexe de la femme ineffable 289
J'ai trop vécu sur l'aile 290
E. V. DANS LE TOMBEAU 291
Nous nos cœurs sont labourés 292
Conscience ! être inouï 293
Et toi reprends tonalité sacrée 293
INSULA MONTI MAJORIS 294
La sauvage en travail 295
Est-ce la clé du temps 296
Mon ange de fureur 297
O ange de la mort 297
La nuit 298
Un drapeau sur la mer 298
LAMENTO 299
Les oiseaux langoureux 300
J'ai payé par des actes 301
SANCTUS 301
SANCTUS A SALZBOURG 303
Je suis en deuil de toi 304
Les larmes que nous avons versées 305
Celui qui se dresse 305
LE MARTYRE DE SAINT PIERRE 306
Hagard j'ai reculé 309
Seigneur le soleil noir 310
Prends place aux arcanes 310
Le rayon tombe 311
A LA FRANCE 311

C'est en acceptant la blessure 312
PSYCHÉ ET ÉROS 313
PSYCHÉ ABANDONNÉE DEVANT LE CHÂTEAU D'ÉROS 314
Je sais que les morts de la guerre 315
La puissance de la tempête 316
Le temps l'affreux temps 317
PAYSAGE INTÉRIEUR 317
A UNE ÉGLISE DE VILLAGE 318
LA VIERGE DE FONTENAY 319
MOZART DANS LA FOSSE COMMUNE 320
Je suis coupable 320
Mon cœur lassé de tout 321
Je te rends grâce Seigneur 322
REINE DE LA NUIT 323
Ces rues sont occupées 324
Je suis succession furieuse 325
LES SAINTES MARIES DE LA MER 325

LES QUATRE CAVALIERS

NOUVEAU CHRIST 331
Avec un cri funèbre 331
Ame fille du Ciel 332
Nous avons étonné 332
Nos derniers cris 333
Insensible nature 333
Ta ruine, église de Larchant 334
Si je suis et comme un invisible 334
Dans les pas de la ville 335
LORSQUE 335
CHEVAL BLANC 336
CHEVAL ROUX 337
CHEVAL NOIR 338
CHEVAL JAUNE 340
DERNIER SIGNE A SALZBOURG 341
CHEVAL BLANC (Saurai-je donc jamais) 342
J'ai souffert 344
CAVALIERS 344

Le Cheval noir que tu as envoyé 345
LES DEUX TÉMOINS 345
CHEVAL NOIR (Le Cheval noir paît) 346
Et lui s'appelle la parole de Dieu 346

NUL N'EN ÉTAIT TÉMOIN

Les lys 351
Alors on attendait la pluie 351
La vie ne varie plus 352
Car tu t'es dirigée 352
Nous sommes loin 353
Plus de larmes 353
La prairie où les faneurs 354
Je te prends je te laisse 355
Non-vie est une vie 356
Un arbre sombre éclairé 356
O Toi que j'aime mon auteur 356
Des arbres verts de mon chagrin 357
Ce sont des morts sublimes 357
Tes mains regardent le crime 358
O plus rien maintenant 358
Plus rien du sexe roux 359
O mon ciel ! Dans ce pays blanc 359
O ta musique, ô vierge 359
Quitte ces vastes yeux 360
Immortalité du jour 360
Tes longues cuisses 361
Grise et fer à l'heure 361
Oui chemin de la profondeur 362
Doux excessivement 363
Les soleils que par toi 363
Donne à la thébaïde 364
Elles se sont éloignées 364
Sans contact aujourd'hui 365
Ma consolation n'est-elle pas 365
La nuit s'étend 366
DON JUAN 366

SUR HÉLÈNE 367
Hélène 368
Austère nudité 368
Je suis retourné dans ta terre 368
Les promenades sur ces pays 369
Adieu 369

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DARANTIERE A DIJON, LE
SIX NOVEMBRE M. CM. LXIV

Date Due

DEC 26 1973

OCT 1992

CAT. NO. 23 233 PRINTED IN U.S.A.

TRENT UNIVERSITY
0 1164 0302103 7

PQ2619 .078A17 1964
Jouve, Pierre Jean
Poésie.
65717

65717

PQ
2619
078A17
1964

Jouve, Pierre Jean
Poésie

Trent
University